

22/5/57



Ch. Van Sull, S. J.

Nouveau Mois de Marie illustré.

Considérations de Bour=daloue. ○ ○ Exemples et Prières tirés de la vie des saints. ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○

Imprimerie Scientifique
Ch. Bulens, éditeur,
rue Terre=Neuve, 75,
Bruxelles. ○ ○ ○ ○ ○ ○



Nouveau Mois de Marie illustré

Ch. Van Sull, S. J.

Nouveau Mois de Marie illustré.

Considérations de Bourdaloue. ○ ○ Exemples et Prières tirés de la vie des saints. ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○

Imprimerie Scientifique
Ch. Bulens, éditeur,
rue Terre-Neuve, 75,
Bruxelles. ○ ○ ○ ○ ○ ○

Cum permissu Superiorum Ordinis
et de licentia Ordinarii Gandavensis



Florence, Galerie Pitti

LA VIERGE DITE DU GRAND-DUC

RAPHAEL († 1520)

Veille du mois de Marie

EN QUOI CONSISTE LA VRAIE DÉVOTION ENVERS MARIE (1)

Le vrai culte de la sainte Vierge est celui qui nous porte, avant toutes choses, à la prendre pour notre modèle, et à régler toute la conduite de notre vie sur ses exemples. Car en vain, dit saint Bernard, faisons-nous profession de l'honorer, si nous ne sommes touchés en même temps du désir de nous y conformer. Cette obligation regarde tous les chrétiens, à qui la vie de Marie doit être un tableau raccourci de tous leurs devoirs et de toute leur perfection. Ils doivent continuellement apprendre de cette Vierge ce qu'ils ont à éviter, à retrancher, à réformer, et ce qu'ils ont à observer et à pratiquer. En un mot, le dessein de Dieu a été de leur proposer dans la personne de Marie une image sensible et vivante, dont ils étudiassent tous les traits pour les exprimer en eux et se les appliquer. Or nous n'avons qu'à lire les divers endroits de l'Évangile où il est parlé de la mère de Dieu. Car sans chercher ailleurs un plus grand détail de l'histoire de Marie, nous trouverons dans ce que

(1) BOURDALOUE. Instruction pour l'octave de l'Assomption.

l'Évangile en a rapporté, les exemples les plus touchants des plus héroïques vertus; et il ne nous faudra pas davantage pour avoir le précis et l'abrégé de toute la sainteté de notre état. Faisons-nous, s'il est nécessaire, un recueil de ses principales actions. Méditons souvent ce qu'elle a fait, et la manière dont elle l'a fait. Retraçons-nous en le souvenir dans les occasions. Nous éprouverons combien son exemple est efficace et engageant. Non seulement il nous servira d'une règle sûre pour nous bien conduire; mais il nous fortifiera et nous animera par une certaine onction de grâce qui lui est propre.

***

Ce que nous pourrons particulièrement remarquer dans l'Évangile au sujet de la sainte Vierge, c'est, outre sa pureté, outre son humilité et son amour, la reconnaissance envers Dieu, le zèle pour l'honneur de Dieu, la foi et la confiance en Dieu, la préparation aux souffrances qui sont les épreuves de Dieu. La reconnaissance envers Dieu: jusqu'à quel point n'en fut-elle pas pénétrée, quand elle chanta dans la maison d'Élisabeth ce merveilleux cantique : *Mon âme glorifie le Seigneur?* Récitons-le tous les jours comme elle, et dans le même esprit qu'elle. Il y a des sentiments fort affectueux et fort tendres, et il est difficile que nous n'en ressentions pas l'impression. Le zèle pour Dieu : avec quelle ferveur

n'offrit-elle pas à Dieu le sacrifice de son Fils dans le temple de Jérusalem? Est-ce ainsi que nous sommes résolus de sacrifier tout à Dieu, et même ce que nous avons de plus cher? La foi et la confiance en Dieu : c'est par là qu'elle obtint de Jésus-Christ tout ce qu'elle lui demanda. Pourquoi désespérons-nous de mille choses à quoi Dieu veut que nous travaillions, et qu'il accordera peut-être à la persévérance de nos prières et de notre foi? La préparation aux souffrances : avec quel courage n'entendit-elle pas la prédiction de Siméon, qui lui annonçait que son âme serait transpercée d'un glaive de douleur? Sommes-nous disposés de la sorte aux afflictions et aux adversités? Quand Dieu nous enverra des croix, représentons-nous Marie au pied de la croix de son Fils; car elle ne l'abandonna pas comme les disciples. Voilà l'usage que nous pouvons faire de ses exemples : il en est de même de toutes les autres vertus.



Une autre partie du culte que nous devons à la sainte Vierge, est de nous adresser à elle dans nos besoins, et de la reconnaître pour notre protectrice et notre avocate. Après la médiation de Jésus-Christ, nous n'en pouvons avoir de plus puissante que celle de Marie. Aussi toute l'Église a-t-elle sans cesse recours à cette mère du Sauveur. Prions-la comme l'Église la prie. Recommandons-lui nos intérêts auprès de Dieu, comme l'Église lui recom-

mande les siens. N'employons pas seulement son intercession pour nous-mêmes, mais pour tous ceux dont le salut nous est cher. Si nous sommes à la tête d'une maison, d'une famille, mettons sous sa protection toute cette famille, toute cette maison. Ne nous déterminons à aucun parti sans la consulter; ne nous engageons dans aucune affaire sans l'y appeler. Excellente pratique dont les effets ont été si salutaires à une infinité de pères chrétiens et de mères chrétiennes. Ils ont vu par là toutes leurs entreprises réussir, leurs vœux accomplis et leurs familles comblées de toutes les bénédictions temporelles et spirituelles. Aimons au reste toutes les dévotions instituées en l'honneur de Marie. Du moment que l'Église les a établies, ou qu'elle les approuve, elles nous doivent être vénérables. Autorisons-les par notre exemple, et soutenons-les par notre piété. Pratiquons celles qui sont plus utiles, et qui nous paraissent plus solides. Honorons au moins celles que nous ne pratiquons pas. Ne condamnons pas aisément celles qui ne sont pas de notre goût. Quoique ce soient des dévotions populaires, respectons-les, puisqu'en sanctifiant les peuples, elles contribuent à la gloire de Dieu. Par esprit d'opposition à l'hérésie, déclarons-nous pour ce culte public et solennel, qui est rendu à la mère de Dieu dans toute la terre. Joignons-y le nôtre en particulier. Gardons-nous de tomber dans la froideur et l'indifférence qu'ont sur cela de lâches chrétiens, ou de prétendus esprits forts, dont la foi est

tiède et languissante. Pleins de la foi de l'Église, glorifions-nous de notre zèle pour Marie; et comme Jésus-Christ lui-même n'a pas dédaigné d'être son Fils, tenons à honneur d'être du nombre de ses fidèles serviteurs.

***

Vous nous recevrez, Vierge sainte : vous agréerez la résolution que nous formons en ce jour, de nous dévouer plus que jamais à vous et à votre culte. L'éclat de votre gloire ne vous éblouira point jusqu'à nous oublier, et dans votre souveraine béatitude vous vous souviendrez de nos misères. Elles sont grandes, elles sont innombrables, et vous les connaissez mieux que nous ne pouvons vous les représenter. Or voilà, Mère de miséricorde, ce qui vous intéressera en notre faveur, et ce qui excitera toute votre compassion. Tandis que nous ferons monter vers vous nos vœux, vous ferez descendre sur nous les grâces du ciel, et vous userez de tout votre pouvoir pour relever et pour fortifier notre faiblesse. Vous n'en pouvez faire, j'ose le dire, sainte Vierge, vous n'en pouvez faire un usage plus digne de vous, ni plus conforme aux desseins de Dieu sur vous, puisque c'est par vous qu'il a voulu nous donner le Rédempteur, qui s'est revêtu de nos infirmités, pour les guérir et pour être le salut du monde. En agissant pour nous, vous seconderez les vues de ce Fils adorable que vous avez porté dans votre sein, que vous avez accompagné au Cal-

vaire, et qu'aujourd'hui vous revoyez au milieu de la Cour céleste tout rayonnant de gloire et couronné de toutes les splendeurs des saints. Que dis-je, ô Mère secourable ! Vous suivrez vos propres sentiments, et vous agirez selon les inclinations de votre cœur. C'est donc de vous, ou plutôt c'est par votre entremise que nous attendons des grâces en quelque sorte semblables à celles que vous avez reçues, et qui vous ont conduite à ce bienheureux terme où vous aspiriez, et où nous devons adresser nous-mêmes toutes nos prétentions et toutes nos actions. Oui, Vierge sainte, ce que nous attendons et ce que nous demandons par votre secours, c'est la grâce d'une vie innocente et fervente, la grâce d'une mort chrétienne et d'une heureuse persévérance, la grâce d'une pureté inaltérable et de l'âme et du corps, la grâce d'une humilité sincère et d'un vrai mépris de nous-mêmes, la grâce d'un amour solide pour Dieu, d'un amour sensible, d'un amour libéral, généreux, constant; toutes les autres grâces qui vous ont sanctifiée, celle d'un vif ressentiment des bienfaits de Dieu, celle d'une ardeur empressée pour la gloire de Dieu, celle d'une foi pure, simple, soumise et d'un plein abandonnement au bon plaisir de Dieu, celle d'une patience invincible en tout ce qui nous peut arriver de plus fâcheux par la volonté ou par la permission de Dieu. Ce sont là les moyens qui ont servi à votre élévation, en servant à votre perfection; et ce sont aussi les puissants moyens qui nous serviront à suivre vos traces, et à

marcher dans la même voie que vous, pour parvenir, sinon au même rang, du moins à la même terre des vivants et au même royaume. Ainsi soit-il.

EXEMPLE

SAINT FIDÈLE DE SIGMARINGEN († 1622)

De tous les héros chrétiens que l'Église a inscrits dans ses dyptiques sacrés, il n'en est aucun qui ne se soit signalé par une tendre dévotion envers la bienheureuse Vierge Marie. On peut même affirmer que la grandeur de leur sainteté se mesure à la grandeur de cette dévotion.

Toutefois, chez saint Fidèle, cette dévotion a revêtu un caractère exceptionnel, à cause de la mission qu'il eut à remplir. Prédestiné pour combattre l'hérésie qui rejette le culte de Marie et nie son intercession, il reçut en partage des grâces proportionnées à la grandeur de cette œuvre. Voilà pourquoi, dès sa première jeunesse, il donna des preuves extraordinaires de sa piété envers la mère de Dieu et chercha à répandre son culte.

Durant le cours de ses études et particulièrement à l'Université, aux vigiles des fêtes de la sainte Vierge, il jeûnait rigoureusement, se livrait à des macérations sanglantes; et le lendemain, il recevait la sainte Eucharistie.

Plus tard, chaque samedi, un peu de pain et d'eau formait sa nourriture.

Chaque jour, il récitait le chapelet et le petit office

de la Vierge. Jamais il n'omit ces pratiques durant six ans de voyage à travers l'Europe, comme l'atteste son compagnon, le baron de Stotzingen.

Le même témoin affirme qu'il s'agrégeait à toutes les confréries dédiées à la sainte Vierge. L'archiconfrérie de Notre-Dame du Mont-Carmel possédait cependant ses préférences et il engageait tous ses amis à en faire partie.

« O Vierge, disait-il souvent, vous êtes, après Jésus-Christ, mon espérance et je sais que rien n'est comparable à votre autorité dans le ciel. Heureux celui qui, dans ses pressants besoins, se souvient de vous! »

Cette confiance ne resta pas vaine. La très sainte Vierge lui obtint la grâce de la conservation de l'innocence baptismale et celle de la vocation religieuse.

Aux premiers jours de son noviciat, il révéla toute sa piété envers Marie dans son chef-d'œuvre des *Exercices spirituels*. Toutes les grâces qu'il implore par les prières de ce petit livre, c'est toujours par l'entremise de Marie.

La prière brûlante dans laquelle il sollicite l'amour divin s'achève en ces termes : « O Marie! ô Marie! ô Marie! Vierge très sainte, Mère de Dieu, Reine du ciel, Maîtresse du monde, Temple de l'Esprit-Saint, Lis de pureté, Rose de patience, Vase d'innocence, intercédez pour moi, pauvre misérable, exilé et pèlerin que je suis; daignez m'ac-

corder une partie de l'ombre seulement de votre surabondante charité... »

Il saisissait toutes les occasions pour faire aimer et prier la sainte Vierge. Il distribuait aux laïques et surtout aux pèlerins qui se rendaient à Notre-Dame des Ermites, à Einsiedeln, une petite brochure qu'il avait composée sur la manière de pratiquer la dévotion au saint Rosaire.

Chaque fois que l'horloge sonnait, il récitait l'*Ave Maria*, soit qu'il fût seul, soit qu'il fût en société. « Excusez-moi », disait-il à ses compagnons ou interlocuteurs, « l'horloge sonne : je vais saluer la sainte Vierge. »

Quand il partira de Feldkirch et de Grüsch pour aller recevoir la couronne du martyre, ce sera à l'ombre de l'autel de Marie qu'il fera ses adieux, c'est par Marie qu'il demandera la grâce d'affronter les luttes de la mort; enfin c'est le doux nom de Marie qu'il prononcera, avec celui de Jésus, avant d'expirer.

(*Saint Fidèle de Sigmaringen*, par le P. FIDÈLE.)

PRIÈRE ATTRIBUÉE A SAINT FIDÈLE

O Mère de la piété et de la miséricorde, très bienheureuse Vierge Marie ! Misérable et indigne pécheur que je suis, je cours vers vous de toutes les forces de mon cœur et de ma volonté; je le demande à votre bonté : de même que vous vous êtes tenue près de votre très doux Fils pendant qu'il était sur la croix, veuillez vous tenir avec clémence près de moi, misérable pécheur, et près de tous les prêtres qui offrent le saint sacrifice ici et dans l'Église entière, afin que, soutenus par votre grâce, nous puissions offrir une Hostie digne et agréable en présence de la très haute et indivisible Trinité. Ainsi soit-il.

(Cette prière a été enrichie de cent jours d'indulgence par S. S. Léon XIII, le 17 février 1883.)

ORAISON JACULATOIRE

O la très véritable Mère de mon Dieu; très miséricordieuse Mère des pécheurs, Mère très sainte, très pure, très prudente ! Reine des anges, Impératrice des hommes, souveraine Maitresse de toutes les créatures !

(Prière recommandée par saint Fidèle.)

Premier Jour

IL FAUT HONORER MARIE JUDICIEUSEMENT (1)

Pour honorer saintement la mère de Dieu, il faut l'honorer judicieusement. C'est un principe qui ne peut être contesté, et dont il n'y a sans doute personne qui ne convienne avec moi. Mais on doit en même temps convenir d'une autre vérité qui me paraît également incontestable; savoir, que s'il faut du discernement et de la prudence pour honorer la mère de Dieu, il n'en faut pas moins, que dis-je? il en faut même encore plus pour censurer ceux qui l'honorent, et pour s'ériger en juge du culte et des honneurs qu'ils lui rendent. J'ai droit, ce me semble, d'exiger d'abord de votre piété, que vous ne sépariez jamais ces deux principes, quand il s'agit de décider sur un sujet aussi important que celui-ci; et vous avez trop de pénétration, pour n'entrer pas dans ma pensée, et trop d'équité pour n'avouer pas que la raison, aussi bien que la droite et sincère religion, le demandent ainsi : je m'explique.



(1) Bourdaloue. Instruction sur la dévotion à la Vierge

Il peut y avoir dans le monde, parmi les personnes adonnées au service de la Vierge, des dévots indiscrets, j'en veux bien tomber d'accord avec vous : et s'il y en a de tels, à Dieu ne plaise que je prétende ici les excuser, ni les autoriser. Mais aussi peut-il y avoir des censeurs indiscrets de la dévotion envers cette même Vierge ; et c'est à quoi l'on ne pense point assez. De ces deux désordres, on se pique d'éviter le premier, et il arrive tous les jours qu'on se fait un faux mérite ou une vanité bizarre du second. Cependant le second n'est pas moins dangereux que le premier ; et l'homme chrétien ne court pas moins de risque devant Dieu, en condamnant avec témérité un culte légitime et saint, qu'en pratiquant par ignorance un culte outré et superstitieux. C'est donc à nous à nous préserver de l'un et de l'autre ; c'est à moi, comme prédicateur de l'Évangile, à vous conduire entre ces deux écueils, et par quelle voie ? en vous donnant des règles sûres pour honorer discrètement la Reine du ciel, et vous proposant les mêmes règles pour ne pas critiquer légèrement les honneurs même populaires qu'elle reçoit sur la terre. Ne disons rien de vague, et dans le dessein que j'ai formé d'éclaircir ces vérités, ne combattons point des fantômes, mais venons au détail des choses.



On a prétendu que, malgré le soin qu'ont eu les pasteurs d'instruire les peuples, et d'épurer dans

notre siècle la religion ou la dévotion des fidèles, il y avait encore de l'excès, et par conséquent de l'abus dans le culte qu'on rend à la sainte Vierge ; et ce que je vous prie de bien remarquer, ce ne sont pas seulement les ennemis déclarés de l'Eglise qui en ont jugé de la sorte. Quelques-uns même de ses propres enfants ont déploré cet abus. Des catholiques prétendus zélés, mais dont le zèle sans doute n'a pas eu toutes les qualités requises pour être ce zèle selon la science que demandait l'Apôtre; quoi qu'il en soit, des catholiques même ont cru devoir prendre sur ce point la cause de Dieu : et de la manière qu'ils s'en sont expliqués, voici les trois chefs où la vénération du commun des fidèles pour la mère de Dieu, leur a paru aller jusqu'à l'indiscrétion. Touchés des intérêts de Dieu, ils se sont plaints qu'on rendait des hommages à Marie comme à une divinité. Ils se sont plaints qu'on lui donnait des titres d'honneur qui ne lui appartenaient pas, surtout ceux de médiatrice et de réparatrice du monde perdu. Ils se sont plaints qu'on lui attribuait de nouveaux privilèges, qui ne nous étaient révélés ni dans l'Écriture, ni dans la tradition. Examinons leurs plaintes sans préjugé, et, nous qui voulons de bonne foi que notre dévotion soit prudente, qu'elle soit solide, qu'elle soit sans reproche, profitons de ces avis : pour peu qu'ils soient fondés, édifions-nous-en; du moins servons-nous de l'examen que nous en allons faire, pour nous rendre encore plus exacts et plus

irrépréhensibles dans le culte de la Vierge que nous honorons.

***

Il est donc vrai, Chrétiens, et je le dis hautement, que d'honorer Marie comme une divinité, quoique *subalterne*, ce serait non pas un simple abus, ni une simple indiscrétion, mais un crime et une impiété. Car Marie, toute mère de Dieu qu'elle est, n'est qu'une pure créature, l'humble servante du Seigneur, dont tout le bonheur est fondé sur l'aveu authentique qu'elle a fait elle-même de sa bassesse et de son néant : *Quia respexit humilitatem ancillae suae : ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes*. C'est ainsi qu'elle nous l'a appris; et nous le savons si bien, que pour ne l'oublier jamais, nous nous faisons un devoir de la saluer chaque jour en cette qualité de servante du Seigneur : *Ecce ancilla Domini*. Ainsi, grâce à la providence et à l'esprit qui gouverne le christianisme, je prétends que l'Église de Jésus-Christ, surtout dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, n'avait nul besoin de l'avis prétendu salutaire qu'on a voulu nous donner là-dessus. Car, comme je vous l'ai déjà fait remarquer d'autres fois, ce que disait saint Augustin dans un sujet à peu près semblable, pour répondre aux manichéens, qui, malicieusement et sans raison, accusaient de son temps les catholiques de rendre aux martyrs un culte idolâtre : ce que disait ce Père touchant les

martyrs, qui de nous ne le dit pas de la mère de Dieu ? que ce n'est point à elle que nous dédions des autels, ni à elle que nous offrons le sacrifice, mais à Dieu qui l'a choisie, à Dieu qui l'a sanctifiée, à Dieu qui l'a glorifiée ? Nous sommes donc bien éloignés de cette grossière erreur, ou de cette énorme indiscrétion qui consisterait à faire de Marie une déesse ; et l'indiscrétion, s'il y en avait ici, serait plutôt de la part de ceux qui, dans leurs avis, auraient supposé qu'un grand nombre de fidèles, à la vue de leurs pasteurs, avaient pu tomber, et étaient en effet tombés dans une telle corruption de foi. L'indiscrétion serait, non seulement d'avoir par là renouvelé les accusations vaines et frivoles des anciens hérétiques contre l'Église, mais d'avoir donné l'avantage à l'hérétique protestant, de voir les catholiques même persuadés que notre foi s'était ainsi corrompue dans ces derniers siècles. Non, je le répète, l'Église de Jésus-Christ n'a point été abandonnée de la sorte. Car qu'est-ce selon nous que d'honorer judicieusement la mère de Dieu ? c'est l'honorer d'un culte inférieur à celui de Dieu, mais supérieur à tout autre que celui de Dieu. Or, voilà comment nous l'honorons, voilà comment tous les siècles du christianisme l'ont honorée ; malheur à celui qui la confondrait avec Dieu : mais aussi malheur à celui qui ne lui rendrait pas des hommages particuliers, et qui, dans son estime, ne la mettrait pas au-dessus de tout ce qui n'est point Dieu.

EXEMPLE

SAINT FRANÇOIS DE SALES († 1622)

A l'âge de 17 ans, cet ange d'innocence se vit en proie à la plus affreuse tentation de désespoir : il lui semblait qu'il était damné. Ce qui l'affligeait le plus dans la désolante prévision de sa réprobation éternelle, ce n'étaient pas les tourments de l'enfer, mais la pensée que dans l'enfer on blasphème Dieu. S'adressant dans sa prière à la mère de Dieu, il lui disait : « O Vierge tout aimable! vous dont les » charmes ne peuvent réjouir l'enfer, je ne vous » verrais donc jamais au royaume de votre Fils, » belle comme la lune, brillante comme le soleil ! » Cette pensée le jetait dans de telles angoises, qu'il desséchait à vue d'œil.

Bientôt il en devint malade : il ne pouvait presque ni manger, ni boire, ni dormir et à peine pouvait-il se tenir sur ses pieds chancelants. Cependant, il ne relâchait rien de ses prières et exercices ordinaires : au contraire, il redoublait ses instances auprès de la sainte Vierge, lui demandant de conserver en son pauvre cœur l'espérance dans les divines miséricordes.

Revenant un jour du collège dans un grand abattement, le saint jeune homme entre dans une église et va prier devant la statue de la sainte Vierge, aux pieds de laquelle il avait formé, quelque temps auparavant, la ferme résolution de garder la chas-

ÉCOLE FLORENTINE



L'ADORATION DES ROIS MAGES
DOMENICO GHIRLANDAIO († 1494)

teté perpétuelle. Là, il trouve, écrite sur une tablette à l'usage des fidèles, la prière connue sous le nom de *Memorare*; il la saisit avec confiance et la récite avec beaucoup de larmes. Puis, il demande à Dieu, par l'intercession de Marie, que son esprit et son corps soient rendus à leur premier état, fait vœu de chasteté perpétuelle et promet de réciter chaque jour le chapelet de six dizaines. A peine a-t-il dit ces mots, qu'il sent que la santé lui est rendue; son âme rassurée rentre, après six semaines de souffrances inouïes, dans une paix profonde.

Délivré par Marie, François se donna à elle avec plus de ferveur que jamais : chaque jour il disait le chapelet avec une grande exactitude, et quand il allait remplir ce service, il avait coutume de dire aux personnes qui lui demandaient ce qu'il allait faire : « Je vais servir mon quartier dans la cour de ma Reine. » Chaque jour il récitait la prière qui l'avait délivré et qui est si célèbre dans les annales de la piété : *Souvenez-vous, ô Vierge Marie!* etc.

(*Vie de saint François de Sales*, par M. Hamon.)

PRIÈRE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

Je vous salue, très douce Marie, Mère de Dieu, et je vous supplie de m'accepter pour votre fils et serviteur, parce que je ne veux avoir d'autre mère que vous. Je vous prie donc, ma bonne, gracieuse et douce Mère, qu'il vous plaise de me consoler en toutes mes angoisses et tribulations, tant spirituelles que corporelles.

Ayez mémoire et souvenance, très douce Vierge, que vous êtes ma mère et que je suis votre fils, que vous êtes toute-puissante et que je suis un pauvre homme, vil et faible. Je vous supplie, ma très douce Mère, que vous me gouverniez et défendiez dans toutes mes voies et actions.

Ne me dites pas, gracieuse Vierge, que vous ne pouvez : car votre Fils bien-aimé vous a donné toute puissance tant au ciel que sur la terre. Ne me dites pas que vous ne devez, car vous êtes la commune mère de tous les pauvres humains et singulièrement la mienne. Si vous ne pouviez, je vous excuserais, disant : « Il est vrai qu'elle est ma mère et me chérit comme son fils, mais la pauvrette manque d'avoir et de pouvoir. » Si vous n'étiez ma mère, avec raison je patienterais, disant : « Elle est bien riche pour m'assister; mais, hélas! n'étant pas ma mère, elle ne m'aime pas... » Puis donc, très douce Vierge, que vous êtes ma mère et que vous êtes puissante, comment vous excuserai-je si vous ne me soulagez et ne me prêtez votre secours et assistance...

Voyez, ma Mère, et voyez que vous êtes contrainte de m'accorder et d'acquiescer à toutes mes demandes. Soyez donc exaltée dans les cieux et sur la terre, ô glorieuse Vierge, ma très haute Mère Marie! et pour l'honneur et la gloire de votre Fils, acceptez-moi pour votre enfant, sans avoir égard à mes misères. Délivrez mon âme et mon corps de tout mal et donnez-moi toutes vos vertus. Faites-moi présent de tous les dons, biens et grâces qui plaisent à la très sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit. Amen.

ORAISON JACULATOIRE

Douce Mère, Mère clémente, je recours à vous comme à la dispensatrice des trésors célestes!

Bienheureux Sébastien Valfré, oratorien († 1710)

Deuxième Jour

CONTINUATION DU MÊME SUJET : IL FAUT HONORER MARIE JUDICIEUSEMENT (1)

On a blâmé comme indiscret le zèle des fidèles qui attribuaient à Marie des titres d'honneur, qu'on prétend ne pas lui convenir : et moi j'avance et je soutiens, que depuis que l'Église universelle, par le plus solennel de ses décrets, qui fut celui du concile d'Éphèse, a maintenu la Vierge dont je défends ici la gloire, dans la possession du titre de mère de Dieu, que l'hérésiarque Nestorius lui disputait, il n'y a point de titre d'honneur qui ne lui convienne, ni de qualité éminente qu'on puisse sans indiscrétion lui contester. Car puisqu'il s'agit surtout de la qualité de médiatrice et de réparatrice du monde, que les réformateurs de son culte voudraient lui ôter, voyons comment en a parlé saint Bernard : non point dans ces occasions et dans ces discours où il n'a pensé qu'à exalter Marie par les magnifiques éloges qu'il en a faits ; mais dans cette célèbre épître aux chanoines de Lyon, où raisonnant en théologien, et décidant à la rigueur, il a voulu nous marquer les bornes que doit avoir le culte que nous rendons à la mère de Dieu. Je me contenterai de traduire ses paroles, et je ne puis douter que vous n'en soyez

(1) **Bourdaloue. Instruction sur la dévotion à la Vierge.**

touchés. « Donnez, disait-il, donnez à Marie les justes louanges qui lui appartiennent, et souvenez-vous que la sainteté, pour être honorée, n'a besoin que de la vérité. Dites, par exemple, que Marie a trouvé pour elle et pour vous la source de la grâce; dites qu'elle est la médiatrice du salut et la restauratrice des siècles : vous le direz avec raison ; car c'est tout ce que l'Église publie; et ce qu'elle chante tous les jours dans ses divins offices : *Magnifica gratiae inventricem Mariam, mediatricem salutis, restauratricem saeculorum : haec mihi de illa cantat Ecclesia.* »



Ceux à qui ces titres déplaisent, oseront-ils s'inscrire en faux contre le témoignage de saint Bernard, et récuser un homme d'une aussi grande autorité parmi les Pères, et qui rapporte en fidèle historien ce que l'Église croyait de son temps, et ce qu'elle pratiquait? Or, voilà ce que j'appelle honorer judicieusement la Vierge, lui attribuer les qualités que toute l'Église lui attribue. On sait bien qu'il n'y a, pour parler ainsi, qu'un médiateur de rédemption : mais on est certain de ne point déroger à ses droits, quand on reconnaît avec l'Écriture, outre cet unique médiateur de redemption qui est Jésus-Christ, d'autres médiateurs d'intercession ; et Marie entre ceux-ci ne doit-elle pas avoir la première place ? On sait que Jésus-Christ seul a racheté le monde par son sang; mais on ne peut ignorer que ce sang qu'il a répandu, a

été formé de la substance même de Marie, et par conséquent que Marie a fourni, a offert, a livré pour nous le sang qui nous a servi de rançon. Car c'est sur quoi toute l'Église s'est fondée pour la qualifier de médiatrice et de réparatrice des hommes. Ce serait donc encore par là une indiscrétion (je devrais peut-être user d'un terme plus propre et plus fort); ce serait, dis-je, une indiscrétion, de lui refuser ces titres glorieux et si solidement établis. « Mais sans raisonner davantage, il me suffit, reprend saint Bernard, que l'Église m'ait appris à honorer de cette manière la mère de Dieu : car ce que m'enseigne l'Église, ajoutait ce saint Docteur, c'est à quoi je m'attache inviolablement, et de quoi je ne me départirai jamais. Tout ce qu'elle croit, je le crois ; et tout ce qu'elle pratique, je le veux pratiquer : et en le croyant, en le pratiquant sans distinction et sans restriction, je me tiens en assurance, puisqu'elle est l'oracle que je dois écouter surtout, et le guide infaillible que je dois suivre : *Quod ab illa accepi, securus teneo.* »



Or, selon cette règle, nous ne craignons point d'être des dévots indiscrets de Marie, quand nous l'appelons notre médiatrice et notre réparatrice ; quand nous disons qu'elle est pour nous une source de vie, qu'elle est dans cette terre d'exil notre consolation, qu'elle est au milieu de tous les dangers notre espérance : pourquoi ? parce que jusqu'à la

fin des siècles, malgré le chagrin de l'hérésie, l'Église la réclamera et la saluera sous toutes ces qualités : *Vita, dulcedo, et spes nostra, salve.* Notre vie, comment? après Dieu, et après Jésus-Christ; notre consolation, comment? après Dieu, et après Jésus-Christ; notre espérance, comment? après Dieu et après Jésus-Christ. Peut-on sans indiscrétion et même sans malignité, nous soupçonner, ou plutôt soupçonner l'Église de l'entendre dans un autre sens? Et parce qu'il est évident et incontestable que c'est là le sens de l'Église, et que nous n'en avons point d'autre, malgré la fausse délicatesse des censeurs de notre dévotion envers la mère de Dieu, nous ne faisons point difficulté de l'appeler absolument notre vie, absolument notre consolation, absolument notre espérance : *Vita, dulcedo, et spes nostra.* Oui, c'est ainsi que nous le chantons avec l'Église, et qu'on le chantera jusqu'à la dernière consommation des temps. Les ennemis de Marie passeront; mais l'Église leur survivra, l'Église après eux subsistera, et touchée des mêmes sentiments, elle dira toujours en s'adressant à la mère de son Époux et de son Sauveur ; *Vita, dulcedo, et spes nostra.*

EXEMPLE

SAINT FRANÇOIS XAVIER († 1552)

L'historien de l'Apôtre des Indes, après avoir rapporté différents traits pour attester la pureté

d'âme et de corps de son héros, conclut en ces termes : « Un corps si chaste et un cœur si pur ne peuvent être que d'un fidèle serviteur de la sainte Vierge. »

Xavier honora Marie et l'aima toute sa vie avec des sentiments pleins de révérence et de tendresse. Ce fut dans l'église de Montmartre, consacrée à la mère de Dieu, et le jour de son Assomption qu'il fit ses premiers vœux. Ce fut dans celle de Lorette qu'il eut la première inspiration et qu'il conçut les premiers désirs d'aller aux Indes. Il ne demandait rien à Notre-Seigneur que par l'entremise de sa mère; et dans l'explication qu'il faisait de la doctrine chrétienne, après s'être adressé à Jésus-Christ pour obtenir la grâce d'une foi vive et constante, il s'adressait pour la même raison à Marie. Il finissait toutes ses instructions par le *Salve Regina*. Il n'entreprenait jamais rien que sous les auspices de la Vierge; et, dans les périls, il avait toujours recours à elle, comme à sa patronne.

Ayant abordé au Japon le jour de l'Assomption de l'année 1549, il vit dans cette coïncidence un heureux présage de la bénédiction que Marie accorderait à ses travaux et résolut d'inaugurer son apostolat dans l'île par la dévotion envers la mère de Dieu. Comme il ne connaissait pas encore la langue japonaise, il envoya à la Cour du roi de Saxuma un Japonais converti avec un tableau de la Vierge qui tenait Jésus entre ses bras. La vue de

cette peinture frappa tellement le roi que, touché d'un sentiment de piété et de révérence, il se mit à genoux avec tous ses courtisans, pour honorer celle qui était peinte, et qui lui semblait avoir un air plus qu'humain.

Ces dispositions ravirent l'Apôtre et lui firent concevoir de grandes espérances qui, dans la suite, se réalisèrent.

Pour montrer qu'il était le serviteur de Marie et qu'il faisait gloire de l'être, il portait d'ordinaire un chapelet pendu au cou, et afin que les chrétiens s'affectionnassent à dire le chapelet, il s'en servait souvent pour opérer des miracles.

Un marchand de Méliapour, étant sur le point de s'embarquer pour Malaca, lui demanda quelque petit gage d'amitié. Le Père, qui était très pauvre, ne trouva rien à donner que son chapelet : « *Ce chapelet*, dit-il au marchand, *ne vous sera pas inutile, pourvu que vous ayez confiance en Marie.* » Le marchand partit, fort assuré de la protection du Ciel. Mais, à la sortie du grand golfe qui est entre Méliapour et Malaca, une furieuse tempête poussa le vaisseau contre des rochers où il se brisa. La plupart des matelots et des passagers se noyèrent. Le marchand, plein de confiance en la sainte Vierge et tenant entre les mains le chapelet de Xavier, se trouva tout à coup transporté sain et sauf sur la côte de Négapatan.

Quand le saint passait les nuits en oraison dans les églises, c'était presque toujours devant une

image de la Vierge. Il lui offrait surtout des vœux pour la conversion des grands pécheurs et aussi pour la rémission de ses propres péchés. Il était particulièrement dévot à son Immaculée Conception et il avait fait vœu de la défendre autant qu'il pourrait.

Dans l'entretien, il parlait ordinairement des grandeurs de la divine Marie, et il portait tout le monde à la servir

Enfin, en mourant, c'est encore Marie qu'il invoquait, en lui répétant cette prière : « *Monstra te esse matrem.* Montrez que vous êtes ma mère ! »

(*Vie de saint François Xavier,* par le P. BOUHOURS.)

PRIÈRE DE SAINT FRANÇOIS XAVIER

Très sainte Vierge Marie, ma Souveraine, Espérance des chrétiens, Reine des anges, de tous les saints et saintes qui sont au ciel avec Dieu, ô Notre-Dame ! dès l'instant présent, je me recommande à vous et à tous les saints pour l'heure de ma mort. Daignez me préservez des attaques de mes ennemis acharnés, le monde, la chair et le démon, qui tendent sans cesse des embûches à mon âme, aspirant uniquement à la précipiter en enfer, et y employant tous leurs artifices. Empêchez-les d'y réussir, je vous en prie et vous en supplie, ô très miséricordieuse Mère ! Ainsi soit-il.

ORAISON JACULATOIRE

Monstra te esse matrem. Montrez que vous êtes ma mère !

(Saint François Xavier mourant.)

Troisième Jour

CONTINUATION DU MÊME SUJET : IL FAUT HONORER MARIE JUDICIEUSEMENT (1)

On a traité de zèle indiscret, celui que fait paraître le peuple chrétien à défendre certains privilèges de Marie. Privilèges de grâce dans son immaculée conception, privilèges de gloire dans sa triomphante assomption ; bien d'autres dont je n'entreprends point de faire ici le dénombrement, et qu'on s'est aussi contenté de nous marquer sous des termes généraux en les rejetant. Mais moi, voici encore et sur le même principe comment je raisonne : car puisque nous reconnaissons Marie pour mère de Dieu, de tous les privilèges propres à rehausser l'éclat de cette maternité divine, y en a-t-il un seul que nous ne devions être disposés à lui accorder, ou, pour mieux dire, y en a-t-il un seul que Dieu lui-même ne lui ait pas accordé? Si Dieu ne nous les a pas tous également révélés ; si nous n'avons pas sur tous la même certitude, et si tous ne sont pas dans le christianisme des points de foi, n'est-ce pas assez, pour les attribuer à cette Vierge, que, sans préjudicier aux

(1) BOURDALOUE. Instruction sur la dévotion à la Vierge.

droits de Dieu, ce soient des privilèges convenables à la dignité de mère de Dieu ? N'est-ce pas assez que ce soient des privilèges reconnus par les plus savants hommes de l'Église, autorisés par la créance commune des fidèles, appuyés, sinon sur des preuves évidentes et des démonstrations, au moins sur les plus fortes conjectures et les témoignages les plus solides et les plus irréprochables ?

* * *

Or, tels sont les privilèges que nous honorons dans Marie, et c'est par là que nous les honorons prudemment. Un esprit raisonnable et sage, surtout un esprit bien prévenu à l'égard de Marie, et affectionné à son culte (car voilà le point), un esprit, dis-je, guéri de certains préjugés, ou dégagé de certains intérêts, dans le choix de deux partis, s'il y en avait deux à prendre, ne penchera-t-il pas toujours vers le plus favorable à la sainte mère que nous révérons ? Ne le préférera-t-il pas, et ne l'embrassera-t-il pas, quand c'est, d'ailleurs, le mieux établi et le mieux fondé ? Mais que devrait-on penser d'un esprit toujours prêt à faire naître des doutes sur les grandeurs de Marie, et sur ses plus illustres prérogatives ? toujours appliqué à imaginer de nouveaux tours pour nous les rendre suspectes ; mettant toute son étude à troubler la piété des peuples, et par toutes ces subtilités ne cherchant qu'à la resserrer, qu'à en discréditer les

plus anciennes pratiques, peut-être qu'à l'anéantir, au lieu de travailler à la maintenir et à l'étendre ?

*
* *

Ah ! mon Dieu, fallait-il donc que le ministère de votre parole fût aujourd'hui nécessaire pour défendre l'honneur et le culte que le monde chrétien est en possession de rendre à la plus sainte des vierges ? Après que les premiers hommes de notre religion se sont épuisés à célébrer les grandeurs de Marie ; après qu'ils ont désespéré de trouver des termes proportionnés à la sublimité de son état ; après qu'au nom de tous, saint Augustin a confessé son insuffisance, et protesté hautement qu'il manquait d'expressions pour donner à la mère de Dieu les louanges qui lui étaient dues : *Quibus te laudibus efferam nescio* ; fallait-il que je fusse obligé de combattre les fausses réserves de ceux qui craignent de la louer avec excès, et qui osent se plaindre qu'on l'honore trop ?

*
* *

Voilà, toutefois, un des désordres de notre siècle. A mesure que les mœurs se sont perverties, par une apparence de réforme, on a raffiné sur la simplicité du culte. A mesure que la foi est devenue tiède et languissante, on a affecté de la faire paraître vive et ardente sur je ne sais combien

d'articles, qui n'ont servi qu'à exciter des disputes, et à diviser les esprits sans les édifier. Si ces prétendus zélés et ces censeurs indiscrets du culte de la Vierge, avaient été appelés au conseil, et qu'on eût pris leurs avis, jamais ils n'auraient consenti à cette multiplicité de fêtes instituées en son honneur. Ce nombre infini de temples et d'autels consacrés à Dieu, sous son nom, n'eût pas été de leur goût. Tant de pratiques établies par l'Église pour entretenir notre piété envers la mère de Dieu, les auraient choqués ; et pour peu qu'on les écoutât, ils concluraient à les abolir. Il n'a pas tenu à eux, et il n'y tiendrait pas encore, que sous le vain prétexte de ce culte judicieux, mais judicieux selon leur sens, qu'ils voudraient introduire dans le christianisme, la religion ne fût réduite à une sèche spéculation, qui bientôt dégénérerait, et qui de nos jours en effet ne dégénère que trop visiblement en une véritable indévotion.



Mais malgré toutes les entreprises que l'hérésie depuis tant de siècles a formées contre vous, Vierge sainte, votre culte a subsisté, et il subsistera. Jamais les portes de l'enfer ne prévaudront contre le zèle des vrais chrétiens, et contre leur fidélité à vous rendre les justes hommages qui vous appartiennent. De quelque artifice qu'on use, et quelque effort qu'on fasse pour arracher de leurs

cœurs les sentiments tendres et respectueux qui les lient étroitement à vos intérêts, ils es conserveront, ils les publieront, ils en feront gloire. Leur piété l'emportera, et rien ne sera capable de les séduire et de les ébranler. Vous êtes, ô sainte Mère de Dieu, vous êtes l'écueil contre lequel ont échoué toutes les erreurs, et vous le serez toujours. Vous seule avez triomphé de toutes les hérésies. A peine s'en est-il formé une dans le christianisme, qui ne vous ait attaquée, et il n'y en a point que vous n'ayez confondue : *Cunctas haereses sola interemisti in universo mundo*. La victoire que vous remporterez et que vous remportez déjà sur les téméraires censeurs de votre culte, achèvera votre triomphe. S'il y faut contribuer par nos soins, nous n'y épargnerons rien.

EXEMPLE

SAINT DOMINIQUE († 1221)

L'usage de la Salutation angélique est immémorial dans l'Église : mais jusqu'au temps de saint Dominique, il n'avait rien de réglé et de solennel. Les fidèles ne se réunissaient pas pour l'adresser à leur bien-aimée protectrice : chacun suivait pour elle l'élan privé de son amour. Dominique, qui n'ignorait pas la puissance de l'association dans la prière, crut qu'il serait utile de l'appliquer à la Salutation angélique, et que cette clameur commune de tout un peuple assemblé monterait jus-

qu'au ciel avec un grand empire. La brièveté même des paroles de l'ange exigeait qu'elles fussent répétées un certain nombre de fois, comme ces acclamations que la reconnaissance des nations jette sur le passage des souverains.

La pieuse pensée de Dominique fut bénie par le plus grand de tous les succès, par un succès populaire. Le peuple chrétien s'y est attaché de siècle en siècle, avec une incroyable fidélité. Qui n'a rencontré des processions de pèlerins roulant dans leurs doigts les grains du rosaire, et charmant la longueur de la route par la répétition alternative du nom de Marie ? Toutes les fois qu'une chose arrive à la perpétuité et à l'universalité, elle renferme nécessairement une mystérieuse harmonie avec les besoins et les destinées de l'homme. Le rationaliste sourit en voyant passer des files de gens qui redisent une même parole : celui qui est éclairé d'une meilleure lumière comprend que l'amour n'a qu'un mot, et qu'en le disant toujours il ne le répète jamais.

La sainte Vierge manifesta plus d'une fois à saint Dominique, la tendresse maternelle qu'elle avait vouée à l'Ordre dominicain en retour des honneurs qu'il lui avait procurés par l'institution et la propagation de la dévotion du Rosaire.

Un jour, Dominique fut ravi en esprit jusqu'à Dieu. Il vit le Seigneur ayant à sa droite la bienheureuse Vierge, et il lui semblait que Notre-Dame était vêtue d'une chape de couleur de saphir. Et,

regardant tout autour de lui, il voyait devant Dieu des religieux de tous les Ordres, mais il n'en voyait aucun du sien. Il se prit donc à pleurer amèrement, et il n'osait approcher du Seigneur, ni de sa mère. Notre-Dame lui fit signe avec la main de venir. Mais il n'osait point s'approcher, jusqu'à ce que le Seigneur lui eût fait signe à son tour. Il vint alors, et se prosterna devant eux en pleurant amèrement. Le Seigneur lui dit : « Pourquoi pleures-tu si amèrement ? » — Il répondit : « Je pleure parce que je vois ici des religieux de tous les Ordres et que je ne vois personne du mien. » Et le Seigneur lui dit : « Veux-tu voir ton Ordre ? » Il répondit en tremblant : « Oui, Seigneur. » Le Seigneur posa la main sur l'épaule de la bienheureuse Vierge, et il dit à Dominique : « J'ai confié ton Ordre à ma mère. » Il dit ensuite : « Veux-tu absolument voir ton Ordre ? » Il répondit : « Oui, Seigneur. » — A ce moment, la bienheureuse Vierge ouvrit la chape dont elle paraissait revêtue, et l'étendant sous les yeux de Dominique, de telle sorte qu'elle couvrait de son immensité toute la céleste patrie, il vit sous elle une multitude de ses frères. Le bienheureux Dominique se prosterna pour rendre grâces à Dieu et à la bienheureuse Marie, sa mère, et la vision disparut.

(*Vie de saint Dominique*, par le R. P. Lacordaire.)



Gand, St-Bavon

LA SAINTE VIERGE

HUBERT et JEAN VAN EIJCK

† 1426 † 1440

PRIÈRE DE SAINT ANSELME DE CANTORBÉRY (✝ 1109)

O bienheureuse et très sainte Marie, toujours vierge, je me présente devant vous afin que vous ayez pitié de moi : vous me voyez couvert de confusion à la pensée des abominations de mes péchés, qui m'ont fait un objet d'horreur aux yeux de Dieu, à vos yeux, à ceux des anges et des saints. Je tremble à la pensée du jugement où Dieu rendra à chacun selon ses mérites. La lèpre de mes péchés a fait de moi un impur qui mériterait d'être séparé de la société des fidèles : c'est pourquoi, je vous prie, avec larmes et gémissements, ô ma Souveraine, de ne pas détourner vos yeux de moi, malgré l'horreur que doit vous inspirer la vue de ce cadavre. Regardez, oui, regardez mes plaies, cherchez un remède céleste qui me guérisse et rendez-moi purifié à votre Fils, Notre Seigneur Jésus-Christ. Vous le savez, ô Reine toute miséricordieuse, vous n'êtes née que pour donner la vie à Notre Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, en qui je crois et de la miséricorde duquel je ne désespère point. Vous avez été créée pour que le Créateur des hommes pût devenir leur Sauveur, pour qu'il eût une mère, qui, en intercédant pour les pécheurs, pût parfaire l'œuvre de notre salut.

(Or. 46 al. 45)

ORAISON JACULATOIRE

Vive Dieu toujours! Vive sa mère et la nôtre!

Bienheureux Crispin de Viterbe (✝ 1750)

Quatrième Jour

IL FAUT INVOQUER MARIE (1)

Que nous puissions invoquer Marie, et qu'elle soit pour nous dans nos besoins une protectrice toute-puissante et toute miséricordieuse; c'est une vérité sur laquelle nous ne pouvons former le moindre doute, si nous sommes de fidèles enfants de l'Église, et si nous sommes bien instruits des principes de notre foi. Car puisque l'Église a défini, en général, que nous pouvons invoquer les saints que Dieu a retirés de cette terre d'exil où nous vivons, et qu'il a placés auprès de lui dans son royaume; à combien plus forte raison pouvons-nous dans toutes les nécessités de cette vie nous adresser à la Reine, non seulement des saints, mais des anges bienheureux, et lui présenter nos prières? Que lui manque-t-il de tout ce qui peut affermir notre confiance? Croirons-nous qu'uniquement touchée de son bonheur et toute occupée, pour ainsi dire, de sa propre gloire, elle soit devenue insensible à nos intérêts? mais n'est-elle pas toujours la mère de miséricorde? Nous persuaderons-nous que Dieu, en la glorifiant, ait tellement borné son pouvoir, qu'elle ne soit plus en état de

(1) Bourdaloue. Instruction sur la dévotion à la Vierge.

nous en faire sentir les salutaires effets? Mais n'est elle pas toujours la mère de ce Dieu Sauveur qu'elle a donné au monde et qui lui fut si soumis? Est-ce en recevant la récompense de ses mérites, qu'elle a perdu ses plus beaux droits; et si ce Fils adorable qu'elle porta dans son sein a fait pour elle des miracles sur la terre, que lui refusera-t-il dans le ciel? C'est ainsi que les Pères ont raisonné, et c'est là-dessus qu'ils se sont fondés pour nous exhorter, dans des termes si énergiques et si forts, à réclamer sans cesse la mère de Dieu. Que ne puis-je les faire tous ici parler, ou plutôt, que ne puis-je rapporter ici, dans un recueil abrégé, tout ce qu'ils ont dit de l'invocation de Marie et des avantages qui y sont attachés! Que ne puis-je vous faire entendre ces grands maîtres, et, selon l'expression de saint Paul, vous convaincre par cette nuée de témoins! Car quand nous n'aurions point d'autres preuves, en faudrait-il davantage; et ne serait-ce pas une témérité, que dis-je? ne serait-ce pas l'obstination la plus outrée, que de vouloir tenir contre l'autorité de tout ce qu'il y a eu depuis tant de siècles d'oracles et de docteurs dans l'Eglise de Jésus-Christ?



Je vais plus loin, et je ne dis pas seulement que nous pouvons invoquer Marie, mais j'ajoute que nous le devons : et pourquoi? pour nous conformer à l'Église, pour nous attirer la grâce, pour

nous procurer contre les dangers du monde un secours puissant et un ferme soutien, pour assurer notre salut. En effet, si nous sommes obligés de croire ce que croit l'Église comme la règle de notre foi, ne sommes-nous pas obligés de faire ce que fait l'Église comme la règle de nos mœurs? Or, combien de prières solennelles l'Église, tous les jours, adresse-t-elle à la mère de Dieu, pour implorer son assistance; et n'est-ce pas une espèce d'infidélité de ne pas pratiquer ce qu'elle pratique avec tant de soin, et de ne pas demander ce qu'elle demande, ni à qui, ou plutôt, par qui elle le demande? Si la grâce nous est nécessaire, et si nous ne pouvons surtout ignorer combien il nous est important d'avoir certaines grâces particulières et en certaines conjonctures, nous est-il permis de négliger un des plus sûrs moyens de les obtenir? Or, ce moyen, c'est l'intercession de Marie; et mille fois ne vous a-t on pas avertis que c'est par elle que Dieu dispense ses dons, et par les mains de cette Vierge qu'il les fait passer, en nous les communiquant? Si nous sentons notre faiblesse, et si nous gémissons de nous voir exposés à tant de périls, dans l'obligation où nous sommes, d'ailleurs, de nous conserver, ne devons-nous pas pour cela mettre tout en œuvre? Or, de tout ce que nous pouvons mettre en œuvre, rien de plus efficace, de plus présent, que la médiation de Marie; et puisque tant d'autres, qui l'ont éprouvé, nous en instruisent, n'est-ce pas consentir à notre perte, que de ne

vouloir pas nous servir d'une telle défense? Enfin, si le salut est notre affaire, et par ses conséquences infinies notre grande affaire, notre essentielle affaire, notre unique affaire, nous peut-il être pardonnable de n'y pas employer tout ce que la religion nous fournit de plus propre à en garantir le succès? Or, la coadjutrice de Dieu dans l'accomplissement de ce salut, c'est Marie; et comme ce salut a commencé par elle et par son consentement à la parole de Dieu, c'est par elle et par sa coopération qu'il doit être consommé. D'où il s'ensuit que nous ne pouvons donc trop dans cette vie mortelle la solliciter, la presser, l'intéresser en notre faveur par nos supplications et par nos vœux.



Vous seule, ô glorieuse Vierge, avez été préservée de cette corruption et de cette malédiction originelle. Vous seule dans votre conception avez paru devant Dieu pure et sans tache; mais c'est pour cela même que nous recourons à vous, et que nous implorons votre protection toute-puissante. Car le privilège que vous avez reçu de Dieu pour être exempte de nos misères, ne peut vous inspirer pour nous que de la compassion. Vous êtes la mère de miséricorde; mais vous ne pouvez l'être que pour nous, et pour nous comme pécheurs. Votre gloire dépendait en quelque façon de notre disgrâce; et s'il n'y avait eu des pécheurs, vous

n'auriez jamais mis au monde celui qui les a sauvés, et par conséquent jamais vous n'auriez été mère de Dieu. C'est donc avec une ferme confiance que nous nous prosternons devant vous. Malheureuse postérité d'une mère pécheresse, mais trouvant en vous une mère sainte et une mère charitable, nous vous adressons nos prières et nos vœux, nous poussons vers vous des soupirs ; et les secours que nous vous demandons, c'est pour apprendre à nous humilier dans la vue de notre misère, à la déplorer, à n'en pas tirer au moins une vaine gloire, à n'en pas abuser, à ne la pas augmenter ; enfin, à connaître non seulement ce que nous sommes sans la grâce, mais aussi ce que vous avez été et ce que nous sommes par la grâce.

EXEMPLE

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE († 1226)

L'affection que saint François portait à la mère de Dieu, n'était pas moindre que celle de saint Dominique, son contemporain et ami. Il choisit Marie pour sa particulière avocate et celle de tous ses frères : c'est en son honneur qu'il institua le jeûne qui est pratiqué dans son Ordre depuis la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul jusqu'à celle de l'Assomption. « L'Ordre de saint Dominique et celui de saint François, dit l'écrivain de l'histoire de sainte Élisabeth, se rencontraient,

malgré la diversité de leurs caractères et de leurs moyens d'action, dans une tendance commune, dans l'amour et le culte de Marie. Il était impossible que l'influence de cette sublime croyance à la Vierge Mère, qui avait exercé un empire toujours croissant sur les cœurs, depuis la proclamation de sa maternité divine au concile d'Ephèse, ne fût pas comprise dans l'immense mouvement des âmes chrétiennes du XIIIe siècle; aussi peut-on dire que si, dès le siècle précédent, saint Bernard, si tendrement dévoué à la sainte Vierge, avait donné à la dévotion du peuple pour elle le même élan qu'il avait imprimé à toute la chrétienté; ce furent les deux grands Ordres mendiants qui portèrent ce culte à l'apogée d'éclat et de puissance, dont il ne pouvait plus descendre. Saint Dominique, par l'établissement du Rosaire, et les franciscains par la prédication du dogme de l'Immaculée Conception, lui élevèrent comme deux majestueuses colonnes : l'une de pratique, l'autre de théorie, du haut desquelles la douce majesté de la Reine des anges présidait à la piété et à la science catholiques. Saint Bonaventure, le grand et docte théologien, devient poète pour la chanter et ne craint pas de paraphraser deux fois le *Psautier* tout entier en son honneur. Toutes les œuvres et toutes les institutions de cette époque, surtout toutes les inspirations de l'art telles qu'elles nous ont été conservées dans ses grandes cathédrales et dans les chants de ses poètes, nous montrent un développement immense, dans le cœur du

peuple chrétien, de sa tendresse et de sa vénération pour Marie ».

PRIÈRE DE SAINT THÉODORE, ABBÉ († 826)

O Marie, votre élévation dépasse les plus hautes cimes du ciel; votre gloire efface la splendeur du soleil; vos mérites l'emportent sur ceux des anges et de toutes les créatures raisonnables.

Maintenant que vous êtes montée au ciel, et que, joyeuse et triomphante, vous avez pénétré jusque dans le saint des saints, ô Mère de Dieu, daignez répandre vos bénédictions sur la terre entière : obtenez-nous par vos prières un air salubre, donnez-nous des pluies en temps opportun ; modérez la violence des tempêtes ; donnez à la terre la fertilité, la tranquillité à l'Église, aux fidèles la fixité dans la foi orthodoxe, à l'État la sécurité.

Éloignez les ennemis, protégez tout le peuple chrétien ayez pitié de moi-même.

O Mère de Dieu, vous avez prédit que toutes les nations vous proclameront bienheureuse.

Souffrez que votre indigne serviteur proclame aussi vos louanges. Soutenez-moi par vos prières et sauvez-moi avec tout le peuple fidèle.

ORAISON JACULATOIRE

Sainte Mère de Dieu, toute débonnaire et toute belle, priez pour nous notre Roi, livré à la mort, votre très doux Fils, Notre Seigneur Jésus-Christ, afin qu'il daigne nous pardonner nos péchés par sa très miséricordieuse clémence et les mérites de sa mort cruelle.

(Prière de saint François d'Assise, *in vita cap. 9*.)

Cinquième Jour

IL FAUT INVOQUER MARIE EFFICACEMENT (1)

On peut invoquer Marie, on doit invoquer Marie, vérités incontestables : mais le point est de l'invoquer efficacement, c'est-à-dire, de l'invoquer de telle sorte qu'elle puisse agréer nos prières, qu'elle puisse les trouver dignes d'elle, et y prendre part. Car, selon l'oracle de Jésus-Christ, tous ceux qui disent à Dieu : Seigneur, Seigneur, ne seront pas pour cela écoutés de Dieu, ni n'entreront pas dans le royaume de Dieu; et suivant la même règle, j'ajoute, que de ceux qui se mettent, ou qui prétendent se mettre sous la protection de la mère de Dieu, plusieurs l'invoquent en vain : pourquoi? parce qu'ils ne le font pas dans un esprit chrétien, ni avec les sentiments convenables pour l'engager dans leurs intérêts et pour la toucher.

***

Il y a donc ici deux écueils à craindre et deux extrémités à éviter; et comme la vertu tient le milieu entre les deux vices opposés, la vérité se trouve toujours entre deux erreurs contraires. Je veux dire, que les uns comptent trop sur la protec-

(1) Bourdaloue. Instruction sur la dévotion à la Vierge.

tion de Marie; mais que les autres aussi ne connaissent point assez, ou semblent ne point assez connaître tout le fond qu'on doit y faire; que les uns, selon leurs désirs et le gré de leurs passions, lui donnent trop d'étendue, et c'est l'erreur des chrétiens présomptueux; mais que les autres aussi, selon leurs fausses maximes, la resserrent dans des bornes trop étroites, et c'est l'erreur des réformateurs.



Pour combattre d'abord ce que j'ai marqué comme la première erreur, il faut convenir que nous portons quelquefois trop loin notre confiance, et que nous faisons à Marie des prières qu'elle ne peut écouter : comment cela? parce que ce sont des prières injurieuses à Dieu, parce que ce sont des prières indignes de la mère de Dieu, parce que ce sont des prières pernicieuses pour nous-mêmes.

Prières injurieuses à Dieu : pourquoi? c'est qu'elles sont directement opposées à l'ordre de sa providence, et qu'elles vont à renverser toute l'économie de notre salut. En effet, tel est l'ordre de la Providence, que le salut dépende premièrement de Dieu, et ensuite de nous-mêmes; qu'aidés de la grâce de Dieu, nous y travaillions nous-mêmes; que nous obtenions cette grâce par la mère de Dieu, mais pour la faire valoir par nos soins, mais pour la rendre féconde par nos œuvres, mais pour la conserver par notre vigilance. Voilà le plan que Dieu

s'est tracé, et qu'il nous a proposé. Et nous, sans égard aux vues de Dieu, et nous promettant tout de la mère de Dieu, nous nous en formons un autre selon nos idées particulières, c'est-à-dire, selon notre sens réprouvé et nos inclinations corrompues. Car si nous prétendons que sous la protection de Marie, le salut ne nous coûtera plus rien ; qu'après avoir satisfait à certaines pratiques d'une fausse piété envers Marie, nous pourrons devant Dieu nous tenir quittes de tout le reste ; que revêtus des livrées de Marie, nous serons à couvert de tous les dangers du monde, à couvert de toutes les tentations de la vie, à couvert de toutes les surprises de la mort, à couvert de tous les arrêts de la justice divine et de toutes les foudres du ciel ; et qu'ainsi nous n'aurons rien à craindre, en nous exposant aux occasions, en demeurant dans nos habitudes, en vivant dans l'état du péché, en remettant notre pénitence : ah ! si c'est de la sorte que nous l'entendons, ce n'est pas de la sorte que Dieu l'entend, ni jamais ce ne sera de la sorte qu'il l'entendra. Autrement il se démentirait bien lui-même; et quel lieu auriez-vous d'espérer, surtout en de pareilles dispositions, qu'il changeât pour vous les immuables décrets de sa sagesse éternelle?

Prières indignes de la mère de Dieu, puisque c'est attendre d'elle qu'elle nous autorise contre Dieu même, qu'elle nous rassure contre la crainte de ses jugements, jusqu'à ne nous plus mettre en peine de les prévenir; qu'elle nous serve de prétexte pour

persévérer dans nos désordres, et pour mourir dans l'impénitence.

Et de là enfin, prières qui, bien loin de nous sanctifier, ne peuvent servir qu'à nous corrompre; qui, bien loin de nous approcher de Dieu, ne peuvent servir qu'à nous en éloigner sans retour; qui, bien loin de nous sauver, ne peuvent servir qu'à nous perdre; par conséquent, prières infiniment pernicieuses pour nous-mêmes. Or, de penser que de telles prières fussent assez efficaces pour toucher le cœur de la plus sainte de toutes les vierges, de la plus fidèle à la loi de Dieu, de la plus soumise aux desseins et aux volontés de Dieu, de la plus zélée pour la gloire de Dieu et pour la sanctification du peuple de Dieu, ne serait-ce pas la plus sensible et la plus évidente contradiction?

EXEMPLE

SAINT ÉTIENNE, ROI DE HONGRIE († 1083)

Quoique les hagiographes du moyen âge se soient occupés de la vie de saint Étienne, on a peu de détails sur les pratiques de dévotion du pieux roi; on sait cependant que, ferme dans ses décisions, inébranlable dans ses jugements, il avait un point vulnérable : pour faire fléchir l'inflexible justice du souverain, il suffisait d'implorer sa pitié au nom de la Vierge Marie. Il ne savait pas résister à une prière ainsi formulée et, si graves que fussent les fautes commises, il était bien rare

qu'il n'accordât pas la grâce sollicitée. Il avait pour la mère de Dieu, qu'il aimait à nommer *Notre Grande Dame*, un respect profond et une tendre vénération ; il les lui témoignait par une dévotion qui a passé dans le cœur et dans l'esprit de son peuple, de ce peuple magyar qu'il appelait souvent « la famille de la Vierge ». Ce ne fut pas un vain titre et ces intrépides guerriers, subissant l'ascendant de la foi catholique, devinrent les Chevaliers de Marie; ce sont eux qui, plus tard, enroulaient leur rosaire à la garde de leur sabre pour aller combattre les ennemis du Christ ou les ennemis de la patrie.

Dès que la Gaule avait connu le christianisme, elle avait voué un culte à la Vierge et était bientôt devenue le royaume de Marie, *regnum Galliae, regnum Mariae*; cependant, il fallut arriver au XVIIe siècle et attendre le concours de circonstances particulières pour que le roi de France consacrât solennellement son royaume à la mère de Dieu. La Hongrie fit des progrès plus rapides dans la dévotion à Marie. Elle n'attendit pas l'élan imprimé par saint Bernard à cette belle croyance; elle n'eut pas besoin de l'établissement du Rosaire par saint Dominique, ni de la prédication du dogme de l'Immaculée Conception par les franciscains pour se consacrer à la Vierge Marie et la choisir pour patronne.

Ce fut peu de temps après l'an mille que le roi Étienne lui offrit son royaume et *Notre Grande*

Dame devint la *Patrona Hungariae.* Le roi Ladislas le Saint, qui mourut en 1095, confirma la décision prise par le roi Étienne.

Toujours éprise d'idéal, l'âme magyare avait trouvé un aliment dans l'une des conceptions les plus poétiques qu'offre la foi catholique. Partout, en Hongrie, dans les églises et dans les chapelles, dans l'humble chaumière et dans le palais fastueux, l'image de la Vierge est, tout à la fois, un ornement et un objet de vénération. Ce fut en son honneur que le roi Étienne fit ériger les premières églises qui se dressèrent sur le sol de la Hongrie, à Esztergom, à Székesfehérvár, à Györ, à Kalocsa, etc., etc., et son royaume devint bientôt le *Regnum Marianum.*

Pendant le règne de Béla IV, l'effigie de la Vierge fit son apparition sur les monnaies; sur la face se trouvait la figure du roi, tandis que sur le revers se voyait la Vierge Marie, tenant l'enfant Jésus, la légende était alors *Sancta Maria.* Cet usage se perpétua à travers les siècles et la pensée en est tellement incarnée dans l'esprit du peuple, que, malgré les divergences religieuses survenues plus tard, le gouvernement de 1849 fit frapper de la monnaie à l'effigie de la *Patrona Hungariae.*

Ce n'est pas une crédulité banale ou vulgaire, mais bien une foi vive et sincère qui anime les Hongrois, répétant depuis neuf siècles, dans les litanies de la Vierge, l'invocation : *Maria, patrona Hungariae, ora pro nobis!* Dès cette époque, le peuple éprouvait un si grand respect pour les noms

de Jésus et de Marie, que pour éviter de les profaner par une répétition trop fréquente, il employait de préférence les termes de « Cher Sauveur et de Grande Dame ou Bienheureuse Dame »; cette abstention s'est perpétuée dans la formule usitée pour les serments.

Le roi Étienne avait, le premier, donné l'exemple de cette dévotion à la Vierge : il aimait à invoquer la *Grande Dame des Hongrois*, soit pour implorer son intercession en faveur de ses troupes dans les combats, soit pour lui exposer ses besoins, lui confier ses douleurs ou la remercier de sa protection. C'était devant elle seulement qu'il donnait libre cours aux sentiments d'humilité qui emplissaient son cœur. On a raconté qu'il aimait à se promener seul la nuit et, revêtu d'un costume fort simple, à faire lui-même l'aumône; une fois, il advint qu'un malheureux, mécontent de ce qu'il venait de recevoir, maltraita son bienfaiteur et lui tira la barbe et les cheveux. Rentré au palais, le roi se jeta au pied d'une statue de la Vierge et s'écria : « Grande Dame, Reine du Ciel, qui m'avez fait roi, voyez en quel état l'on a mis votre serviteur. Si un ennemi s'était permis de me traiter ainsi, j'en aurais tiré vengeance, mais c'est par un pauvre, un représentant de Jésus-Christ, que j'ai été frappé et j'accepte cette humiliation, en vous en remerciant, ô Grande Dame. »

Il avait fait broder l'image de la Vierge sur ses drapeaux.

C'était en prononçant le nom de Marie que les guerriers s'élançaient dans la mêlée et souvent leur protectrice exauça leurs prières, car les Magyars attribuent à sa toute-puissante intervention bien des victoires décisives qui marquent les étapes de neuf siècles d'histoire.

Tous les actes du roi Étienne témoignent de sa respectueuse vénération pour la Vierge Marie; dès son enfance, il lui avait voué une dévotion qui se développa pendant toute son existence, et lui fit désirer de mourir le jour de l'Assomption de sa glorieuse protectrice.

(*Saint Étienne, roi apostolique de Hongrie*, par E. HORN.)

PRIÈRE DE SAINT GERMAIN DE CONSTANTINOPLE (VIIIe siècle)

Souvenez-vous des chrétiens, vos serviteurs, ô Vierge sainte! Présentez à Dieu les prières et les espérances de tous, raffermissez leur foi, rappelez les Eglises à l'unité, combattez avec l'armée, pacifiez le monde, et en nous délivrant tous des dangers et des tentations, permettez à chacun de nous d'attendre, sans crainte de se voir condamner, le jour de la récompense

Vous seule, ô Mère de Dieu, vous êtes très élevée au-dessus de toute la terre. Pour nous, nous vous bénissons par notre foi, nous vous honorons par nos désirs; pleins de respect, nous fléchissons le genou devant vous, exaltant toujours vos grandeurs et vous proclamant bienheureuse en toute vénération.

Nul n'est sauvé que par vous, ô Mère de Dieu; nul n'échappe au péril sinon par vous, Vierge Mère; nul n'est



Florence. Via dell' Agnolo

LA VIERGE ET LES ANGES (Terre cuite)

LUCA DELLA ROBBIA († 1482)

racheté que par vous, ô Mère divine; nul n'obtient miséricorde que par vous, par vous qui avez été trouvée digne de porter Dieu dans vos flancs.

(Orr. II et III in dorm. Deip. II de Praesent.

ORAISON JACULATOIRE

Grande Dame, Reine du ciel, c'est à vous que j'adresse ma dernière prière et que je confie le soin de mon âme; prenez sous votre protection maternelle l'Église, mon pays et le peuple.

(Saint Étienne mourant.)

Sixième Jour

LE PÉCHEUR DOIT AVOIR CONFIANCE EN MARIE (1)

Vous me direz, qu'il faut donc conclure de là qu'un pécheur, dans l'état de son péché, ne peut invoquer efficacement la mère de Dieu; que n'ayant pas alors l'amour de Dieu, que vivant actuellement sans pénitence, il a beau, du reste, se confier en Marie et la prier ; que tous ses vœux sont inutiles, et que toute sa dévotion envers la Vierge ne le sauvera pas. Autre erreur dont nous avons à nous préserver.

* * *

Il est vrai : dire à un pécheur que sans pénitence et par la seule intercession de Marie, il peut être réconcilié et sauvé, c'est le jeter dans l'illusion et dans la plus grossière de toutes les illusions : car, sans la pénitence, il n'y a ni justification ni salut. Mais aussi lui faire entendre que s'il ne renonce actuellement à son péché, que s'il n'est actuellement dans la résolution de rompre ses engagements criminels, que s'il n'est actuellement touché d'un sentiment de pénitence, il ne lui sert à rien d'invoquer Marie, et que sa confiance ne lui peut être de nul avantage, c'est le séduire et

(1) Bourdaloue. Instruction sur la dévotion à la Vierge.

le tromper. Car, sans être encore pénitent, ne peut-il pas, par l'intercession de la mère de Dieu, le devenir ? Sans avoir encore le courage de s'arracher au monde et à ses honteux attachements, ne peut-il pas, par l'intercession de la mère de Dieu, le demander et l'obtenir ? Sans être encore assez vivement touché de Dieu, sentant la faiblesse de son cœur, et se défiant de lui-même, ne peut-il pas, par l'intercession de Marie, engager Dieu à lui accorder une grâce qui le touche, une grâce qui l'éclaire et le fortifie ? Ne peut-il pas, du fond de l'abîme où il est plongé, lever les mains vers cette Vierge, et s'écrier, en l'appelant à son secours : Reine du ciel et toute-puissante médiatrice des hommes, ne m'abandonnez pas, moi pécheur, moi aveugle et endurci, moi faible et affaissé sous le poids de mes iniquités, incapable par moi-même de me relever, et n'ayant point d'autre avocate que vous pour prendre mes intérêts auprès de mon juge, et pour le porter à me rendre les forces que j'ai perdues et qui me manquent : *Ora pro nobis peccatoribus*. Ne peut-il pas, dis-je, l'invoquer de la sorte, et pouvons-nous croire qu'elle soit insensible à ses gémissements, et qu'elle ne s'emploie pas à lui ménager la grâce de sa conversion ?



Il est vrai : dire à un pécheur que sans amour pour Dieu, par la seule médiation de Marie, il peut parvenir à l'héritage de Dieu, ce serait non

plus seulement une illusion, mais une impiété. Car, sans la charité de Dieu, l'on ne peut être ami de Dieu, et Dieu ne recevra jamais au nombre de ses élus et dans son royaume que ses amis. Mais aussi faire entendre à ce pécheur que, n'ayant pas actuellement l'amour de Dieu, il ne peut rien prétendre de Marie, et qu'inutilement il s'efforce de se la rendre propice, c'est abuser de sa crédulité et lui ôter dans son malheur une des plus certaines et des plus solides ressources. Car cet amour de Dieu, qu'il n'a pas, ne peut-il plus l'avoir dans la suite ? et pour l'avoir, ne peut-il plus, selon le langage de l'Ecriture, recourir à la Mère du bel amour? *Ego Mater pulchrae dilectionis.* Comme, sans un amour actuel de Dieu, il peut néanmoins croire en Dieu, et de cette foi passer à l'espérance, pour s'élever enfin à la charité de Dieu ; ne peut-il pas, sans un amour actuel de Dieu, former dans son cœur un sentiment de confiance en Marie ? animé de ce sentiment, ne peut-il pas se prosterner devant elle, lui exposer sa misère, et par là réveiller toute la tendresse d'une Vierge déjà si favorablement prévenue pour nous ? par là trouver accès auprès d'elle, et par elle se mettre en grâce avec Dieu, et recouvrer le don précieux de l'amour de Dieu ? Et il ne faut point m'opposer que sans l'amour de Dieu l'on ne peut être prédestiné, et par une conséquence qui paraît nécessaire, que sans l'amour de Dieu l'on ne peut se promettre aucun fruit du culte et de l'invocation de la mère

de Dieu. Raisonnement dont il ne faut qu'éclaircir l'ambiguïté, pour en faire connaître la fausseté, et j'ose dire, la malignité. Je le sais : sans l'amour de Dieu l'on ne peut être prédestiné d'une prédestination parfaite et consommée ; ou, pour m'exprimer encore plus clairement, sans l'amour de Dieu l'on ne peut arriver au terme de la prédestination, qui est la gloire ; mais avant que d'y arriver et dans le temps même qu'on est pécheur et sans amour de Dieu, on peut être prédestiné pour parvenir un jour à cette gloire : comment cela ? parce qu'on peut être prédestiné pour sortir de l'état du péché, pour rentrer dans les voies de la justice, pour rallumer dans son cœur le feu de la charité : et par où ? par les moyens que Dieu nous fournira. Ainsi Madeleine, au milieu même de ses désordres, était prédestinée ; ainsi l'Apôtre des nations, saint Paul, lors même qu'il persécutait l'Eglise de Dieu, était prédestiné; ainsi des millions de libertins, jusque dans leur libertinage même, ont été prédestinés. Or, ces moyens de prédestination, par qui pourrons-nous plus sûrement et plus infailliblement les obtenir que par Marie ?

* * *

Disons le même de bien d'autres avis par où l'on a prétendu régler notre confiance en la mère de Dieu, et nous précautionner contre des abus imaginaires. Je dis, contre des abus imaginaires. Car, quand on nous avertit de ne pas croire qu'il ne

soit plus au pouvoir de Dieu de damner un pécheur dès qu'il porte quelque marque d'une dévotion extérieure à la bienheureuse Vierge ; de ne nous pas persuader qu'elle ait plus de bonté, plus de zèle pour nous que Jésus-Christ même, et de ne pas plus compter sur ses prières que sur les mérites de son Fils, de ne pas penser que sans elle on ne puisse approcher de Dieu par le Sauveur même des hommes, et de ne la point mettre en parallèle ni avec Dieu, ni avec l'Homme-Dieu ; de ne pas ôter à cet Homme-Dieu la miséricorde pour la donner toute à sa mère, et de ne pas préférer le culte de cette divine mère à l'amour de Dieu, et à la confiance que nous devons avoir en lui : quand, dis-je, on s'arrête vainement à nous étaler ces pompeuses maximes, n'est-ce pas attribuer au peuple chrétien des abus que l'on imagine pour décrier les dévots de Marie ? n'est-ce pas sans sujet vouloir les représenter comme des esprits outrés, comme des esprits frivoles et superstitieux? Et qui de nous eut jamais de telles idées ? qui de nous porta jamais les choses à de tels excès ; et, pour user d'une expression plus forte, mais plus propre, à de telles extravagances? Ah ! dans un siècle où la corruption est si générale, et où nous voyons tant d'âmes rachetées du sang de Jésus-Christ s'égarer et se pervertir, ne leur fermons pas les voies du retour et du salut. Or une de ces voies les plus assurées, c'est une sincère dévotion envers la mère de Dieu. Disons aux fidèles, que pour invoquer efficacement Marie, il

faut l'invoquer chrétiennement, c'est-à-dire, l'invoquer en vue de pouvoir, par son crédit auprès de Dieu, changer de vie et réformer leur conduite, abandonner le vice et réprimer leurs passions, vaincre la chair et résister à ses attaques, se préserver des pièges du démon et du monde, plus dangereux encore mille fois pour eux que toutes les puissances de l'enfer, s'adonner aux exercices de la religion et en soutenir la pratique, se sanctifier et mériter l'éternité bienheureuse. Mais en même temps, disons-leur qu'en quelques dérèglements qu'ils aient vécu, que quelque pécheurs qu'ils aient été et qu'ils soient même à présent, ils peuvent être favorablement écoutés de Marie, en s'adressant à elle avec une confiance humble et filiale; que bien loin de les rejeter, elle leur tend les bras, elle leur ouvre son sein, elle les invite et leur offre son secours.

EXEMPLE

SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE (1er siècle)

Marie a été donnée pour mère à la famille des âmes dont le Père est aux cieux. Jean est le premier-né de cette famille adoptive qui comptera tant d'enfants, et lorsque sur tous les points de la terre chrétienne, on verra fleurir cette piété filiale envers la mère de Dieu, c'est à Jean qu'on remontera pour en retrouver le germe.

Avant de mourir, Jésus lui confie sa mère. Dans

quels sentiments le disciple bien-aimé accueillit-il ce legs divin ? Comment s'acquitta-t-il de la mission qui lui était dévolue ? Nul ne l'a raconté ; mais un mot qu'il a lui-même écrit dans son Evangile nous laisse entrevoir le soin pieux qu'il eut de la mère de Jésus devenue la sienne. *Excepit eam in sua* : en descendant du Calvaire, il la recueillit chez lui. Suivant l'impartiale et sévère vérité, Marie ne se sépara point des lieux que les traces de son Fils lui avaient rendus si chers et c'est dans la ville sainte qu'elle resta avec saint Jean jusqu'à son dernier soupir.

Dans la pauvre maison qu'ils habitaient, Jean s'efforça d'être pour Marie ce que Jésus avait été pour elle dans la demeure de Nazareth, et, nous ne pouvons en douter, Jésus lui communiqua les sentiments qu'il avait eus lui-même pour sa mère. Bossuet l'a dit avec son éloquence habituelle : « Voilà Jésus en la croix... Que deviendront ces respects, cette déférence, cette complaisance obligeante, ces soins si particuliers, ces douces inquiétudes qui accompagnaient son amour ? Mourront-ils avec Jésus-Christ ? et Marie en sera-t-elle à jamais privée ? Chrétiens, sa bonté ne le permet pas... Il les fait passer en saint Jean et il entreprend de les faire revivre dans le cœur de ce bien-aimé... Tout ce que son amour avait de tendre et de respectueux pour sa sainte mère vivra maintenant dans le cœur de Jean : c'est lui qui sera le fils de Marie. Celui qui tourne les cœurs ainsi

qu'il lui plaît et dont la parole est toute-puissante, opère en eux tout ce qu'il leur dit et fait Marie mère de Jean et Jean fils de Marie... De quels dons l'aura orné le Sauveur, pour le rendre digne de remplir sa place ! Si l'amour qu'il a pour la sainte Vierge l'oblige à lui laisser son portrait en se retirant de sa vue, ne doit-il pas lui avoir donné une image vive et naturelle ? Quel doit donc être le grand saint Jean, destiné à demeurer sur la terre pour y être une représentation du Fils de Dieu après sa mort, et une représentation si parfaite, qu'elle puisse charmer la douleur, et tromper, s'il se peut, l'amour de sa sainte mère par la naïveté de la ressemblance ? »

On a représenté Marie et saint Jean reprenant ensemble les traces que le Seigneur avait marquées de son sang, inaugurant ainsi la dévotion la plus chère à toutes les âmes pieuses, celle du chemin de la croix. Mais il y a encore une plus belle image de leur sainte société.

Avant de nous quitter et afin de ne nous point quitter entièrement, Dieu avait fait ce miracle de se rendre éternellement présent dans l'Eucharistie à ceux qu'il avait tant aimés. Il se devait surtout à l'amour de sa mère. « Marie persévérait dans la fraction du pain » et ce n'est pas une fiction qui nous représente la Vierge agenouillée devant l'autel où Jean lui donne l'Hostie, en lui redisant la parole que le Seigneur lui avait adressée à la Croix : « Femme, voilà votre fils ! »

(BAUNARD. *L'Apôtre saint Jean*)

PRIÈRE DE SAINT ÉPHREM (IVe siècle)

C'est sous votre protection, ô sainte Mère de Dieu, que nous nous abritons; protégez-nous, gardez-nous sous les ailes de votre affection et de votre miséricorde... Toute notre confiance est en vous, ô Vierge toute pure! Car des bras de nos mères, nous vous avons été donnés, ô Notre-Dame, devenus vos clients au sein de nos misères. Ne nous laissez donc pas entraîner aux portes de l'enfer par la malice de Satan. N'êtes-vous pas notre port, ô Vierge sans souillure?... Nous sommes tout entiers sous votre tutelle et protection!

Maintenant et toujours secourez-moi, ô Vierge, Mère de Dieu, Mère de miséricorde, bénigne et clémente, dans le cours de cette vie, ardente protectrice et puissant secours, en détournant de ma personne toutes les attaques de mes ennemis, et en me plaçant sur la route du salut; au terme suprême de ma vie, en conservant ma pauvre âme et en repoussant loin d'elle l'aspect ténébreux et épouvantable des plus méchants démons; enfin, au redoutable jour du jugement, en m'arrachant à la damnation éternelle, me rangeant au nombre des saints et me donnant ma part d'héritage dans la gloire inaccessible de votre Fils!

(Serm. de laud. s. Dei Genitr. — Ad s. Dei Gen. Orat.)

ORAISON JACULATOIRE

Nos cum prole pia benedicat Virgo Maria. Que la Vierge Marie nous bénisse avec son divin enfant.

Invocation recommandée par sainte Catherine de Ricci († 1590)

Septième Jour

IL FAUT IMITER MARIE (1)

C'est une belle pensée de saint Augustin, lorsque parlant, des martyrs et des honneurs que nous leur rendons, il nous avertit de célébrer tellement leurs fêtes, que nous travaillions au même temps à imiter leur constance. Car, dit ce grand Docteur, les saints ne sont bien honorés sur la terre que par ceux qui s'efforcent de suivre leurs exemples; et les solennités qu'a instituées l'Église en mémoire des martyrs, doivent être pour nous comme autant d'exhortations au martyre : *Solemnitates enim martyrum exhortationes sunt martyriorum*. Or, j'applique ces paroles à Marie et je prétends que nous ne pouvons mieux renouveler notre dévotion envers cette mère de Dieu, ni la rendre plus solide, que par une fidèle et constante imitation de ses vertus.

***

Ce que nous devons imiter dans la Vierge que nous honorons et que nous invoquons, c'est la sainteté de sa vie, et voilà en quoi nous pouvons nous la proposer comme notre modèle. Ce n'est point dans les grâces singulières et extraordinaires

(1) **Bourdaloue. Instruction sur la dévotion à la Vierge.**

qu'elle a reçues du ciel : dès que ce sont des grâces extraordinaires et singulières à Marie, Dieu n'a point voulu nous les communiquer, et ce serait une présomption que d'y prétendre. Ce n'est point dans l'éclatante dignité dont elle a été revêtue, ni dans les glorieux privilèges qui lui furent accordés en conséquence du choix que Dieu fit d'elle.

Admirons toutes ces merveilles, reconnaissons-y la souveraine grandeur du Tout-Puissant qui les a opérées ; concevons pour le digne sujet sur qui le Très-Haut jeta les yeux et en qui il exerça toute sa vertu, les sentiments de zèle, de respect, de vénération qui lui sont dus ; mais ce ne sont point de tels miracles qui nous doivent servir de règles, puisque Dieu ne les a point mis en notre pouvoir, et qu'ils sont si fort au-dessus de nous. En quoi donc, je le répète, nous devons imiter la mère de Dieu, c'est dans la sainteté de sa vie. C'est, dis-je, dans la plénitude de sa sainteté, dans la perfection de sa sainteté, dans la persévérance et la fermeté inviolable de sa sainteté. Quel fonds d'instruction pour nous, et quel champ à nos réflexions !



Je dis, dans la plénitude de sa sainteté. Car, selon que l'a remarqué saint Ambroise, il n'en est pas de Marie comme de certaines âmes en qui nous voyons reluire quelques vertus, à quoi elles se bornent, et où elles font consister tout leur mérite. Etudions la vie de cette mère de Dieu ; c'est une

leçon universelle de toute vertu et pour tout état : *Talis fuit Maria, ut ejus unius vita omnium sit disciplina.* En formant notre conduite sur la sienne, nous apprendrons à être fidèles à Dieu, à être équitables et charitables envers le prochain, à être détachés de nous-mêmes et attentifs sur nous-mêmes. Vous apprendrez, jeunes personnes, ce que vous êtes si peu en peine de savoir, et ce qu'il vous est néanmoins si important de ne pas ignorer, à mettre en sûreté l'innocence de votre âme et le précieux et inestimable trésor d'une virginité sans tache ; à fuir pour cela le monde et surtout certaines sociétés du monde ; à vous tenir dans une défiance continuelle de votre cœur, et à ne lui permettre pas de s'échapper jusque dans les moindres rencontres ; à réprimer vos sens et à leur interdire toute liberté, non seulement criminelle, mais dangereuse ; à garder en toutes choses la retenue, la modestie, la sagesse qui convient à votre sexe et qui en fait le plus bel ornement. Pères et mères, vous apprendrez à régler vos familles et à y maintenir l'ordre et la piété ; à élever vos enfants, non selon vos vues, mais selon les vues de Dieu ; non pour vous-mêmes et pour votre propre consolation, mais pour Dieu et pour la gloire de Dieu ; à les lui dévouer et à lui en faire le sacrifice.

Dans la prospérité ou dans l'adversité, dans la grandeur ou dans l'humiliation, soit qu'il faille agir ou souffrir, ordonner ou obéir, prier ou vaquer

aux affaires même humaines, satisfaire aux devoirs de la vie civile ou à ceux de la vie chrétienne et dévote, aux lois de Dieu ou aux lois des hommes, en quelque conjecture que ce puisse être, partout Marie se présente à nous pour nous instruire et pour nous servir d'exemplaire et de guide. *Talis fuit Maria, ut ejus unius vita omnium sit disciplina.*

***

Je dis dans la perfection de sa sainteté, de cette sainteté éminente et au-dessus de toute autre sainteté que celle de Dieu : car voilà où sa fidélité à la grâce l'a élevée. Mais ne semble-t-il pas que plus la sainteté de Marie a été sublime et parfaite, moins nous pouvons l'imiter? A cela je réponds que Jésus-Christ veut bien que nous l'imitions lui-même, tout Dieu qu'il est, et comme Dieu, infiniment encore plus saint que Marie; qu'il veut bien que nous imitions son Père, et que nous soyons parfaits comme son Père : *Estote ergo vos perfecti, sicut Pater vester caelestis perfectus est.* Il est vrai : nous n'avons pas été prévenus des mêmes grâces que la mère de Dieu, et par conséquent nous ne devons pas espérer d'atteindre jamais à la même perfection que la mère de Dieu. Mais nous pouvons plus ou moins en approcher; mais nous pouvons, en nous proposant Marie et la ferveur de sa piété, nous réveiller de cette langueur qui nous rend si tièdes et si négligents dans la

pratique des devoirs les plus ordinaires de la religion ; mais nous pouvons en nous proposant Marie et son amour pour Dieu, nous reprocher notre indifférence pour un maître si digne de tout notre zèle, et rallumer dans nos âmes un feu tout nouveau; mais nous pouvons, en nous proposant Marie et le recueillement de son cœur, nous confondre de ces dissipations volontaires et si fréquentes dans les plus saints exercices, et nous former à l'usage de la prière; mais nous pouvous, en nous proposant Marie, et l'ardeur de son courage, et la force de sa patience, et la droiture de ses vues, et la profondeur de son humilité, reconnaître devant Dieu nos faiblesses, nos délicatesses, la vanité de nos intentions, les folles complaisances de notre orgueil, et nous exciter à les combattre et à les corriger. Nous ne monterons pas au même degré qu'elle, mais suivant d'aussi près que nous le pouvons ses vestiges, nous tiendrons après elle les premiers rangs.

*
* *

Enfin, je dis dans la persévérance et la fermeté invariable de sa sainteté. Ah ! en célébrant la fête de sa bienheureuse Assomption, nous célébrons pareillement la mémoire de sa précieuse mort; et par où cette mort fut-elle si précieuse devant Dieu ? parce qu'elle avait été précédée d'une vie toujours sainte, ou plutôt d'une vie toujours plus sainte d'un jour à un autre, par de continuels et de nouveaux accroissements de mérites. Imitons Marie

dans tout le reste, et ne l'imitons pas dans cette persévérance : tout le reste, quelque grand, quelque héroïque qu'il soit, ne nous peut être de nul avantage, puisque dans les chrétiens, ce ne sont pas tant les commencements que Dieu couronne, dit saint Jérôme, que la fin. Tel est donc, je le répète, l'excellent modèle que nous devons avoir sans cesse devant les yeux, la sainteté de Marie, cette sainteté pleine et entière, cette sainteté sublime et relevée, cette sainteté durable et constante. Voilà ce que nous devons étudier, ce que nous devons méditer, ce que nous devons nous appliquer, si nous voulons être solidement dévoués à cette mère de Dieu. Mais voilà, avouons-le de bonne foi, voilà le point essentiel où notre dévotion se dément et où notre zèle se refroidit. Nous ne manquons pas de zèle pour publier les grandeurs de Marie, nous ne manquons pas de zèle pour défendre ses prérogatives et ses privilèges, nous ne manquons pas même de zèle pour lui rendre certains honneurs, et pour nous acquitter de certaines pratiques. Tout cela est bon et louable ; et nous y sommes assez fidèles, parce que tout cela coûte peu ; mais imiter cette Vierge dans son inviolable pureté et dans le soin qu'elle eut de la conserver ; l'imiter dans son éloignement du monde, dans son amour pour la retraite, dans son détachement d'elle-même et de tous les biens temporels, dans son obéissance aveugle à toutes les volontés de Dieu, dans sa générosité à tout faire et à tout souf-



Dresde, Galerie

LA VIERGE ET L'ENFANT

MURILLO († 1682)

frir pour Dieu, dans la mortification de ses sens, dans son assiduité à la prière, en tout ce qui l'a sanctifiée, c'est ce qui effraye la nature, parce que c'est ce qui la combat et ce qui la gêne.

EXEMPLE

SAINT IGNACE DE LOYOLA († 1556)

Saint Ignace se glorifiait du titre de compagnon de Jésus qu'il avait reçu du Ciel pour lui et ses frères d'armes. Compagnon du Fils, comment n'eût-il pas été dévoué à la Mère ? On peut dire qu'il se donna à elle en même temps qu'à Jésus : car, pendant la nuit qui décida de sa conversion, ce fut par les mains et devant l'image de Marie qu'il fit à Dieu le sacrifice absolu et irrévocable de lui-même.

A partir de ce moment, Marie fut associée à Jésus dans tous les actes importants de sa vie et c'est sa dévotion à la fois tendre et chevaleresque, qui tempère les traits plutôt austères de sa physionomie martiale. S'il a résolu d'être le chevalier du Christ, il choisit, pour y faire sa veillée d'armes, le sanctuaire de Notre-Dame de Montserrat et la fête de l'Annonciation; en disant adieu au service militaire, il offre son baudrier, son épée et sa dague à la Reine dont il s'est constitué le vassal.

Ses premiers vœux, il les prononce aussi dans un sanctuaire de Marie, dans la crypte de Montmartre, comme plus tard il tiendra à faire sa

profession solennelle devant l'autel de la Vierge, en l'église Saint-Paul, à Rome.

Un jour qu'un de ses fils, partant pour un pays lointain, lui demandait un souvenir, le saint lui remit une image de Notre-Dame des Douleurs qu'il avait portée sur son cœur depuis le jour de sa conversion. Une autre image qui attirait sa dévotion, est celle de Notre-Dame de Strata, vénérée aujourd'hui dans l'église du Gesù, à Rome. Il aimait à célébrer la messe à son autel, surtout quand il avait à recommander à Dieu quelque entreprise considérable. Marie, de son côté, répondit à l'amour de son serviteur, en lui obtenant les lumières du ciel, tandis qu'il composait ses *Exercices Spirituels* et qu'il rédigeait les constitutions de son Ordre. Les biographes de saint Ignace ont compté jusqu'à quarante-deux apparitions de la sainte Vierge dont il fut favorisé : dès la première, il reçut de la Reine des vierges le don de chasteté qui l'exempta dans la suite de toute tentation contraire à la pureté.

Son amour pour Marie et son zèle à propager son culte passèrent comme un précieux héritage à ses enfants. Nul ne révoquera en doute le glorieux témoignage que leur rend le pape Benoît XIV dans la Bulle d'or *Gloriosae Dominae* : « Lorsque, dit ce savant Pontife, sur toute la vaste étendue des terres et des mers, ils allèrent porter devant les rois et les nations, le nom adorable de Jésus, ils ne cessèrent d'annoncer en même temps partout le

très doux nom de Marie; et dans toutes les contrées des deux mondes, avec la lumière de la foi et la pureté des mœurs, ils propagèrent également d'une manière admirable le culte et la gloire de la mère de Dieu. » Parmi les moyens qu'ils mirent en œuvre pour faire connaître et honorer Marie, prédication, composition de livres savants et pieux, pèlerinages, etc., Benoît XIV se plaît à signaler l'établissement des congrégations « qui ont produit des fruits incroyables parmi toutes les classes d'hommes. »

A ce témoignage si autorisé, est-il besoin d'ajouter l'aveu caractéristique des ennemis de la Compagnie de Jésus? Formulé avec une exagération évidente et dans un esprit de dénigrement manifeste, il ne laisse pas que d'être tout à l'honneur de ceux qu'il prétend accuser. En l'année 1867, comme le pape Pie IX avait envoyé aux sectes dissidentes une invitation pressante à rentrer dans le giron de l'Église, il reçut des théologiens protestants de Groeninghe une réponse négative, basée sur ce motif que l'Église romaine avait laissé dégénérer le christianisme en marianisme. Et les auteurs de ce méfait? Au dire des docteurs protestants, ils n'étaient autres que les fils de Loyola. (Cf. *Collectio Lacensis* VII, Vatic., p. 112.)

PRIÈRE DE SAINT VINCENT FERRIER († 1419

O Vierge Marie toujours immaculée, priez pour nous le Seigneur et demandez-lui par votre immaculée conception, qu'il nous préserve de toute faute et surtout du péché mortel. Priez le Seigneur, ô notre Dame, ô notre bien-aimée, ô vous toute parfaite et toute pure, priez le Seigneur, l'auteur et la source de toute pureté, que nous puissions le servir avec une conscience pure et ainsi plaire à sa divine Majesté !

ORAISON JACULATOIRE

O Marie, vierge avant le divin enfantement,
Gardez mon corps et mon âme.
O Marie, vierge dans le divin enfantement,
Gardez mon corps et mon âme.
O Marie, vierge après le divin enfantement,
Gardez mon corps et mon âme.

Saint ANTOINE DE PADOUE († 1231)

Huitième Jour

POURQUOI IL FAUT IMITER MARIE (1)

Comme nous savons ce qu'il faut imiter dans Marie, apprenons encore pourquoi il la faut imiter : je dis que c'est pour avoir part à la gloire dont cette Reine du ciel a pris possession ; ceci est d'une extrême importance, ne le perdez pas de vue.

Car prenez garde : Marie a été portée dans le sein de Dieu pour y goûter une éternelle et souveraine béatitude; mais ce suprême bonheur n'est point pour elle comme bien d'autres dons qu'elle avait reçus, une pure grâce; c'est une récompense; et selon l'ordre de la prédestination de Dieu, il fallait que ce fût le fruit de ses mérites et de sa sainteté. Tout autre titre n'eût point suffi pour lui donner droit à ce bienheureux héritage ; et de là n'ai-je pas raison de conclure, que si nous voulons entrer en participation de sa gloire, nous devons nous y disposer par une fidèle imitation de sa vie ? Oui, je puis bien vous dire ici, en vous montrant la mère de Dieu, ce que saint Paul disait aux premiers fidèles, en leur proposant Jésus-Christ même : *Si compatimur, et conglorificabimur ;* si vous agissez comme Marie, vous serez couronnés comme Marie;

(1) Bourdaloue. Sermon sur la dévotion à la Vierge.

si vous souffrez comme elle, vous serez glorifiés comme elle. Voilà tout à la fois et le terme où vous devez aspirer, et la route par où vous y devez arriver. Ne séparons jamais ces deux choses, puisque c'est en les séparant que nous tombons, ou dans une présomption criminelle, ou dans une pusillanimité lâche.

***

Présomption criminelle, si ne considérant que le triomphe de Marie et l'éclat de sa gloire, vous prétendez y parvenir sans marcher par la même voie, et sans user des mêmes moyens. Car ne serait-il pas bien étonnant, que Dieu fût plus libéral pour vous que pour sa mère; et que par une faveur toute gratuite, il donnât, sans rien exiger de vous, ce qu'il a voulu lui vendre et ce qu'elle a dû acheter si cher? Pusillanimité lâche, si n'ayant égard qu'aux difficultés du chemin où Marie vous a précédés, vous désespérez d'atteindre au terme où elle est parvenue : au lieu de vous animer par la vue du terme, à soutenir toutes les difficultés du chemin, et à vaincre tous les obstacles qui s'y rencontrent. Ayons donc toujours ces deux grands objets devant les yeux, Marie sur la terre et Marie dans le ciel. Si l'état de sa vie pénible et laborieuse sur la terre étonne notre faiblesse, l'état de sa vie glorieuse dans le ciel nous rassurera et nous consolera.



D'autant plus que l'état de cette Reine triom-

phante dans le ciel doit spécialement servir à nous procurer les plus puissants secours, pour imiter l'état de sa vie laborieuse sur la terre. En effet, Marie va prendre place auprès du trône de Dieu, et s'asseoir elle-même sur le trône que Dieu lui a préparé : pourquoi? afin que de là elle parle et agisse plus efficacement en notre faveur ; afin que de là elle fasse couler abondamment sur nous les trésors célestes ; afin que de là elle se rende attentive à nos vœux, que de là elle pourvoie à tous nos besoins, que de ce trône de gloire où elle domine, elle fasse pour nous un trône de miséricorde et de grâce. Voilà ce qui a rendu la dévotion à la Vierge si générale et si commune dans tous les siècles de l'Église. Voilà ce qui lui a attiré la confiance et la vénération de tous les peuples et de tous les États du monde. Voilà pourquoi il n'y a pas une ville, pas même une bourgade dans toute la chrétienté, où l'on ne voie de sensibles monuments de la piété des fidèles envers cette mère de Dieu. Voilà ce qui a porté les princes et les monarques à mettre leur sceptre et leur couronne sous sa protection, persuadés qu'ils ne pouvaient avoir un appui plus solide ni plus inébranlable, que dans une Vierge dont le crédit auprès de Dieu, selon l'expression de saint Ildefonse, tient quelque chose de l'empire et de l'autorité. Voilà ce qui a engagé le roi Louis XIII, de glorieuse mémoire, à lui consacrer et sa personne et son royaume; non point par un vœu secret, seulement formé dans son cœur, mais par le vœu

le plus authentique qu'ait jamais fait un roi chrétien, puisqu'il le fit, aussi bien que David, en présence de tout son peuple : *In conspectu omnis populi ejus ;* puisqu'il en ordonna la publication dans tous les lieux de son obéissance, puisqu'il y intéressa tous ses sujets, et qu'il voulut que le souvenir en fût éternel. Voulez-vous que je vous donne une pratique digne de votre piété ? elle est aisée, il n'y a point de prétexte qui vous en puisse dispenser. Faites chacun dans votre condition ce que fit ce prince très chrétien et très religieux. Il consacra son royaume à la Reine des vierges, consacrez-lui vos familles et vos maisons. Il lui dévoua sa personne et celle de ses peuples, dévouez-lui la vôtre et celle de vos enfants. Ce n'est pas assez : mais comme ce grand monarque, par une conduite solidement pieuse, qui ne lui acquit pas moins devant Dieu que devant les hommes, la qualité de juste, voulut que son dévouement fût public, ne rougissons point de faire connaître le nôtre. Confessons librement ce que nous sommes, puisque c'est la profession de ce que nous sommes qui nous doit sauver. Ne souffrons pas que les libertins du siècle soient plus hardis à railler le culte que nous rendons à la mère de Dieu, que nous à le défendre. Si nous sommes employés au soin et à la direction des âmes, inspirons-leur la même ardeur et le même esprit. Surtout, souvenez-vous de cette parole de saint Anselme, que comme toute famille solidement et saintement dévouée à la glorieuse Vierge, ne périt

point, aussi ne devons-nous pas compter que la bénédiction de Dieu se trouve dans une famille où la glorieuse Vierge n'est pas honorée.

***

C'est dans ce sentiment, ô Reine toute-puissante, que nous nous présentons à vous : et quel comble de joie pour vos zélés serviteurs, de voir les puissances de la terre humiliées à vos pieds! Car tous les grands et tous les riches du peuple implorent votre assistance, selon la prophétie de David : *Vultum tuum deprecabuntur omnes divites plebis*. Souffrez qu'aux vœux de tout votre peuple, je joigne les miens, ou plutôt souffrez que je vous demande les grâces que vous savez nous être nécessaires, et que vous pouvez faire descendre sur nous. Répandez-les ces grâces divines, dont vous êtes comme la dépositaire et l'économe, répandez-les sur tous en général et sur chacun en particulier. Quoique vous soyez en toutes choses notre ressource, nous ne vous demandons point tant après tout des grâces temporelles, que des grâces spirituelles. Éteignez le feu des guerres; mais aidez-nous encore plus à éteindre le feu de nos passions, et cette guerre intestine qu'elles excitent au fond de notre cœur. Donnez-nous la paix avec nos ennemis, mais préférablement à cette paix, aidez-nous à recouvrer la paix de Dieu si nous l'avons perdue, et à nous y maintenir, si nous sommes assez heureux pour y rentrer. Et puisque toutes les grâces du salut

peuvent se réduire à une seule, obtenez-nous, ô parfait modèle des vertus chrétiennes, obtenez-nous la grâce d'être vos imitateurs, comme vous l'avez été de Jésus-Christ; afin que nous régnions avec Jésus-Christ et avec vous-même dans l'éternité bienheureuse.

EXEMPLE

SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE († 1231)

La sainte Vierge, dit l'historien de sainte Élisabeth, était naturellement l'objet de sa fervente vénération : elle avait toujours avec elle quatre images de cette Reine du ciel, qu'elle conserva jusqu'à sa mort et qu'elle légua à sa fille aînée Sophie. Sophie, depuis duchesse de Brabant, apporta ces quatre images avec elle : l'une d'elles fut placée à Vilvorde et devint célèbre par ses miracles sous le nom de Notre-Dame de Consolation; une autre fut donnée à l'église de Hal, où elle est encore aujourd'hui l'objet de la vénération publique et le but de nombreux pèlerinages. La sainte elle-même aurait, selon une tradition locale, apporté en Belgique une autre image de Notre-Dame vénérée à Alsemberg, près de Bruxelles.

La chère sainte Élisabeth,en butte,après la mort de son époux, à des persécutions cruelles, trouvait encore en elle-même, dans les scrupules et les terreurs de son humilité, une source abondante d'amertume. Mais Dieu chargea celle que nous nommons

chaque jour la santé des malades, le refuge des pécheurs, la consolatrice des affligés, de guérir toutes les plaies de cette jeune âme toute languissante, malade et désolée d'un excès d'amour de Dieu et que cet excès même entraînait dans des fautes contre l'espérance et la foi. La Reine du ciel devint désormais l'intermédiaire de toutes les grâces et de toutes les lumières que son divin Fils voulut répandre sur l'épouse qu'il s'était réservée depuis le berceau. Marie eut pour notre Élisabeth la même condescendance que pour sainte Brigitte et plusieurs autres saintes illustres dans la mémoire des chrétiens; elle lui apparut maintes fois pour l'instruire, l'éclairer et la fortifier dans les voies où Dieu l'appelait à marcher : celle que l'Église nomme toujours *mère*, *souveraine*, *guide et maîtresse de tous les hommes*, ne dédaignait pas de guider chaque pas de cette jeune et humble amie de son Fils.

Elle s'associait avec une douce familiarité et une sollicitude maternelle à toutes les émotions, à toutes les crises qui agitaient l'âme si tendre, si délicate et si scrupuleuse d'Élisabeth, et elle lui servait d'auxiliaire dans ces luttes intérieures, si fréquentes chez toutes les âmes prédestinées. Rien ne saurait surpasser la douce clémence qui présida à l'origine de ces célestes communications. Un jour que la veuve affligée priait avec ferveur et anxiété, elle conçut un vif désir d'être instruite des mystères de la vie du Sauveur par quelque saint moine.

Tout à coup la très sainte Vierge lui apparut et lui dit : « Si tu veux être mon élève, moi je serai ta maîtresse ; si tu veux être ma servante, moi je serai ta dame. » Élisabeth n'osant se croire digne de tant d'honneur, lui dit : « Mais qui êtes-vous qui me demandez pour élève et pour servante ? » Marie répondit aussitôt : « Je suis la mère du Dieu vivant, et je te dis qu'il n'y a point de moine qui puisse mieux t'instruire là-dessus que moi. » A ces mots, Élisabeth joignit les mains et les étendit vers la mère des miséricordes, qui les prit entre les siennes et dit : « Si tu veux être ma fille, moi je veux être ta mère ; et quand tu seras bien instruite et obéissante comme une bonne élève, une servante fidèle et une fille dévouée, je te remettrai entre les mains de mon Fils. Évite toutes les discussions, et ferme les oreilles à toutes les injures qu'on dit de toi. »

(DE MONTALEMBERT. *Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*)

PRIÈRE DE SAINTE ÉLISABETH, ABBESSE DE SCHONAUGE († 1165)

Salut, ô sainte, salut, bonne et noble Vierge Marie. Vous êtes toute suave et douce, vous êtes le secours et la consolation de tous ceux qui mettent leur confiance en vous. Aidez-moi, ô ma Souveraine, Marie ; car mon âme se confie en vous.

Priez pour moi votre Fils unique, mon Rédempteur, afin qu'il accomplisse en moi l'œuvre de sa miséricorde.

O très chère Dame, je me plains à vous de tout cœur de

mes tribulations. Ayez compassion de mes épreuves et de mes misères.

Aidez-moi, je vous en supplie, ô très sainte Dame, par votre clémence, à l'heure de ma mort : et ne permettez pas que je sorte de ce monde, sans m'être préparé à mourir en vrai chrétien.

ORAISON JACULATOIRE

Saints Anges, louez Marie pour moi : car je m'épuise en vains efforts, sans parvenir à la louer comme elle le mérite.

Saint JOSEPH CUPERTIN († 1663)

Neuvième jour

MARIE, DANS SA CONCEPTION, A ÉTÉ PLEINE DE GRACE (1)

Ce n'est point un paradoxe que j'avance, mais un principe certain que j'établis, quand je dis que le privilège de la conception de Marie, par où elle a triomphé du péché, nous fait clairement connaître l'état malheureux où le péché nous a réduits, et que pour nous bien convaincre de ce que nous sommes sans la grâce, nous n'avons qu'à nous appliquer le mystère que nous considérons. En voici la preuve. Marie, au moment que Dieu la forma dans le sein de sa mère, se trouva par l'avantage singulier de sa conception, et la plus illustre, et la plus accomplie, et la plus heureuse de toutes les créatures. La plus illustre : elle était de la maison royale de Juda; et comme petite-fille de David, combien pouvait-elle compter parmi ses ancêtres de monarques et de souverains? La plus accomplie : elle était dès lors le chef-d'œuvre de la toute-puissance du Créateur; et par les qualités éminentes qui la distinguaient et qui devaient faire de sa personne le miracle de son sexe, rien dans l'ordre de la nature ne lui pouvait être comparé. La plus heureuse : elle était conçue

(1) **Bourdaloue. Sermon sur la Conception de la Vierge.**

pour être la mère d'un Dieu, et pour donner au monde un Rédempteur. Rien de plus vrai. Mais, ô profondeur et abîme des conseils de Dieu ! tout cela sans la grâce et hors de la grâce, dont Marie dans sa conception reçut les prémices, non seulement n'eût été de nul mérite devant Dieu, mais n'eût pas empêché que Marie même, malgré tous ces avantages, ne fût personnellement l'objet de la haine de Dieu. C'est ce que la foi nous oblige de croire. Or, quelle conséquence ne devons-nous donc pas tirer de là pour comprendre ce que c'est par rapport à nous, que la malédiction du péché, et jusqu'où s'étend la fatale disgrâce de notre origine? Non, Dieu, dont le discernement est infaillible, et qui seul, juge équitable du mérite de sa créature, sait l'estimer par ce qu'elle vaut, ne considéra Marie dans sa conception ni par la noblesse de sa naissance, ni par les grâces naturelles dont le ciel commençait déjà et si libéralement à la pourvoir, ni même absolument parce que le Saint des saints devait naître d'elle. Cela pouvait suffire, pour rendre sa conception glorieuse, mais cela ne suffisait pas pour faire de cette Vierge une créature selon le cœur de Dieu. Ainsi Dieu ne l'estima, Dieu ne la regarda comme sa fille bien-aimée, que parce qu'elle lui parut dès lors revêtue de sa grâce, et affranchie de la corruption du péché. Vérité si constante (ne perdez pas cette remarque de saint Chrysostome, aussi édifiante pour vous, qu'elle est essentielle au sujet que je traite), vérité si constante, que parce

qu'il y a eu des ancêtres de Marie prévaricateurs, impies, idolâtres ; quoique ancêtres de Marie, et de Jésus-Christ même, ils ont néamoins été réprouvés de Dieu. Par où Dieu, ajoute saint Chrysostome, a voulu montrer, jusque dans les ancêtres de son Fils, que tout ce qui ne porte pas le caractère de la sainteté, est indigne de lui; que tout ce qui est infecté par la contagion du péché, quelque grand d'ailleurs qu'il puisse être selon le monde, n'est à ses yeux qu'un sujet de réprobation. Arrêtons-nous là ; et sans perdre Marie de vue, commençons par là à découvrir ce que nous sommes.

***

Nous avons tous été conçus dans le péché; la foi nous l'apprend, et l'expérience même nous le fait sentir. Voilà le fond de notre misère. Éclairés des lumières de la foi, nous confessons avec l'Apôtre qu'au moment de notre conception, nous sommes tous enfants de colère : *Natura filii irae*; et il n'y a personne qui ne soit prêt aujourd'hui à dire à Dieu comme David : *Ecce in iniquitatibus conceptus sum, et in peccatis concepit me mater mea* : Vous voyez, Seigneur, que j'ai été formé dans l'iniquité, et que la mère qui m'a conçu, m'a conçu dans le péché. Ainsi parlons-nous, quand touchés de l'esprit de pénitence, nous entrons dans les sentiments de ce saint roi. Nous n'en demeurons pas là. Parce que nous avons été conçus dans le péché, nous nous reconnaissons de bonne foi sujets aux désordres



Rome, Galerie nationale

LA SAINTE FAMILLE
CARLO MARATTA († 1713)

qu'il produit, et qui en sont les tristes effets : c'est-à-dire, nous savons que ce premier péché nous a attiré un déluge de maux, et que par les deux plaies mortelles qu'il nous a faites, l'ignorance et la concupiscence, il a répandu le venin de sa malignité dans toutes les puissances de notre âme : que c'est pour cela qu'il n'y a plus rien en nous de sain ; que notre esprit est susceptible des plus grossières erreurs, que notre volonté est comme livrée aux plus honteuses passions, que notre imagination est le siège et la source de l'illusion, que nos sens sont les portes et les organes de l'incontinence ; que nous naissons remplis de faiblesses, assujettis à l'inconstance et à la vanité de nos pensées, esclaves de nos tempéraments et de nos humeurs, dominés par nos propres désirs. Nous n'ignorons pas que de là nous vient cette difficulté de faire le bien, cette pente et cette inclination au mal, cette répugnance à nos devoirs, cette disposition à secouer le joug de nos plus légitimes obligations, cette haine de la vérité qui nous corrige et qui nous redresse, cet amour de la flatterie qui nous trompe et qui nous corrompt, ce dégoût de la vertu, ce charme empoisonné du vice : de là cette guerre intestine que nous sentons dans nous-mêmes, ces combats de la chair contre la raison, ces révoltes secrètes de la raison même contre Dieu; cette bizarre obstination à vouloir toujours ce que la loi nous défend, parce qu'elle nous le défend, et à ne vouloir point ce qu'elle nous commande, parce

qu'elle nous le commande; à aimer par entêtement ce qui souvent en soi n'est point aimable, et à rejeter injustement et opiniâtrement ce qu'on nous ordonne d'aimer, et ce qui mériterait de l'être. Renversement monstrueux, dit saint Augustin; mais qui, par là même qu'il est monstrueux, devient la preuve sensible du péché que nous contractons dans notre origine et que nous apportons en naissant. Voilà encore une fois ce que nous éprouvons, et ce que nous regardons comme les suites malheureuses de notre conception.

EXEMPLE

SAINT BERNARD († 1153)

L'illustre abbé de Clairvaux fut, comme on l'a dit, le chevalier de Marie. Il aimait à lui donner le beau nom de Notre-Dame, qui, après lui, fut prononcé par tant de lèvres et gravé sur tant de basiliques.

Un de ses premiers écrits, composé durant une douloureuse maladie, est consacré à la louange de la Vierge Mère; il a pour titre *de laudibus Virginis, super Missus est*. Chaque fois que le cycle liturgique ramenait une des quatre fêtes de la sainte Vierge, célébrées de son temps, il se plaisait à entonner devant ses moines un sermon ou plutôt un hymne en l'honneur de Marie. Cependant « sa joie, nous dit-il, était toujours mêlée de quelque terreur, tant le sujet lui paraissait sublime. »

« La volonté de Dieu est que nous ayons tout par Marie. » Cette doctrine, qui a son principe dans la

théologie de saint Paul, comme l'a fait voir Bossuet, était déjà en honneur au XIIe siècle. Bernard la fit sienne, l'expliqua et la popularisa par sa théorie de la médiation de Marie. Un jour dans un débordement de confiance, l'abbé de Clairvaux entonna cette touchante prière du *Memorare*, que les siècles suivants devaient achever, et qui est devenue comme la respiration de l'Église universelle : « O Vierge bénie, que celui-là taise votre miséricorde, qui vous a jamais invoquée en ses nécessités, sans avoir été exaucé. »

Le XIIe siècle fut témoin d'un progrès merveilleux dans la dévotion à Marie. Les Cisterciens placèrent toutes leurs églises sous son vocable. Cette simple coutume devait nécessairement répandre non seulement dans tous leurs monastères, mais encore autour d'eux, le culte de Notre-Dame. On sait qu'ils empruntèrent aux Chartreux la pieuse habitude de réciter, avant l'office canonique, le petit office de la sainte Vierge. L'usage de terminer la journée par le chant solennel du *Salve Regina* paraît remonter également aux origines de l'Ordre, ou du moins, au temps de saint Bernard. Quelle part revient à l'abbé de Clairvaux dans ces institutions ? On ne saurait le dire exactement. Une tradition qui date du XIIe siècle veut qu'elle ait été très grande et cette tradition ne s'explique que par le soin que le saint abbé mit à propager le culte de la mère de Dieu. Déjà, au lendemain de sa mort, la postérité le récompensait de son doux et pieux labeur. Elle honorait en lui le plus

grand des serviteurs de la sainte Vierge. Son nom était si intimement lié à celui de Marie, qu'il semblait qu'on ne pût les séparer l'un de l'autre. « Si vous voulez toucher à la prunelle de l'œil de Notre-Dame, disait Pierre de Celle à Nicolas de Saint-Alban, écrivez contre son Bernard, à qui elle-même a dit : « Celui qui te touche me touche à la prunelle de l'œil. » Il ne faut donc pas s'étonner qu'au siècle suivant, le poète de la *Divina Comedia*, cherchant dans le ciel un docteur qui le conduisît au pied du trône de Marie, n'ait pas trouvé d'introducteur plus autorisé que l'abbé de Clairvaux.

(*Vie de saint Bernard*, par E. VACANDARD.)

MEMORARE

Souvenez-vous, ô très pieuse Vierge Marie, qu'on n'a jamais ouï dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, qui ont imploré votre secours et demandé vos suffrages, ait été abandonné. Animé d'une pareille confiance, ô Vierge, Mère des Vierges, je cours à vous, je m'approche de vous, gémissant sous le poids de mes péchés, je me prosterne devant vous ; ô Mère du Verbe, ne méprisez pas mes prières, mais écoutez-les favorablement et daignez-les exaucer. Ainsi soit-il.

(Attribué à saint Bernard.)

ORAISON JACULATOIRE

O ma Reine ! je veux faire aujourd'hui quelque chose qui vous soit agréable. Je vous supplie donc humblement de me faire comprendre ce qui peut vous plaire, à vous et à votre divin Fils.

Sainte JEANNE, reine de France († 1505

Dixième Jour

LA GRACE DE SA CONCEPTION A ÉTÉ POUR MARIE LA SOURCE DE TOUTES LES AUTRES GRACES (1

C'EST le sentiment de toute l'Église qui nous doit tenir lieu de règle, que Marie, après Jésus-Christ, a été la première des élus de Dieu ; et il est d'ailleurs évident que le premier effet de son élection ou de sa prédestination, a été la grâce singulière en quoi consiste le privilège de sa conception. Grâce souveraine, dont elle put bien dire dès lors : Tout ce que je suis, et tout ce que je serai jamais, je le suis en vertu de cette grâce, dont Dieu me prévient aujourd'hui : *Gratia Dei sum id quod sum.* (1 Cor. 15). Grâce féconde, qui, dès ce moment-là, lui donna lieu de pouvoir ajouter avec l'Apôtre, mais bien plus justement que l'Apôtre : *Et gratia ejus in me vacua non fuit.* (Ibid) ; et cette grâce de mon Dieu n'a pas été stérile en moi. Car il est vrai que cette grâce fut, à l'égard de Marie, comme une onction céleste dont Dieu la remplit dans l'instant même qu'elle fut conçue.

Mais pourquoi ? pour sanctifier sa personne, et pour relever le mérite de toutes les actions de sa vie. Ne perdez rien de ces deux pensées. Pour

(1) BOURDALOUE. Sermon sur la Conception de la Vierge.

sanctifier sa personne de la manière la plus parfaite et la plus avantageuse, dont une pure créature peut être sanctifiée au-dessous de Dieu ; et pour relever le mérite de toutes les actions de sa vie, c'est-à-dire, pour rendre toutes ses actions précieuses devant Dieu, et dignes de Dieu. Deux merveilleux effets que je distingue, et qui, par les deux conséquences que j'en tirerai, en comparant la conception de Marie avec la nôtre, nous feront connaître à nous-mêmes l'heureux état où nous élève par le baptême la grâce de notre adoption.



Grâce qui sanctifia la personne de Marie, et qui la sanctifia de la manière qui convenait à une créature que Dieu formait actuellement, et qu'il destinait pour être la mère de son Fils. Car dans ce bienheureux moment, Marie, déjà pleine de grâce et pleine de l'esprit de Dieu, eut droit de dire bien mieux qu'Isaïe : *Dominus ab utero vocavit me;* avant que je visse le jour, le Seigneur m'a appelée : *De ventre matris meae recordatus est nominis mei ;* dès le sein de ma mère il m'a fait sentir l'impression de sa grâce, et s'est souvenu de mon nom. Oui, dès cet instant le Verbe de Dieu se souvint de l'auguste nom, du nom sacré, du nom vénérable que Marie devait un jour porter, et parce que c'était d'elle qu'il voulait naître, au lieu qu'il dit à Isaïe : *Servus meus es tu, quia in te gloriabor ;* vous êtes mon serviteur, et c'est en vous que je me

glorifierai : il dit à Marie, quoiqu'elle fût son humble servante : Vous êtes celle que j'ai choisie pour être ma mère; car c'est en cette qualité que vous êtes aujourd'hui conçue; et voilà pourquoi non seulement je me glorifierai, mais dès maintenant je me glorifie en vous. Dès cet instant-là, dis-je, le Verbe de Dieu, en vue de son incarnation prochaine, se fit comme une gloire particulière, et crut se devoir à lui-même de sanctifier cette Vierge, de l'enrichir de ses dons, et de la combler de ses faveurs les plus exquises. Le souvenir que c'était celle dont il devait être bientôt le fils, sa tendresse lui fit oublier les lois générales de sa justice rigoureuse, pour la séparer de la masse commune des enfants d'Adam; pour la privilégier, pour la distinguer, pour l'honorer, en consacrant les prémices de son être par cette onction de sainteté dont elle fut remplie; et comme son fils présomptif, rendant par avance, si je puis ainsi parler, cette espèce de respect à sa maternité future : *De ventre matris meae recordatus est nominis mei.* Ce n'est pas tout.

* * *

J'ai dit que la grâce de la conception de Marie, au même temps qu'elle sanctifia sa personne, fut en elle comme une source intarissable de mérites, pour consacrer et pour relever toutes les actions de sa vie. Ceci n'est pas moins digne de votre attention. Car selon les règles et les principes de la

théologie, il est encore vrai que la mère de Dieu durant tout le cours de sa vie, n'a pas fait une seule action qui n'ait tiré son mérite et sa valeur de cette première grâce. Autre abîme des trésors infinis de la miséricorde divine : *O altitudo divitiarum !* Pour vous faire mieux entendre ce que je veux dire, je vais vous en donner une figure sensible, et la voici. Imaginez-vous ce petit grain de l'Évangile, qui, semé dans le champ, et y ayant germé, croît peu à peu jusqu'à devenir un grand arbre. Rien de plus juste pour exprimer ma pensée. Dès que ce grain a pris racine, il pousse son germe, il sort de la terre; à force de s'élever, il jette des branches, il se couvre de feuilles, il se pare de fleurs, il porte des fruits ; mais en sorte que tout cela n'a de subsistance et de vie que par lui. Car c'est de la racine et de ce grain que les plus hautes branches de l'arbre tirent la sève qui les nourrit; et cette sève ainsi répandue, entretient la fraîcheur des feuilles, fait la beauté des fleurs, donne aux fruits leur goût et leur saveur. Voilà le symbole de la grâce que reçut Marie dans sa conception. Ce fut comme un germe divin qui se forma dans son cœur, mais dont la vertu se répandit ensuite dans tout le corps de ses actions. Tout ce qu'a jamais fait Marie a été saint, et d'un mérite inestimable devant Dieu : pourquoi ? parce que tout ce qu'elle a fait partait d'un principe de sanctification, qui était en elle et qui donnait le prix à tout. Or, quel était ce prin-

cipe de sanctification ? la grâce de sa conception. Cette grâce, je l'avoue, n'était que la racine des dons sublimes dont le ciel ensuite la combla, et qui l'élevèrent à une perfection si éminente. Mais parce que la racine était sainte, les branches le furent aussi : *Si radix sancta, et rami.* Qu'est-ce que j'entends par les branches ? ce sont les vertus que cette incomparable Vierge pratiquait, les bonnes œuvres qu'elle faisait, les devoirs qu'elle accomplissait, le culte qu'elle rendait à Dieu, les offices de charité dont elle s'acquittait envers le prochain, les exercices d'humilité qui la rendaient si attentive sur elle-même. Car ce n'est point une vaine conjecture, mais une vérité solide, que tout cela fut sanctifié par la même grâce qui sanctifia son âme au moment de sa conception ; et que cette grâce qu'elle ne perdit jamais, fut, pour me servir du terme de l'Évangile, le levain sacré dont la bénédiction et l'efficace se communiqua à tous les temps de sa vie.

* * *

Or, de là, faisant un retour sur nous-mêmes, il nous est aisé de conclure ce que nous sommes par la grâce, et avec la grâce. Car le baptême, qui, selon les Pères, est le sacrement de notre conception spirituelle, et même la pénitence, qui est celui de notre justification, nous donnent une grâce, qui, pour être d'un ordre bien inférieur à celle de Marie, ne laisse pas d'opérer en nous par propor-

tion les mêmes effets. Je veux dire que nous recevons une grâce qui sanctifie nos personnes, en nous élevant jusqu'à la dignité d'enfants de Dieu, et qui répand sur toutes nos actions un mérite par où elles deviennent dignes de Dieu et de la vie éternelle que nous devons posséder en Dieu. A quoi sommes-nous sensibles, si nous ne le sommes pas à ces deux avantages si précieux ? En vertu de la grâce qui nous sanctifie, nous sommes les enfants de Dieu. C'est ce que nous a expressément déclaré celui d'entre les apôtres qui pouvait mieux nous en instruire, et à qui ce secret fut révélé, quand il reposa, comme bien-aimé disciple, sur le sein de son Maître. C'est lui qui nous a mis en main ce titre authentique de notre adoption; et qui, nous apprenant ce que nous sommes, pose pour fondement de son Évangile, que le pouvoir d'être enfants de Dieu, nous a été donné à tous : *Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri.* Or, il est de la foi, que ce pouvoir est essentiellement attaché à la grâce habituelle dont je parle. Si nous savions priser le don de Dieu; si le péché ne nous aveuglait pas, jusqu'à nous ôter le sentiment de notre propre grandeur, c'est de cette grâce que nous ferions toute notre gloire : l'unique pensée qui nous occuperait, et dont nous serions vivement touchés, ce serait de respecter dans nous cette qualité d'enfants de Dieu, de la soutenir par notre conduite, de la préférer à tous les honneurs du siècle, et de rentrer souvent

dans nous-mêmes pour faire cette sainte réflexion : Qui suis-je devant Dieu, et auprès de Dieu? Tandis que je suis dans l'état de sa grâce, j'ai le droit de l'appeler mon père, et il veut bien, tout Dieu qu'il est, me reconnaître parmi ses enfants. Voilà ce qu'il estime en moi, et sur quoi je dois faire fonds pour me glorifier, et pour me confier en lui. Tous les autres titres de naissance ou de fortune, qui pourraient dans le monde me distinguer, sont titres vains, titres périssables, titres dangereux : titres vains, puisqu'ils ne sont pas capables par eux-mêmes de me rendre agréable à Dieu : titres périssables, puisque la mort les efface sitôt, et les fait évanouir : titres dangereux pour le salut, puisqu'il est si facile d'en abuser, et si difficile de n'en pas abuser, et qu'on n'en peut attendre autre chose que d'être jugé de Dieu plus exactement et plus rigoureusement. Toute ma confiance doit donc être dans ce titre honorable d'enfant de Dieu : et malheur à nous, si jamais il nous arrivait de faire consister la nôtre dans une grandeur seulement humaine.

EXEMPLE

SAINT CHARLES BORROMÉE († 1584)

La dévotion de saint Charles envers la mère de Dieu se montra surtout par le soin qu'il mit à honorer ses images. Encore enfant, on le voyait se dérober aux jeux de son âge pour aller se proster-

ner devant une image de Marie. Il aimait à dresser dans sa chambre de petits autels en son honneur, et les ornait de fleurs. Sa dévotion grandit avec l'âge. Devenu cardinal, il prenait sur son sommeil pour aller la nuit à la basilique de Sainte-Marie-Majeure à Rome, en gravissant à genoux la colline de l'Esquilin au sommet de laquelle est bâti le sanctuaire. Dans son deuxième concile provincial, le saint archevêque de Milan fit décréter l'obligation de placer au-dessus de la porte principale de toutes les églises, spécialement des églises paroissiales, une statue de la sainte Vierge, afin de faire entendre au peuple qu'on ne peut entrer au temple de la gloire éternelle sans la faveur de celle qui est appelée la Porte du Ciel, *Janua caeli*. Il allait souvent prier aux pieds de la madone miraculeuse dans l'église Saint-Celse de sa ville épiscopale : dans les grandes calamités, dans les besoins plus pressants de l'Eglise, c'est là qu'il conduisait son peuple en procession.

Il établit dans sa cathédrale la confrérie du saint Rosaire et engagea ses évêques suffragants à veiller à ce que les soldats honorent la mère de Dieu par la récitation du chapelet et à ce qu'on expose dans leurs casernes son image sacrée. Il établit parmi les fidèles l'usage de réciter le petit office de la sainte Vierge. Lui-même, il le récitait tous les jours à genoux. Il ordonna à son clergé de faire mémoire de la sainte Vierge à l'office de chaque jour, et prescrivit de chanter dans toutes

les églises paroissiales le samedi soir, le *Salve Regina* ou l'antienne en l'honneur de Marie, propre au temps avec obligation pour tous les clercs et prêtres de la paroisse d'y assister.

Il avait coutume de se préparer à célébrer les fêtes de la sainte Vierge, en jeûnant la veille d'une manière plus rigoureuse qu'à l'ordinaire. Éloigné de son diocèse, il n'oubliait point les occasions d'exciter son peuple à les célébrer avec piété. Aux Oblats qu'il avait fondés pour donner des missions dans son diocèse, il recommandait « d'honorer avec un singulier sentiment de piété la très sainte Vierge et mère de Dieu, Marie, avocate perpétuelle et intercesseur des grâces pour le genre humain, non moins que protectrice spéciale de cette sainte Église de Milan au service de laquelle ils sont dédiés... »

(*Histoire de saint Charles Borromée*, par l'abbé CH. SYLVAIN.)

PRIÈRE DE SAINT PIERRE DAMIEN († 1072)

Venez, venez à nous, ô Mère de Dieu. Ce n'est pas parce que vous êtes quasi-déifiée que vous avez oublié notre nature humaine. Oh non ! Vous savez à quels risques nous restons exposés : vous savez notre abandon, vous savez combien nous péchons ! Votre grande miséricorde ne peut oublier notre grande misère ; car si votre gloire vous élève au-dessus d'elle, votre nature vous en rapproche.

Si vous ne souffrez plus, vous pouvez encore compatir.

Vous avez notre nature et pas une autre : il est donc juste que vous répandiez avec plus d'abondance sur nous la rosée de votre immense pitié.

Venez, venez à nous par votre puissance ! Celui qui est puissant a fait en vous de grandes choses et tout pouvoir vous a été donné au ciel et sur la terre. Vous qui avez rappelé des portes de l'enfer de misérables pécheurs, vous qui avez relevé de la boue des malheureux qui niaient votre Fils, vous qui avez rendu aux désespérés l'espoir de la béatitude éternelle, quel refus pourriez-vous essuyer? Qu'est-ce qui vous serait impossible? Comment le Tout-puissant pourrait-il vous résister, lui qui a pris un corps dans votre sein maternel? Vous vous présentez à lui non en priant, mais en commandant : en maîtresse et non en servante. Souvenez-vous de cette puissance, car plus vous êtes puissante, plus vous devez être miséricordieuse. C'est une gloire pour les grands de pardonner quand ils pourraient punir.

Venez, venez à nous. Dans vos mains sont les trésors des miséricordes du Seigneur et vous êtes seule à jouir d'un tel privilège. Ah! que votre main ne cesse de sauver les malheureux et de répandre la miséricorde ! Car votre gloire, loin d'en diminuer, ne fait que croître, quand les pécheurs repentants obtiennent leur pardon, et avec leur pardon le droit à la gloire du paradis.

(Serm. 1 de Nativit. B. M. V.)

ORAISON JACULATOIRE

O Reine des Anges ! Très douce Mère de Dieu ! je vous recommande mon âme !

Sainte Colombe de Riéti mourant († 1501

Onzième Jour

MARIE, QUOIQUE CONFIRMÉE EN GRACE, N'A PAS LAISSÉ DE FUIR LE MONDE (1)

Marie, sanctifiée dès sa conception, n'a pas perdu la grâce qu'elle avait reçue de Dieu : je ne m'en étonne pas. Non seulement elle ne l'a jamais perdue, mais elle n'en a jamais terni le lustre par le moindre péché. Ainsi, selon le témoignage et la décision du concile de Trente, l'a toujours cru toute l'Église : *Quemadmodum de beata Virgine tenet Ecclesia.* Ce n'est point encore ce qui me surprend; mais ce que j'admire et ce qui fait le sujet de mon étonnement, c'est de voir la circonspection, l'attention, la vigilance avec laquelle Marie a conservé cette grâce, qu'elle ne devait jamais perdre, et même qu'elle ne pouvait perdre; l'ayant ménagée avec autant de précaution que si elle eût couru tous les risques; s'étant pour cela, dès sa plus tendre enfance, séparée du monde; ayant renoncé pour cela à tout commerce et à tout engagement avec le monde; ayant consacré pour cela les prémices de sa vie par un divorce solennel et éternel avec le monde; ayant vécu pour cela dans un si parfait éloignement du monde que la vue

(1) Bourdaloue. Sermon sur la Conception de la Vierge.

même d'un ange la troubla, parce qu'il était transfiguré en homme; voilà, dis-je, ce qui me jette dans l'admiration. Car, enfin, la grâce de la conception de Marie était à l'épreuve de la corruption du monde : c'était une grâce solide, que toute l'iniquité du monde ne pouvait altérer ni ébranler ; et la même théologie, qui nous enseigne que la mère de Dieu ne pécha jamais, nous apprend qu'elle était impeccable par la grâce, comme Jésus-Christ l'était par nature ; parce qu'à l'instant même qu'elle fut conçue, Dieu la confirma et la fixa dans l'état de la sainteté. Le monde, tout perverti qu'il est, n'avait donc rien de dangereux pour elle. En quelque occasion qu'elle se fût trouvée, elle aurait donc pu marcher sûrement ; et la grâce qu'elle portait dans son cœur, n'aurait pas plus été souillée de tous les désordres et de tous les scandales du monde, que le rayon du soleil de la boue qu'il éclaire et qu'il pénètre sans en contracter l'impureté.

* * *

Mais c'est en cela même que la conduite de cette Reine des Vierges devient aujourd'hui notre exemple, et que son exemple, par l'énorme contrariété qui se rencontre entre elle et nous, est une conviction, seule capable de nous confondre devant Dieu. Car, voici en quoi elle consiste. Marie, en vertu de sa conception, possédait une grâce inaltérable, et, comme parlent les théologiens, inamissible ; cependant, elle marcha toujours dans l'étroite voie de la



Paris, Louvre

L'IMMACULÉE CONCEPTION

Murillo († 1682)

crainte du Seigneur ; et nous, tout faibles que nous sommes, nous nous exposons témérairement à tous les dangers. Nous portons, comme dit l'Apôtre, le trésor de la grâce dans des vases de terre, c'est-à-dire, dans des corps mortels et corruptibles : *Habemus thesaurum istum in vasis fictilibus;* et nous ne craignons rien. Nous le portons, ce riche et précieux trésor, dans un chemin glissant, parmi des ténèbres épaisses, au milieu des écueils et des précipices, poursuivis d'autant de démons qu'il y a d'ennemis de notre salut qui cherchent à nous l'enlever ; et rien de tout cela ne nous rend plus attentifs et plus vigilants. Marie, qui, par la grâce de son origine, était exempte des faiblesses du péché, s'est, néanmoins, par zèle et par amour de ses devoirs, éloignée des occasions du péché; et nous, à qui notre faiblesse fait souvent de ces occasions autant de péchés, nous nous y jetons présomptueusement et nous y demeurons opiniâtrément. Marie, à qui Dieu, dans sa conception, avait donné un préservatif infaillible contre le monde, se tint, néanmoins, dans une entière séparation du monde; et nous, qui savons par tant d'épreuves combien le monde est contagieux pour nous, bien loin de le fuir, nous l'aimons, nous nous y plaisons, nous nous y intriguons, nous nous y poussons; outre les engagements légitimes que nous y avons par la nécessité de notre état, nous nous en faisons tous les jours de volontaires et de criminels.

***

Or, c'est en quoi paraît notre présomption, de vouloir que Dieu fasse continuellement pour nous des miracles. Il n'en a fait qu'un pour sanctifier Marie, et nous voudrions qu'il en fît sans cesse de nouveaux pour nous conserver. Comme ces trois jeunes hommes dans la fournaise de Babylone, au milieu des flammes qu'allume partout l'esprit impur, nous voudrions qu'il nous soutînt en mille occasions où la curiosité nous porte, où la vanité nous conduit, où la passion nous attache, où nous nous trouvons contre l'ordre du ciel, et où la grâce même des anges ne serait pas en sûreté. Nous voudrions, avec une grâce aussi peu stable que la nôtre, être aussi forts et avoir les mêmes droits que Marie avec la grâce saine et entière de sa conception; et ce que Marie n'a pas osé dans l'état de cette grâce privilégiée, nous l'osons dans le triste état où le péché nous a réduits. Mais abus, chrétiens; le prétendre ainsi, c'est nous aveugler et nous tromper nous-mêmes. Si cela était, les saints auraient pris, pour ne pas risquer la grâce de leur innocence, des mesures bien peu nécessaires. En vain l'esprit de Dieu qui les gouvernait leur aurait-il inspiré tant de haine pour le monde; et en vain ce même esprit nous proposerait-il la sainteté de Marie comme une sainteté exemplaire, puisque, sans nous séparer du monde et sans le combattre, il nous serait aisé, au milieu du monde même, de nous maintenir dans la grâce. Non, non, il n'en va pas de la sorte. La grâce qui nous rend amis et enfants de Dieu, est une

grâce que nous pouvons perdre ; et, par conséquent, nous devons veiller avec soin sur cette grâce : prêts à exposer tout le reste pour elle, parce qu'elle est la vie de notre âme ; et, déterminés à ne l'exposer jamais, parce qu'en la perdant nous perdons tout. Elle nous est enviée par le démon, et c'est ce qui nous doit rendre plus circonspects. De puissants ennemis l'attaquent dans nous, et c'est à nous de nous en défendre ; et, puisqu'il a plu au Seigneur de nous soumettre à cette nécessité d'avoir toujours les armes à la main, il faut de cette nécessité, quelque gênante qu'elle puisse être, nous faire un mérite et une vertu. Cela nous obligera à opérer notre salut avec crainte et avec tremblement : ainsi le prétendait saint Paul. Il faudra renoncer à un certain monde : heureux si par là nous assurons le talent que Dieu nous a confié.



On ne nous dit pas qu'il faille renoncer à tous les engagements du monde : car il y en a qui sont d'un devoir indispensable, et ceux-là n'ont rien d'incompatible avec la grâce ; mais on dit qu'il faut renoncer à ceux qui n'ont point d'autre fondement que la passion, que le plaisir, que la sensualité ; parce que la grâce, toute sanctifiante qu'elle est, ne peut subsister avec eux. On ne nous oblige pas à fuir le monde en général, mais on nous oblige à fuir un monde particulier qui nous pervertit, et qui nous pervertira toujours, parce que c'est un monde où



règne le péché, un monde d'où la charité est bannie, un monde dont la médisance fait presque tous les entretiens, un monde où le libertinage passe non seulement pour agréable, mais pour honnête; un monde d'où nous ne sortons jamais qu'avec des consciences, ou troublées de remords, ou chargées de crimes; un monde au torrent duquel nous sentons bien que nous ne pouvons résister.

Voilà l'essentielle et importante vérité que nous prêche Marie par son exemple.

EXEMPLE

LE BIENHEUREUX ANTOINE BALDINUCCI († 1717)

Le Bienheureux Antoine Baldinucci, jésuite italien, opéra un grand nombre de conversions par une simple copie de l'image vénérée, sous le vocable de Notre-Dame du Chêne, à Poggio Prato, près de Montepulciano. C'est une toile de 96 centimètres de haut sur 77 de large, qui se conserve encore de nos jours dans l'église de la Compagnie de Jésus, à Frascati, près de Rome. Le Père l'avait fait faire par un peintre peu habile, mais très dévot à la Vierge Marie et qui, par une sorte de miracle, la réussit à tel point qu'on ne pouvait la regarder sans être touché jusqu'au fond de l'âme. Les plus obstinés pécheurs fondaient en larmes dès qu'ils la voyaient. C'est pour ce motif que le saint la vénérait et la faisait vénérer sous le vocable *Refugium peccatorum*. De nos jours, on l'invoque également

sous le titre de *Refuge des pécheurs* ou de Madone du B. P. Baldinucci.

Cette Vierge formait l'unique trésor du saint missionnaire, et il l'emportait partout avec lui. C'était sa plus douce consolation dans ses pénibles voyages, son refuge dans les dangers et les angoisses de sa vie apostolique. Il la faisait apporter solennellement aux endroits où il devait donner la mission, et quand elle paraissait sur son bel échafaudage, portée souvent par cinquante hommes et environnée d'une foule de peuple, il se produisait incontinent une grande commotion.

Le Père se hâtait de l'exposer dans l'église du lieu, et aussitôt les fidèles d'accourir et de se grouper autour d'elle avec une dévotion touchante. Un grand nombre de personnes la contemplaient des heures entières, et plusieurs ne pouvaient s'en séparer, pour ainsi dire, ni jour ni nuit. Pour l'honorer, on lui apportait une grande quantité de cierges, des bijoux et d'autres ex-voto de prix; si bien que le Père disait que sa Vierge, qui avait paru d'abord toute pauvre, était devenue plus riche qu'une reine.

A la fin de la mission, quand on voyait la madone s'éloigner, c'étaient toujours des larmes et des cris de douleur ; et souvent le Père avait besoin de toute sa prudence et de toute son autorité pour décider qui aurait l'honneur de la porter ou, quand le voyage se faisait par eau, de la conduire dans une des barques richement pavoisées qui lui faisaient cortège.

Si, pour la transporter au lieu où devait se faire la mission suivante, on n'avait pas de chemin praticable, les habitants s'empressaient d'en préparer un, fût-ce dans les pays de montagnes les plus abruptes, et dût-on, comme à Norma et à Bassiano, abattre de grands arbres, faire sauter des rochers à l'aide de mines et élever, de distance en distance, des murs de soutènement. « Quand vous porteriez votre Vierge à travers les airs, dit au Père le gouverneur de Sussino, vous ne pourriez faire passer une procession par un sentier si raide et si escarpé ! » Et, pourtant, peu de jours après, la procession passa par là avec la douce madone ; mais, dans l'intervalle, les habitants avaient fait des travaux gigantesques, que le plus riche prince aurait eu peine à faire exécuter.

On a remarqué que jamais la pluie ne tomba sur la Vierge, quelque menaçant que fût le temps. Un jour que le Bienheureux la portait lui-même en procession, l'eau vint à tomber ; mais le Père, voyant que ni lui ni la madone ne se mouillaient, donna ordre aux nombreux fidèles qui l'accompagnaient de se grouper le plus près possible de la sainte image. Ils obéirent et constatèrent aussitôt que, tandis qu'il pleuvait tout autour d'eux, pas une goutte d'eau ne tomba sur quelqu'un du cortège.

Tant d'honneurs rendus à sa Vierge par la terre et par le ciel ne suffisaient pas encore au zélé serviteur de Marie. Il convoitait pour la sainte image

la gloire d'un couronnement solennel. Mais deux graves obstacles s'opposaient à ce projet. Le Saint-Siège ne couronne d'ordinaire que les images déjà anciennes et vénérées dans un sanctuaire déterminé. Or, la Vierge du P. Baldinucci n'était-elle pas toute jeune et ne devait-elle pas paraître d'une humeur bien voyageuse aux graves chanoines du chapitre de Saint-Pierre et aux autres prélats que le Pape consulta sur la question? Cependant, ce qui d'abord avait paru une impossibilité à tout le monde, devint une réalité, et, le 4 juillet 1717, le saint missionnaire eut l'ineffable consolation de voir les honneurs du couronnement décernés, au nom de Clément XI, à sa Vierge bien-aimée. Les fêtes durèrent huit jours et eurent un éclat incomparable. Décorations, musique vocale et instrumentale, décharges de mousqueterie, brillantes illuminations, rien n'y manqua. Les indulgences accordées à cette occasion par le Souverain Pontife avaient attiré une foule d'étrangers; mais ce qui frappait dans cette agglomération de fidèles, c'est le recueillement et la profonde componction qui se lisaient sur tous les traits. Peu s'en fallut qu'on ne se trouvât dans l'embarras éprouvé par le saint missionnaire dans une autre circonstance. « Personne, écrivit-il à un de ses amis, personne de ceux qui portaient la Vierge à la procession n'était en état de chanter ses louanges; tout le monde pleurait. »

(*Vie du Bienheureux A. Baldinucci*, par le P. FEYERSTEIN.)

PRIÈRE DE SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE († 444)

Louange et gloire à vous, sainte Mère de Dieu ! Vous êtes la perle précieuse de l'univers; vous êtes la lampe inextinguible, la couronne de la virginité, le sceptre de la foi orthodoxe, le temple indissoluble contenant Celui que rien ne peut contenir : Mère et Vierge, par qui nous a été donné le Béni qui vient au nom du Seigneur.

Par vous, la Trinité est glorifiée; par vous, la croix est bénie et adorée dans tout l'univers; par vous, le ciel tressaille; par vous, les anges, les archanges sont dans la joie, les démons sont mis en fuite, et l'homme tombé est rappelé au ciel. Par vous, toute créature enfoncée dans le culte honteux des idoles, ouvre les yeux à la lumière de la vérité; par vous, les hommes arrivent au saint baptême; par vous, on construit des églises dans tout l'univers.

Sous votre patronage, les nations de la gentilité embrassent la pénitence. Que dirai-je encore? Par vous, le Fils unique de Dieu, la vraie lumière a lui sur ceux qui étaient assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort. Par vous, les prophètes ont prédit les choses futures; par vous, les apôtres ont prêché le salut aux Gentils. Qui pourra jamais célébrer dignement ces louanges, ô Marie, Mère et Vierge! Bénissons-la, célébrons ses louanges, ô mes frères bien-aimés, adorant son Fils, à qui soient l'honneur et la gloire, dans les siècles des siècles.

(Contra Nestor.)

ORAISON JACULATOIRE

O Mère de douleur, vous me voyez tout affligée, toute repentante de mes fautes et de mes ingratitudes. Je n'ose plus lever les yeux au ciel : mais, confiante en votre miséricorde, je me remets comme morte entre vos mains.

Bienheureuse Véronique Giuliani († 1772)

Douzième Jour

MARIE, MALGRÉ SON INNOCENCE, A MENÉ UNE VIE PÉNITENTE : PLEINE DE GRACE, ELLE N'A CESSÉ DE CROITRE EN MÉRITES (1)

MARIE n'ayant jamais perdu, ni même souillé par le moindre péché, la grâce de sa conception, selon les lois communes, ne devait-elle pas être exempte des rigueurs de la pénitence? Tel était sans doute le privilège de son état; mais prétendit-elle en jouir? non. Mère d'un fils qui, sans avoir connu le péché, venait au monde pour être la victime publique du péché, elle voulut avoir part à son sacrifice. Mère d'un Dieu qui, étant l'innocence même, venait par sa mort faire pénitence pour nous, elle se fit un devoir et un mérite d'entrer dans ses sentiments : elle ressentit, comme lui, les péchés des hommes; elle les pleura; et la douleur qu'elle en conçut, selon l'oracle de Siméon, fut comme une épée qui perça son âme et qui déchira son cœur. Quoique sainte et remplie de grâce, elle passa ses jours dans la pénitence la plus austère; et c'est ce que nous avons de la peine à comprendre.

*
* *

Mais ce que je comprends encore moins, c'est que des pécheurs, et des pécheurs chargés de crimes,

(1) BOURDALOUE. Sermon sur la Conception de la Vierge.

par une conduite directement opposée, veuillent goûter toutes les douceurs de la vie. Car voilà notre désordre : déchus de la grâce de l'innocence, nous en voulons avoir tous les avantages; conçus dans le péché, nous n'en voulons pas subir les châtiments, ni prendre les remèdes. Les avantages de l'innocence sont le repos, la tranquillité, le plaisir, la joie; je dis une joie pure, sans disgrâce et sans amertume. Or, n'est-ce pas là ce que nous cherchons avec tant d'empressement et tant de passion; et à nous entendre parler, à nous voir agir, ne dirait-on pas que nous y avons droit? Au contraire, l'assujettissement, le travail, l'humiliation, la souffrance, les larmes, selon l'Apôtre, sont le juste payement et la solde du péché : *Stipendia peccati;* mais qu'avons-nous plus en horreur? de quoi cherchons-nous plus à nous préserver? et nous prêcher une telle morale, n'est-ce pas, à ce qu'il paraît, nous offenser? La pénitence, disent les conciles, est comme le supplément et comme le recouvrement de la grâce de l'innocence; et malgré la perte de notre innocence, nous ne voulons point de pénitence. Si Dieu nous la fait faire par lui-même, nous en murmurons : si cette pénitence se trouve attachée à nos conditions, nous nous la rendons inutile; d'une pénitence salutaire qu'elle pouvait être, nous nous en faisons une pénitence forcée; et voilà notre malheureux état. Là où le péché abonde, c'est là, par un renversement bien déplorable, que je trouve moins la vraie pénitence,

et que règne avec plus d'empire l'orgueil de l'esprit, la mollesse des sens, et l'amour de soi-même.

***

Enfin, par une dernière opposition entre Marie et nous, quoique la grâce de sa conception fût une grâce surabondante et presque sans mesure, Marie, néanmoins, n'en est pas demeurée là; mais toute son application, tandis qu'elle vécut, fut d'augmenter cette grâce, croissant tous les jours de mérite en mérite, de sainteté en sainteté; et nous, en qui la grâce même laisse un si grand vide, nous n'avons nul zèle pour le remplir; nous nous contentons de ce que nous sommes : pour un homme du monde, dit-on, il n'en faut pas davantage. Et qui sommes-nous pour borner ainsi la grâce de notre Dieu? Si Dieu veut se servir de nous, et s'il demande de nous plus de perfection, pourquoi ne lui obéirons-nous pas; et pourquoi faudra-t-il que sa main et sa miséricorde soient raccourcies par notre infidélité? Ah! chrétiens, la consistance dans la grâce n'est que pour la gloire. Dans cette vie, ou il faut croître, ou il faut déchoir. C'est ce que saint Paul enseignait aux premiers fidèles. « Croissez, mes frères, leur disait-il, dans la science de Dieu; croissez dans son amour et dans sa grâce; croissez dans la foi et dans toutes les vertus; sans cela vous êtes dans la voie de perdition. » Or, pour croître de la sorte, il faut agir; et c'est ce qu'a fait Marie. Sans laisser jamais la

grâce oisive, elle l'a rendue agissante, fervente, appliquée à de continuelles pratiques de piété et de charité. Mais quelles bonnes œuvres pratiquez-vous, et à quels devoirs de charité envers les pauvres vous adonnez-vous? S'il y a pour vous un moyen sûr et infaillible de persévérer dans la grâce, au milieu du monde où vous vivez, c'est celui-là. Car au lieu que saint Bernard vous déclare, et avec raison, que quoi que vous fassiez, vous ne conserverez jamais l'humilité dans le luxe, la chasteté dans les délices, la piété dans les intrigues et dans les vaines occupations du siècle; je vous dis, pour votre consolation, qu'en donnant vos soins aux pauvres de Jésus-Christ, et en vous employant pour eux, vous corrigerez votre délicatesse par la vue de leurs misères, votre vanité par les services que vous leur rendrez, votre froideur et votre indévotion par la sainteté de cet exercice, et qu'ainsi, malgré les périls même de votre état, mettant cette grâce en œuvre et la faisant agir pour Dieu, vous la sauverez pour vous-mêmes. Et de quoi nous sert-il de posséder cette grâce si précieuse, et de n'en faire aucun usage?



C'est donc ainsi que Marie a honoré la grâce, et que nous devons l'honorer. Quand Tertullien parle de la défiance salutaire que nous devons avoir de nous-mêmes pour nous préserver du péché, il dit un beau mot, savoir, que la crainte de l'homme est

alors un respect et un honneur que l'homme, en vue de sa faiblesse et par esprit de religion, rend humblement à Dieu : *Timor hominis honor Dei;* parce qu'en effet rien n'est plus honorable à Dieu que cette circonspection de l'homme, et cette attention non seulement à ne point offenser son Dieu, mais à ne courir pas même volontairement le moindre risque de perdre sa grâce. Et le même Tertullien, expliquant davantage sa pensée dans l'exemple de certains pécheurs, qui, sortis de leurs désordres et des occasions malheureuses où ils s'étaient engagés, y renoncent pour jamais et de bonne foi, semblables à ceux qui s'étant sauvés d'un naufrage, disent un éternel adieu à la mer : il ajoute que ces pécheurs honorent le bienfait de Dieu et la grâce de leur conversion, par le souvenir efficace du danger qu'ils ont couru : *Et beneficium Dei, salutem suam scilicet, memoria periculi honorant.* Faisons encore plus, comme Marie. Ne nous contentons pas d'honorer la grâce en la conservant, mais honorons-la en lui laissant toute son action; honorons-la en lui faisant prendre tous les jours de nouveaux accroissements, et en lui disposant pour cela nos cœurs.

EXEMPLE

SAINT THOMAS D'AQUIN († 1274)

Dire qu'en saint Thomas le culte de Marie a prévenu la raison, ce n'est assurément pas une hyper-

bole. On le vit, sur les genoux de sa nourrice, serrer dans sa main et mettre dans sa bouche une feuille de papier portant ces mots : *Ave Maria.* Cette même main devait plus tard écrire un savant traité sur la *Salutation angélique*, et cette même bouche publier éloquemment les grandeurs de l'*Ave Maria.* Tout un carême, à Naples, on entendit le grand docteur prêcher sur ces seules paroles : *Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous.*

Les élèves de nos collèges chrétiens, qui ont adopté l'usage de mettre des initiales pieuses en tête de leurs devoirs scolaires, se doutent-ils qu'ils ont pour devancier dans cette louable pratique le docteur de l'Église, Thomas d'Aquin? Les précieuses pages d'un manuscrit autographe récemment découvert portent en marge, et de la même écriture que le texte, ces mots souvent répétés : *Ave Maria, ave Maria!*

L'Église, interprète infaillible des Livres saints, applique à la mère de Dieu ces paroles dites de la Sagesse increéée : *Pour moi, je chéris ceux qui m'aiment..... Ceux qui contribuent à ma gloire auront une vie éternelle.* Saint Thomas en fit la douce expérience. Marie se montra sa mère dès le berceau : elle inclina les affections de son cœur vers cet Ordre qu'elle-même appelait *Mon Ordre*, et auquel en la personne du saint fondateur, Dominique, elle confiait la plus belle des dévotions établies en son honneur : le Rosaire. Marie fut

pour saint Thomas l'étoile qui éclaira le frêle esquif de son innocence, dans la tempête si capable de l'engloutir. Enfin, cette science tenant du miracle, qui osera dire que notre docteur ne la dut pas à l'intervention de celle qui est justement appelée le *Siège de la Sagesse*? Il y a plus : saint Vincent Ferrier et saint Antonin nous déclarent que la bienheureuse Vierge honorait Thomas de ses visites. En ces circonstances, le grand docteur, tel qu'un enfant qui questionne sa mère, interrogeait la Reine du ciel, et lui demandait l'explication des difficultés qui l'avaient arrêté dans l'étude des saintes Lettres. Alors Marie, avec un doux sourire, s'adressait à Jésus, qu'elle tenait dans ses bras, et le priait de donner l'explication attendue.

Frère Réginald, sur l'aveu que lui fit le saint lui-même, peu de jours avant sa mort, affirme que cette aimable souveraine lui était apparue, et lui avait donné pleine sécurité sur sa vie, sa doctrine et sa persévérance finale.

(*Saint Thomas d'Aquin, Patron des Écoles Catholiques*, par le R. P. Charles-Anatole Joyau, O. P.)

PRIÈRE DE SAINT AUGUSTIN († 430)

Glorieuse Vierge, quels seront les honneurs que peut vous rendre notre fragile nature, qui n'a dû son salut qu'à votre union avec Dieu? Agréez, toutefois, nos actions de grâces, quelque chétives, quelque au-dessous de vos mérites qu'elles soient; montrez-vous propice à nos vœux, intercédez pour le

pardon de nos fautes. Portez nos prières au pied du trône éternel, et rapportez-en la grâce de la réconciliation. Obtenez-nous la clémence du Juge devant qui nous vous faisons notre avocate. Agréez nos offrandes, obtenez ce que nous demandons, apaisez le courroux que nous craignons : qui pourrait mieux apaiser cette colère que vous qui avez mérité d'être la mère du Rédempteur, du souverain Juge? Secourez-nous donc dans le malheur, soutenez-nous dans nos défaillances, consolez-nous dans les larmes, priez pour le peuple, intervenez pour le clergé, intercédez pour les religieux, protégez le sexe pieux : qu'ils éprouvent votre appui tous ceux qui glorifient dévotement votre nom. Soyez compatissante à nos afflictions, veillez avec une affection maternelle sur nous qui errons loin du ciel. Vous qui êtes dans la joie éternelle, portez, nous vous en conjurons, portez nos larmes aux pieds de Dieu : parlez-lui en notre faveur comme une mère parle à son fils.

(Serm. de sanctis 35, attribué par d'autres à saint Fulbert de Chartres.)

ORAISON JACULATOIRE

Glorieuse Virginité de Marie, je ne sais par quelles louanges vous exalter.

(Saint Augustin)



Munich, Pinacothèque

L'ANNONCIATION

Roger van der Weyden († 1464)

Treizième Jour

MARIE FUT ÉLEVÉE A LA DIGNITÉ DE MÈRE DE DIEU PAR L'HUMILITÉ DE SON CŒUR (1)

QUELQUE parfaites en elles-mêmes que soient les autres vertus, et quelque mérite d'ailleurs qu'elles puissent avoir, c'est l'humilité, dit saint Augustin, qui, de la part de l'homme, doit être la première et essentielle disposition aux communications de Dieu. Et la raison qu'en apporte ce saint docteur, paraît aussi convaincante qu'elle est naturelle: parce qu'il est évident, ajoute-t-il, que pour recevoir les grâces et les faveurs de Dieu, il faut au moins être vide de soi-même; Dieu, tout Dieu qu'il est, si j'ose m'exprimer de la sorte, ne trouvant plus de place dans un cœur plein de lui-même, c'est-à-dire, dans un cœur infecté de l'amour et de la vaine estime de soi-même. Or, l'effet propre de l'humilité est de faire en nous ce vide mystérieux et salutaire, qui consiste dans l'oubli de nous-mêmes, dans le détachement de nous-mêmes, dans le renoncement à nous-mêmes; par conséquent, c'est l'humilité qui nous rend capables de posséder Dieu, d'être des vases d'élection propres à contenir les dons de Dieu, en un mot, de servir de sujets aux

(1) **Bourdaloue.** Sermon sur l'Annonciation de la Vierge.

épanchements ineffables des grâces et de l'esprit de Dieu. Principe sur lequel est fondé le mystère qui nous occupe.

*
* *

Car voici l'application que j'en fais : Dieu voulait se communiquer à l'homme, mais d'une manière étonnante, et qui devait même surpasser l'intelligence de l'homme ; savoir, par la voie incompréhensible de l'incarnation de son Verbe. Parlons plus simplement et plus clairement. Dieu voulait que ce Verbe, que ce Fils du Très-Haut vînt au monde revêtu de notre chair ; qu'il fût homme comme nous, et, à l'exclusion du péché, parfaitement semblable à nous. Pour cela il cherchait une vierge, qui pût en qualité de mère coopérer à l'accomplissement de ce grand dessein ; une vierge selon son cœur, et en qui il trouvât ce fonds d'humilité indispensablement requis, pour en faire le temple vivant où devait habiter neuf mois entiers la plénitude de la divinité. Au moment qu'il fallut venir à l'exécution de l'ouvrage qu'il s'était proposé, il jeta les yeux sur Marie ; et Marie seule, entre les femmes, lui parut dans l'état de cette humilité parfaite qu'il demandait. C'est pour cela, dit saint Augustin, qu'il la choisit préférablement à toutes les autres, et qu'il l'honora de la plus éminente de toutes les grâces, qui était celle de concevoir un Dieu, parce qu'elle était sans contes-

tation et sans exception la plus humble des servantes de Dieu.

***

Non, quand Dieu choisit Marie pour l'élever à la maternité divine, il ne considéra en elle, ni la grandeur de sa naissance, ni les talents de son esprit, ni les perfections de son corps, ni tous les autres avantages dont il l'avait, comme Créateur, si libéralement pourvue. Il est vrai : Marie, même selon le monde, était la plus accomplie de toutes les créatures. Issue de David et de tant d'autres rois qu'elle comptait parmi ses ancêtres, elle avait hérité de toute leur gloire : douée des qualités naturelles qu'elle avait reçues de Dieu, elle était, comme parle saint Bernard, le chef-d'œuvre de tous les siècles, et nulle des filles d'Israël ne lui fut jamais comparable dans le merveilleux assemblage de ces grâces extérieures et éclatantes dont elle se trouvait enrichie. Car c'est d'elle à la lettre qu'on pouvait bien dire : *Multae filiae congregaverunt divitias, tu supergressa es universas.* Mais rien de tout cela précisément n'engagea Dieu au choix qu'il fit d'elle pour être la mère du Messie, et pour donner au monde le Rédempteur. Je dis plus, et ceci est encore plus digne de nos réflexions.

***

Ce qui décida en faveur de Marie, ce qui détermina Dieu à lui donner la préférence de cette

auguste maternité, ce ne fut pas même absolument ni en général le mérite de sa sainteté. Je m'explique. Marie, pour être mère de Dieu, devait être sainte; mais toute espèce de sainteté n'aurait pas suffi. Il fallait pour cela une sainteté d'un caractère particulier, qui disposât Marie à être la mère d'un Dieu incarné; c'est-à-dire, la mère d'un Dieu qui s'anéantissait en devenant son fils et se faisant homme. Or, ce caractère ne pouvait être que l'humilité; et si l'humilité n'avait pas été la vertu prédominante de cette vierge, quand elle eût eu d'ailleurs tous les mérites et toute la sainteté des anges, Dieu ne l'aurait pas choisie. Par où donc entre toutes les vierges se distingua-t-elle devant ce Dieu de majesté? C'est elle-même qui nous l'apprend : par la connaissance qu'elle eut de sa bassesse, et par l'aveu qu'elle en fit. Or, cet aveu de sa bassesse ne fut qu'une expression vive et affectueuse de l'humilité de son cœur. *Quia respexit humilitatem ancillae suae* : Oui, dit-elle dans ce sacré cantique, qui, selon la pensée de saint Ambroise, fut comme l'extase de son humilité, mais de son humilité glorifiée : on m'appellera bienheureuse, et je le suis en effet; car le Tout-puissant a fait en moi de grandes choses : et pourquoi les a-t-il faites? Parce qu'il n'a pas dédaigné la bassesse de sa servante, et qu'il a eu égard au sentiment qu'elle en avait : *Ecce enim ex hoc*. Cela seul m'a attiré non seulement ses bénédictions et ses grâces, mais sa personne et sa divinité même;

et je veux bien le publier hautement, afin que toutes les âmes justes, profitant de la confession que j'en fais, sachent qu'il n'y a que l'humilité, à qui Dieu se communique, ni qui puisse l'approcher de nous et nous approcher de lui. Il ne faut pas s'étonner que Dieu en use de la sorte à l'égard de Marie. Car, comme raisonne saint Bernard, un Dieu qui lui-même était sur le point de s'humilier jusqu'à l'excès en se revêtant de notre chair, devait avoir des complaisances infinies pour l'humilité. Puisque dans l'état même de sa gloire, il a tant d'égard pour cette vertu, et que par la seule raison qu'il est grand, toutes ses inclinations sont pour les petits et pour les humbles : *Quoniam excelsus Dominus, et humilia respicit*; que fallait-il attendre de lui dans la disposition prochaine où il se trouvait de devenir un Dieu humble, sinon qu'il se fît encore un honneur d'être conçu par la plus humble de toutes les créatures ; et qu'agissant conséquemment, il voulût entrer dans le monde par l'humilité, qui fut son principal et son souverain attrait?

* * *

Mais enfin, qu'y eut-il donc de si singulier et de si rare dans l'humilité de Marie : et en quoi l'humilité de Marie lui parut-elle alors si digne de lui? Ah! Chrétiens, Dieu trouva dans Marie une humilité qui ne s'était jamais vue sur la terre, et qui ne s'y verra jamais. Je veux dire, une humilité jointe

à la plénitude du mérite; première circonstance : car être humble sans mérite, dit saint Chrysostome, c'est une nécessité : être humble avec quelque mérite, c'est une louange : mais être humble dans l'actuelle possession de tous les mérites, c'est un miracle, et il fallait ce miracle pour l'incarnation. Or, c'est un miracle qui paraît visiblement dans la personne de Marie. Car prenez garde, s'il vous plaît : on la salue comme pleine de grâce : *Ave, gratia plena ;* et elle proteste qu'elle est la servante du Seigneur : *Ecce ancilla Domini.* Si elle n'eût été que servante, ou si elle n'eût été que pleine de grâce, elle n'aurait jamais été mère de Dieu; c'est l'excellente réflexion de saint Chrysostome : mais parce qu'elle est l'un et l'autre tout ensemble; parce qu'étant pleine de grâce, elle ne laisse pas de s'appeler humble servante du Seigneur, par un effet de l'opération divine, de servante elle devient mère. Voici quelque chose de plus : une humilité dans le comble de l'honneur ; autre circonstance. Être humble, poursuit saint Chrysostome, dans l'humiliation, être humble dans l'obscurité d'une condition vile et abjecte, ce n'est tout au plus qu'une vertu commune et populaire; mais être humble, comme l'a été Marie, dans le plus haut degré d'élévation, c'est une vertu héroïque, et par où Marie mérita l'admiration, non pas simplement des hommes et des anges, mais, pour ainsi dire, de Dieu même. Car pourquoi ne parlerais-je pas ainsi, et pourquoi craindrais-je de dire que celui

qui admira la foi du centenier et de la femme chananéenne, dut encore bien plus admirer l'humilité de cette vierge?

EXEMPLE

SAINTE TÉRÈSE († 1582)

A l'âge de douze ans à peine, Térèse eut la douleur de perdre sa vertueuse mère doña Béatrix de Ahumada. Sentant en ce moment la perte qu'elle venait de faire, elle se jeta tout en larmes devant une image de Notre-Dame, et la supplia avec beaucoup d'affection, que, puisqu'elle se trouvait sans mère, elle consentît à lui en tenir lieu et à la recevoir pour son enfant.

Cette prière pleine de ferveur et d'amour obtint ce qu'elle demandait. La très miséricordieuse mère de Dieu accueillit Térèse pour sa fille, ainsi qu'elle le ressentit depuis très clairement dans toutes ses nécessités, et comme le monde entier a pu s'en convaincre à l'aspect des merveilles que le Seigneur a opérées en faveur de sa servante par l'intercession de sa très sainte mère.

On connaît la dévotion de Térèse envers le saint époux de Marie : on sait avec quel zèle elle travailla à propager son culte. Tous les monastères qu'elle fonda furent érigés en l'honneur de Notre-Dame et la plupart d'entre eux dédiés sous le vocable du glorieux saint Joseph.

Un jour, se trouvant dans l'église du couvent de

Saint-Thomas, à Avila, et pensant aux péchés de sa vie qu'elle y avait autrefois confessés, elle fut saisie d'un grand ravissement qui la fit presque entièrement sortir d'elle-même : dans cet état, elle se vit revêtir d'une robe éblouissante de blancheur et de lumière; elle ne vit pas d'abord par qui, mais bientôt elle aperçut la très sainte Vierge à son côté droit, et à sa gauche saint Joseph, qui l'ornaient de ce précieux vêtement. Ils lui firent connaître qu'elle était purifiée de ses péchés. Elle vit que la glorieuse vierge étendait sur elle ses mains avec une tendresse de mère et Marie l'assura qu'elle lui causait un grand plaisir par sa dévotion à saint Joseph.

Elle lui promit de garder ses monastères avec son virginal époux et en preuve qu'il en serait ainsi, elle lui fit don d'un joyau. C'était un collier d'or incomparablement plus beau que tout ce qu'on peut voir sur la terre, duquel pendait une croix d'une inestimable valeur.

Un autre jour, elle vit Notre-Seigneur, qui lui mettait sur la tête une riche couronne, lui témoignant beaucoup de gré de tout ce qu'elle faisait pour honorer sa mère.

Arrivée au monastère de l'Incarnation, à Avila, pour y prendre la charge de prieure, la première chose qu'elle fit fut de mettre dans la stalle de la prieure, une statue de Notre-Dame, à qui elle porta les clefs de la maison, et de donner à entendre à celles qui étaient sous sa charge qu'elle n'était rien et que la très sacrée vierge était la vraie prieure qui

les devait gouverner. Notre-Dame ne tarda pas à lui faire connaître combien cet acte lui avait été agréable. Car la veille de Saint-Sébastien, comme l'on commençait en chœur le *Salve Regina*, Térèse vit descendre la mère de Dieu, avec une très grande multitude d'anges, au siège de la prieure où l'image avait été posée, et l'antienne achevée, la sainte Vierge lui dit : « Tu as bien fait de me mettre ici, je serai présente aux louanges qui seront chantées à mon Fils, et j'aurai soin de les lui présenter. »

(*Vie de sainte Térèse* par le P. FRANÇOIS DE RIBERA)

PRIÈRE DE SAINT ILDEPHONSE, ÉVÊQUE DE TOLÈDE († 653)

Je viens à vous, Vierge, Mère de Dieu, je me jette à vos pieds en vous suppliant de m'obtenir le pardon de mes péchés. Accordez-moi de m'attacher à Dieu et à vous, de vous servir, vous et votre Fils, lui comme mon Créateur, vous comme la mère de mon Créateur. Je suis votre serviteur, parce que votre Fils est mon Seigneur.

O Jésus, que ce service de votre mère vous soit une preuve de ma fidélité à votre service ; qu'elle soit ma souveraine en cette vie pour que vous soyez mon Seigneur dans l'éternité.

Serviteur de Marie, pour être le serviteur de son Fils ! c'est là de tous mes vœux le plus ardent.

Car je sais que les hommages présentés à la servante remontent au maître, que l'honneur rendu à la mère rejaillit sur le fils, que l'obéissance montrée à la reine honore le roi.

(De virginit. perpet. 'c. 12)

ORAISON JACULATOIRE

O Marie, Mère de Dieu et ma Mère, je vous en prie du plus intime de mon âme, daignez me protéger; obtenez-moi de votre Fils qu'il exauce ma prière.

Invocation familière à saint Alphonse Rodriguez († 1617)

Quatorzième Jour

CONTINUATION DU MÊME SUJET : HUMILITÉ DE MARIE (1)

Un ange est député à Marie : tout ange qu'il est, il ne lui parle qu'avec respect. Il lui déclare qu'elle est bénie entre toutes les femmes, qu'elle a trouvé grâce aux yeux du Seigneur, qu'elle concevra un fils à qui elle donnera le nom de Jésus, qu'elle sera remplie du Saint-Esprit, que le fruit qui naîtra d'elle sera saint par excellence, qu'il sera Fils de Dieu, qu'il rétablira le trône de David, qu'il règnera éternellement, et que c'est par elle enfin que tout cela doit être fait. Que pouvait-on lui annoncer de plus grand ? Quel droit ne semblait-elle pas alors avoir de se former de hautes idées d'elle-même; surtout lorsqu'elle savait que ce n'étaient point là des flatteries, puisqu'elle recevait tous ces éloges et de la bouche d'un ange, et de la part de Dieu?

Cependant à tous ces éloges elle ne fait qu'une seule réponse : mais elle la fait avec autant de sincérité, qu'une âme vaine et peu solide aurait pu la faire avec dissimulation et avec affectation : *Ecce ancilla Domini* : Je suis, dit-elle, la servante du Seigneur. Vous me parlez d'être sa mère, et ce

(1) **Bourdaloue. Sermon sur l'Annonciation de la Vierge.**

serait pour moi un titre de supériorité; mais je m'en tiens à celui de ma dépendance, à celui de l'entière soumission et de la servitude que je lui ai vouée, et dont je ne me départirai jamais : *Ecce ancilla.*

***

Or, voilà ce qui ravit le ciel. Voilà, souffrez que je m'explique ainsi, ce qui achève de déterminer le Verbe de Dieu à sortir du sein de son Père, et à descendre du trône de sa gloire jusque dans la profondeur de notre néant. Car c'est bien ici que s'est vérifiée la parole du Prophète royal, qu'un abîme attire un autre abîme : *Abyssus abyssum invocat.* Tandis que Marie s'humilie devant Dieu, le Verbe de Dieu s'anéantit en elle : cet abîme de l'humilité d'une vierge attire un second abîme encore plus grand, qui est celui de l'anéantissement d'un Dieu. Car c'est le terme et le terme unique par où saint Paul a cru pouvoir dignement exprimer le mystère d'un Dieu-Homme : *Qui cum in forma Dei esset, exinanivit semetipsum formam servi accipiens;* ce Jésus-Christ que je vous prêche, disait-il aux Philippiens, est celui qui étant Dieu, et n'estimant point que ce fût pour lui une usurpation d'être égal à Dieu, s'est anéanti lui-même, prenant la forme de serviteur et se rendant semblable aux hommes. En effet, qu'un Dieu se fasse homme, c'est, par rapport à Dieu, ce qui surpasse tous les degrés d'abaissement que notre imagination se figure et qu'elle peut

se figurer. Il faut, pour aller jusque-là, que la révélation divine vienne à son secours ; et que, fortifiée des plus vives lumières de la foi, elle nous élève au-dessus de nous-mêmes, pour nous faire comprendre ce que c'est qu'un Dieu dans cet état. Or, comment le comprenons-nous ? Par ce seul mot, qui signifie plus que tout ce que les théologiens et les Pères se sont efforcés de nous en dire. Aussi est-ce le Saint-Esprit qui l'a dicté. Il s'est fait homme, c'est-à-dire, de Dieu qu'il était, sans préjudice de la souveraineté de son être, il s'est réduit à une espèce de néant : *Exinanivit semetipsum.*



C'est donc de ce néant divin, pour parler ainsi, que nous avons été formés ; et c'est par la vertu miraculeuse de cet anéantissement d'un Dieu, que nous sommes, vous et moi, tout ce que nous sommes dans l'ordre de la grâce. Comme le premier néant, que j'appelle le néant de la création, a été le principe et l'origine de tous les êtres qui sont dans la nature, il a fallu que de ce second néant, qui est le néant de l'humiliation et de l'incarnation du Verbe, Dieu tirât tous les êtres qui sont de l'ordre surnaturel, c'est-à-dire, toutes les grâces, toutes les vertus, tous les mérites, toutes les inspirations, tous les dons célestes, qui doivent contribuer au salut et à la justification des hommes. C'est sur ce néant d'un Dieu fait chair, que la miséricorde a travaillé, pour faire des saints, des prédestinés, des

élus; comme la toute-puissance avait travaillé sur le premier néant, pour créer des cieux et des astres. Sans cela nous serions demeurés dans le néant éternel de notre misère et de notre péché : il n'y avait qu'un Dieu qui pût nous en faire sortir, et il n'a point trouvé d'autre moyen que l'anéantissement de son adorable personne : *Exinanivit semetipsum.* Anéantissement de mon Dieu, s'écrie saint Bernard, plus avantageux pour moi que sa grandeur même, et que sa puissance même ; ou plutôt, anéantissement de mon Dieu, sans lequel sa puissance et sa grandeur même n'auraient eu rien d'avantageux pour moi. Anéantissement plus fécond, plus riche, plus abondant que les trésors mêmes de Dieu, puisque tous les trésors de la bonté et de la charité de Dieu y sont renfermés, et que de là me sont venus tous les biens que j'ai reçus de Dieu et que j'en recevrai jamais. Anéantissement en vertu duquel je subsiste, et auquel je suis redevable de tout mon bonheur. Anéantissement qui, me représentant mon Dieu dans cet abîme d'humiliation où je le contemple aujourd'hui, me le rend encore plus admirable et plus aimable, que lorsque je le considérais dans la splendeur des saints, et dans le centre glorieux de sa pure divinité : *Quanto pro me vilior, tanto mihi carior*. Telles étaient les pensées de saint Bernard en vue de ce mystère, qu'il méditait et dont il était pénétré.

***

Mais allons plus avant, et pour nous rendre ce mystère encore plus utile, faisons un retour sur nous-mêmes. Entrons dans les sentiments de Jésus-Christ, entrons dans ceux de Marie : je veux dire, mettons-nous, selon la maxime du grand Apôtre, dans les mêmes dispositions où se trouvèrent Jésus-Christ et Marie au moment de l'incarnation : *Hoc enim sentite in vobis, quod et in Christo Jesu.* Car voici ce que le mystère de l'incarnation nous prêche; l'esprit d'humilité, la pratique de l'humilité, l'étude de la science éminente de l'humilité, le mérite de l'humilité. Les païens, disait saint Jérôme, n'ont été humbles, et n'ont pu l'être que par raison : mais pour nous qui sommes fidèles, nous devons l'être et par raison et par religion. Les juifs n'avaient besoin d'humilité, que pour obéir à un Dieu qui leur paraissait toujours grand, et devant qui ils devaient trembler ; mais en qualité de chrétiens, nous avons besoin d'humilité pour servir un Dieu qui s'est fait petit et à qui nous devons nous conformer. Comme l'abîme de l'humilité de Marie a attiré un second abîme, qui est celui des humiliations du Fils de Dieu, il faut que celui des humiliations du Fils de Dieu en attire un troisième dans nous ; et qu'en nous sanctifiant par l'exercice de l'humilité chrétienne, nous joignions l'anéantissement volontaire de nous-mêmes à cet anéantissement du Verbe ; afin que de l'un et de l'autre, il se fasse un tout, sans lequel la foi nous enseigne qu'il n'y a point de salut pour nous, puisqu'il est de la foi

que l'anéantissement du Verbe incarné relève le mérite du nôtre, et que le nôtre doit être l'effet et comme le supplément et la consommation de celui du Verbe incarné.

EXEMPLE

SAINT JEAN BERCHMANS († 1621)

« Non, je n'aurai de repos que je n'aie acquis un tendre amour pour la sainte Vierge. » Ces paroles trouvées dans les écrits de saint Jean Berchmans nous disent assez quelles furent sa dévotion envers Marie et son application à y faire des progrès constants. Né à peu de distance du sanctuaire vénéré de Montaigu, vers le temps où Marie commença à y signaler sa puissance par de nombreux prodiges, Jean suça avec le lait la dévotion envers Notre-Dame. Encore enfant, s'il visitait une église, il ne manquait jamais d'aller s'agenouiller devant l'autel de Marie. Chaque samedi, il faisait à pied le pèlerinage de Montaigu. Plusieurs fois, on retrouva cachée dans quelque coin de la maison la petite provision qui lui avait été donnée pour son repas et dont il s'était privé par dévotion à la très sainte Vierge. Avant d'entrer dans la Compagnie de Jésus, il partagea le contenu de sa modeste tirelire entre les pauvres, la Madone de Montaigu, et l'autel de Notre-Dame de la Sagesse, dans l'église Saint-Pierre, à Louvain. Une fois religieux, il s'appliqua à étudier les vertus de Marie : il en dressa le cata-

logue et composa en leur honneur une belle prière qu'il appela la *Couronne des douze étoiles*. Son plus grand bonheur était de parler et d'entendre parler des prérogatives de sa mère : aussi avait-il établi parmi ses confrères une académie spirituelle dont les membres se réunissaient à des jours réglés pour lire des travaux composés en l'honneur de la Vierge. Parmi tous les privilèges de Marie, il n'en était point qu'il affectionnât plus que celui de l'Immaculée Conception. Il s'était engagé par vœu à l'établir et à le défendre dans le premier livre qui sortirait de sa plume. Déjà même il avait arrêté le plan de cet ouvrage et il dirigeait en ce sens ses lectures des saints Pères et des écrivains catholiques. Après sa mort, on trouva un billet écrit de sa main et signé de son sang, contenant la protestation suivante : « Moi, Jean Berchmans, enfant très indigne de la » Compagnie de Jésus, je proteste à vous et à » votre Fils, ici présent dans le très auguste » sacrement de l'autel, que toujours et à jamais, à » moins que l'Église ne le définisse autrement, je » soutiendrai et défendrai votre Immaculée Con- » ception.

» En foi de quoi, j'ai signé de mon sang, l'an 1621.

» Jean Berchmans. »

De son côté, Marie traita Berchmans comme son enfant de prédilection. Jean était si convaincu de cette protection maternelle qu'il disait : » Pourvu que j'aime Marie, je suis sûr de ma



Église de Sterzing

LA VIERGE ET L'ENFANT (Bois sculpté)
HANS MULTSCHER († 1467)

persévérance. » C'est sur ce retour d'affection de la part de Marie qu'il comptait dans ses derniers moments : « Je me suis appliqué à aimer Marie pendant ma vie : elle m'aimera à l'heure de ma mort. »

PRIÈRE DE LA CONGRÉGATION

QUE SAINT JEAN BERCHMANS RÉCITAIT TOUS LES JOURS

Sainte Marie, Mère de Dieu et Vierge, moi N., je vous choisis aujourd'hui pour ma souveraine, ma patronne et mon avocate; je prends la ferme résolution de ne jamais vous abandonner, de ne jamais rien dire ou faire contre vous, et de ne permettre jamais que par mes inférieurs il soit fait quelque chose contre votre honneur. Je vous supplie donc de me recevoir pour votre perpétuel serviteur; assistez-moi en toutes mes actions, et ne m'abandonnez pas à l'heure de la mort. Ainsi soit-il.

ORAISON JACULATOIRE

Ave, maris stella,	Salut, étoile de la mer,
Dei mater alma	Douce mère de Dieu
Atque semper virgo,	Et tout ensemble vierge,
Felix caeli porta.	Heureuse porte du paradis.

(Prière que saint Jean Berchmans chanta peu d'instants avant sa mort)

Quinzième Jour

LA PURETÉ DE MARIE ATTIRA SUR LA TERRE LE VERBE DE DIEU (1)

Dieu l'avait dit, et le plus authentique de tous les signes qu'il avait promis au monde, pour marquer l'accomplissement du grand mystère de notre rédemption, c'était, selon le rapport d'Isaïe, qu'une vierge demeurant vierge concevrait un fils et que ce fils serait Dieu; non pas un Dieu séparé de nous, ni élevé comme Dieu au-dessus de nous, mais un Dieu abaissé jusqu'à nous, et entretenant, quoique Dieu, un commerce intime avec nous. Car voilà, ajoute l'évangéliste, ce que signifiait l'auguste nom d'Emmanuel : *Ecce virgo in utero habebit, et pariet filium : et vocabunt nomen ejus Emmanuel, quod est interpretatum, nobiscum Deus.* Ce prodige, je l'avoue, surpassait toutes les lois de la nature; mais après tout, il ne laissait pas d'être, dans un sens, parfaitement naturel. Car, comme raisonne saint Bernard, si un Dieu se faisant homme, devait avoir une mère, il était de sa dignité, et par là d'une espèce de nécessité, que cette mère fût vierge; et si une vierge, par le plus inouï de tous les miracles, devait, sans cesser d'être vierge, avoir un fils, il était pour elle d'une bien-

(1) Bourdaloue. Sermon sur l'Annonciation de la Vierge.

séance absolue et comme indispensable, que ce fils fût Dieu. *Neque enim aut partus alius virginem, aut Deum decuit partus alter*. Il fallait que le Verbe de Dieu, par un excès de son amour et de sa charité, sortît hors du sein de Dieu, et, si je puis ainsi dire, hors de lui-même, pour se mettre en état d'être conçu selon la chair : mais supposé cette sortie, qui est proprement ce que nous appelons incarnation, le Verbe de Dieu ne pouvait être autrement conçu selon la chair, que par la voie miraculeuse de la virginité. Pourquoi? Parce que toute autre conception que celle-là aurait obscurci l'éclat et la gloire de sa divinité. Cette pensée de saint Bernard a je ne sais quoi de sublime, et pour peu d'étendue qu'on lui donnât, elle remplirait vos esprits des plus hautes idées de la religion. Mais sans rien rabattre de la sublimité de cette pensée, il faut encore quelque chose de plus sensible, et de plus propre à l'édification de vos mœurs. Or, c'est à quoi le Saint-Esprit me paraît avoir admirablement pourvu par la conduite qu'il a tenue dans l'exécution de ce mystère : conduite, si vous l'examinez bien, capable de vous inspirer toute la vénération, tout le respect, tout l'amour dus à l'excellente vertu dont je dois présentement vous parler, et qui est la pureté chrétienne. Car en voici la plus solide et la plus touchante leçon; étudiez-la dans la suite de notre Évangile.

***

Dieu, par un mouvement de son infinie miséricorde, envoie un ange sur la terre; non seulement pour annoncer, mais pour négocier la nouvelle alliance qu'il est sur le point de faire avec les hommes. Et à qui envoie-t-il cet ange? à une vierge : *Missus est angelus a Deo ad virginem.* Or, vous savez (belle réflexion de saint Bernard sur ces trois noms, ou plutôt sur ces trois personnes, un ange, un Dieu, une vierge); vous savez que Dieu qui est le plus pur de tous les esprits, et la source de toute pureté, engendre éternellement son Fils par la plus pure et la plus sainte de toutes les générations. D'où vient que saint Grégoire de Nazianze, en parlant du Père céleste, l'appelle vierge par excellence et le premier des vierges. Vous savez que les anges sont de purs esprits dégagés de la matière, et que ceux qui ont persévéré dans la justice et dans la sainteté originelle où Dieu les avait créés, j'entends les anges bienheureux, ont encore l'avantage d'être spécialement purs et sans tache devant Dieu. Et vous savez, enfin, que les vierges, quoique dans un corps mortel, par la profession qu'elles font d'une sainte virginité, sont comme les anges de la terre : *Erunt sicut angeli Dei.* Dieu qui députe, l'ange qui est député, Marie à qui la députation est faite, autant de caractères différents de la plus parfaite pureté, selon la différence des sujets qui concourent à ce mystère : *Angelus a Deo ad virginem.* Que veux-je conclure de là? Ce que le Saint-Esprit semble avoir prétendu par là nous

déclarer; savoir, que Dieu étant par lui-même la pureté essentielle, il fallait ou une pureté angélique, ou une pureté virginale; disons mieux, qu'il fallait l'un et l'autre ensemble, pour concerter entre Dieu et l'homme cette ineffable et adorable union, qui s'est accomplie dans le Verbe fait chair. Mais encore, reprend saint Bernard, laquelle de ces deux sortes de pureté, l'angélique et la virginale, a eu plus de part à ce mystère? et pour laquelle Dieu paraît-il avoir eu plus de considération? Ah! répond ce saint docteur, en peut-on douter après l'exemple que ce Dieu de gloire nous en donne aujourd'hui lui-même, c'est-à-dire, après la haute préférence qu'il donne aujourd'hui à la pureté virginale sur la pureté angélique? Vous me demandez en quoi consiste cette préférence : la voici. Le Verbe de Dieu, dans le dessein de s'incarner, choisit une vierge pour mère, et il lui députe un ange qui n'est auprès d'elle que son ambassadeur. Elle est donc, en vertu de ce mystère, aussi élevée comme vierge au-dessus de l'ange, que le nom de mère qu'elle reçoit, surpasse celui de ministre et de serviteur. *Tanto melior angelis*, pourrais-je dire, en me servant des termes de saint Paul, *quanto differentius prae illis nomen haereditavit.*



Dieu prêt à se faire homme, obligea l'ange à s'humilier devant cette vierge; et lui-même, tout Dieu qu'il est, par un honneur anticipé qu'il veut

bien lui faire comme à sa future mère, il commence en quelque sorte à dépendre d'elle, puisque dans la plus importante négociation il demande son consentement. Ne vous en étonnez pas, poursuit saint Bernard : c'est qu'en effet la pureté de cette vierge était d'un mérite qui la rendait bien plus précieuse et plus estimable devant Dieu, que celle des anges. L'ange qui saluait Marie était pur, il est vrai; mais comment? Par nature et par un privilège de béatitude et de gloire : mais Marie était vierge par choix, par vœu, par esprit de religion. La virginité de Marie était donc comme un sacrifice continuel qu'elle faisait à Dieu, une oblation de son corps qu'elle immolait comme une hostie vivante et agréable aux yeux de Dieu, une consécration de sa personne qui devait être le sanctuaire et la demeure de son Dieu. Voyez avec quelle prudence et quelle circonspection elle conserve le trésor de sa virginité. Admirez la constance et la fermeté qu'elle témoigne pour ne pas le perdre. Deux devoirs des vierges chrétiennes, dont Dieu veut que Marie soit aujourd'hui le modèle.

***

Écoutez-moi, et instruisez-vous. Un ange se présente à elle, et elle se trouble. A peine a-t-il commencé à lui parler, que la crainte la saisit, qu'elle se sent intérieurement combattue de mille pensées : *Turbata est, et cogitabat qualis esset ista salutatio.* Si Marie eût été de ces personnes mondaines, qui

ne sont vierges que de corps sans l'être d'esprit, cette visite qu'elle recevait, n'aurait eu rien pour elle de si surprenant; et les louanges qu'on lui donnait, au lieu de l'étonner, l'auraient agréablement flattée. Mais la profession qu'elle a toujours faite de n'avoir, comme vierge, d'entretien particulier qu'avec Dieu; la loi qu'elle s'est prescrite, et qu'elle a gardée, de fuir tout autre commerce, et de renoncer aux mœurs et aux usages du siècle profane, son exacte et sévère régularité, son attention à ne se relâcher jamais sur les moindres bienséances, la possession où elle est d'une conduite irrépréhensible et à l'épreuve de la plus rigide censure, la pudeur et la modestie qui lui sont plus que naturelles; l'opinion dont elle est prévenue, que les louanges données à son sexe et favorablement reçues, que les louanges même souffertes et écoutées tranquillement, sont le poison le plus contagieux et le plus mortel : tout cela lui cause un trouble qu'elle n'a pas honte de faire paraître, parce qu'être troublée de la sorte, c'est le véritable caractère d'une vierge fidèle à Dieu.

EXEMPLE

SAINT JEAN BAPTISTE DE LA SALLE († 1719)

Le fondateur des Frères des Écoles chrétiennes n'avait pas manqué, dès le commencement de son œuvre, de la mettre sous la protection de la très sainte mère de Dieu; et même, afin de l'établir sur

cette pierre ferme, il avait mené les premiers Frères de la société en pèlerinage à Notre-Dame de Liesse pour implorer sur eux et sur lui le crédit de la reine des anges et la choisir pour supérieure de l'Institut.

Il s'est fait une gloire pendant toute sa vie de se déclarer serviteur de Marie, et il s'est toujours efforcé de la faire honorer. Il ne recommandait rien tant à ses Frères que de recourir à cette très sainte Vierge, qui est la trésorière des grâces de Dieu. Il avait tant à cœur qu'on ne parlât d'elle qu'avec respect, qu'il ne permettait pas de la nommer sans ajouter les termes de *très sainte*; lui-même s'en servait toujours, et il n'en emploie point d'autres dans ses ouvrages. Il reprenait même ceux qui, sans y prendre garde, la nommaient simplement la Vierge ou la sainte Vierge : *Dites donc très sainte*, s'écriait-il avec un peu de chaleur, *elle le mérite bien*. Il célébrait toutes ses fêtes avec une dévotion singulière, celles même qui ne sont point chômées. Il a même obligé les Frères à le faire, par un point de la règle.

Pendant toute sa vie, il n'a jamais manqué de dire son chapelet, persuadé qu'on ne peut point faire de prière plus agréable à Dieu. Il en faisait tant d'estime qu'il tenait à honneur de le réciter en tous lieux. Dans les rues il portait son chapelet en mains sous sa soutane, ou au doigt un petit chapelet d'étain et il le récitait avec beaucoup de dévotion : il faisait de même lorsqu'il était en voyage.

Une piété si grande envers la Reine du ciel ne fut pas sans récompense; car il obtint de Dieu, par la faveur de la très sainte Vierge des grâces abondantes. Aussi, dans toutes ses peines et ses persécutions, avait-il recours à elle comme à son refuge : il se jetait entre ses bras comme entre ceux de sa mère. S'il lui arrivait quelque affaire importante, il ne l'entreprenait jamais sans la lui avoir recommandée; et quand il l'avait fait avec grande ferveur, il espérait un heureux succès.

(*Esprit et vertus du Vén. J. B. de la Salle,* par le Chan. BLAIN.)

PRIÈRE DE SAINT JOSEPH L'HYMNOGRAPHE († 883)

O Vierge chérie de Dieu, guérissez les maladies et les passions désordonnées de mon âme : et sauvez-moi vous qui avez engendré d'une manière miraculeuse mon Sauveur et Seigneur. Nous vous reconnaissons pour la vraie mère du Verbe, qui fut engendré du Père avant la naissance des siècles, ô Épouse immaculée de Dieu. Nous vous crions : Salut, ô Femme bénie. Nous vous prions de remplir nos âmes d'allégresse.

Hélas! ma volonté est attirée par le charme du fruit défendu, je le mange et je souille mon âme : ah! convertissez-moi par votre prière et sauvez-moi, ô très pure.

Notre Dame, qui avez mis au monde le Seigneur, lumière de lumière, illuminez mon âme, tirez-la de l'aveuglement du péché.

Tuez le péché qui vit en moi, vous qui avez engendré la vraie vie, ô Vierge toute pure et bénie par-dessus toutes les femmes, afin que nous puissions chanter votre bonté dans tous les siècles.

Qu'un rayon de votre visage illumine un malheureux enseveli dans les ténèbres des passions.

Ne permettez pas que je sois surpris et enveloppé par la nuit de la mort, ô chaste Dame, de cette mort qui m'ôterait tout espoir de salut.

ORAISON JACULATOIRE

Maria, mater gratiae,	Marie, mère de la grâce,
Dulcis parens clementiae,	Douce mère de clémence,
Tu nos ab hoste protege	Protégez-nous contre l'ennemi
Et mortis hora suscipe.	Et recevez-nous à l'heure de la mort.

(Prière par laquelle saint J. B. de la Salle terminait la journée et qu'il dit encore en mourant.)

Seizième Jour

CONTINUATION DU MÊME SUJET : PURETÉ DE MARIE (1)

Nous avons vu la prudence et la vigilance de Marie : voyons sa constance et sa fermeté. On déclare à Marie qu'elle doit être la mère d'un fils qui sera éternellement roi, qui sera le Saint des Saints, qui sera le Fils du Très-Haut, qui sera le sauveur de tout le monde ; et elle demande comment cela pourra se faire, parce qu'elle est vierge, et vierge par un engagement auquel, ni la qualité de mère de Dieu, ni celle de reine du ciel et de la terre, ne la feront jamais renoncer. *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco ?* Ah ! Marie, s'écrie là-dessus saint Augustin, c'est pour cela même que la chose se pourra faire, et qu'elle se fera, parce que vous ne comprenez pas comment elle est possible. Car, si vous le compreniez de la manière que tout autre l'aurait compris, dès là vous seriez incapable d'être à Dieu ce que Dieu veut que vous lui soyez. Il a fallu que votre virginité parût en ce moment-là vous rendre comme incrédule ; il a fallu que la proposition qu'on vous faisait d'être la mère de votre Dieu

(1) Bourdaloue. Sermon sur l'Annonciation de la Vierge.

vous alarmât d'abord et vous troublât, afin que vous fussiez digne de l'être.

***

En effet, ce refus de la maternité divine, plutôt que de cesser d'être vierge, ce vœu de virginité dans lequel elle demeura ferme et immobile jusqu'à n'être pas ébranlée par la parole même d'un ange qui lui promettait un Dieu pour fils : *Immobile virginitatis propositum, quod, nec angelo filium Deum promittente, aliquatenus titubavit :* voilà, dit saint Jérôme, ce que Dieu a considéré dans Marie, et par où Marie, entre toutes les autres vierges, a eu la préférence de l'estime et du choix de Dieu. Or, qu'est-il arrivé de là ? Une chose, Chrétiens, aussi consolante pour vous qu'elle vous paraîtra merveilleuse. Vous savez quelle fut la cause de ce déluge universel qui inonda toute la terre. Dieu, dans sa colère, voyant la corruption du genre humain, avait juré que son Esprit ne demeurerait jamais dans l'homme, parce que l'homme était devenu tout charnel : *Non permanebit Spiritus meus in aeternum in homine, quia caro est.* Mais aujourd'hui, réflexion admirable de saint Augustin, Dieu révoque, pour ainsi dire, cet arrêt ; et par un autre serment tout contraire en apparence, mais qui néanmoins s'accorde parfaitement avec le premier, il assure que son Esprit demeurera dans Marie, et que de Marie il

se répandra dans tous les hommes. Pourquoi? Parce que, dans la personne de Marie, l'homme a cessé d'être charnel; c'est-à-dire, parce que Marie est vierge, et vierge par une profession qui, l'élevant au-dessus de l'homme, la rend capable des plus hautes faveurs de Dieu, et de la plénitude même de l'Esprit de Dieu : *Spiritus sanctus superveniet in te.* Au lieu que dans la création l'Esprit de Dieu était simplement venu pour se communiquer à l'homme en vue de son innocence, et parce que l'homme n'avait point encore péché; au moment de l'incarnation, ce même Esprit, selon la parole sacrée, survint dans Marie : et comment? Avec un surcroît, avec une surabondance, avec un épanchement de dons et de grâces sans mesure, en vue de sa pureté, parce qu'elle était vierge : *Superveniet in te.*

***

Ce n'est pas assez. Non seulement Dieu veut que Marie, en conséquence de ce qu'elle est vierge, soit remplie de son Esprit; mais parce qu'elle a fait, comme vierge, un éternel divorce avec la chair et le sang, c'est par elle que lui-même, qui est un pur esprit, veut faire une éternelle alliance avec notre chair ; disons mieux, c'est par elle que lui-même veut être fait chair. Car, voilà le terme qu'a employé l'évangéliste, pour exprimer le miracle de ce Verbe de Dieu incarné et fait homme : *Et Verbum caro factum est.* Saint Jean n'a pas

cru qu'il suffît de dire que le Verbe de Dieu s'était fait homme, de dire qu'il s'était allié à une nature immortelle, de dire qu'il avait pris une âme raisonnable et spirituelle; mais il a réduit en quelque sorte tout ce mystère à la bienheureuse adoption que le Verbe a faite de notre chair dans le sein de Marie : *Et Verbum caro factum est.*

***

O mon Dieu, est-il possible que la virginité ait eu ce pouvoir sur vous; et qu'un Dieu aussi grand, aussi saint, aussi parfait que vous, en soit venu jusqu'à se faire chair! Oui, c'est ce que la foi nous révèle : ce Dieu-Homme par son incarnation a ennobli dans sa personne tout l'homme, mais il a particulièrement ennobli la chair de l'homme par les merveilleux rapports que son incarnation a fondés entre lui et nous. Car, c'est selon la chair que cet Homme-Dieu est notre frère, c'est selon la chair que nous ne faisons qu'un corps avec lui, c'est selon la chair qu'il est notre chef et que nous sommes ses membres : *Nescitis quoniam corpora vestra membra sunt Christi?* Ne savez-vous pas, mes Frères, disait saint Paul, et pouvez-vous l'ignorer, que depuis qu'un Dieu a bien daigné prendre un corps semblable au nôtre, nos corps, par un merveilleux changement, ont cessé, pour ainsi dire, d'être nos corps, et qu'ils sont devenus le corps de Jésus-Christ? N'est-ce pas une des pre-

mières leçons qu'on vous a faite dans le christianisme, que vous êtes incorporés à Jésus-Christ, ou plutôt que vous êtes le corps de Jésus-Christ même? *Vos estis corpus Christi, et membra de membro.* Après cela faut-il s'étonner que le même apôtre ait cru avoir droit d'exiger des chrétiens, comme chrétiens, une pureté de mœurs si inviolable; et que de toutes les choses qu'il leur recommandait, celle qu'il a paru avoir plus à cœur ait été qu'il sanctifiassent leurs corps? Supposé ces principes de la foi, que je viens de vous expliquer, pouvait-il trop insister sur ce devoir? Ayant les liaisons que nous avons avec Jésus-Christ, serons-nous jamais aussi purs et aussi saints que nous devons l'être? Notre chair étant la chair de Jésus-Christ, oserons-nous nous plaindre des soins et de l'exacte régularité à quoi nous assujettit ce point de notre religion, comme si c'était un excès de perfection? Voulons-nous qu'il ne nous en coûte rien d'être, non seulement les frères, mais les membres et le corps d'un Homme-Dieu? et cette alliance sacrée que nous avons contractée avec lui, n'aurait-elle en nous point d'autre effet que de nous avoir élevés à un si haut rang d'honneur, pour en être éternellement indignes? Après cela même devons-nous trouver étrange que les Pères de l'Église, parlant de l'impureté qui corrompt aujourd'hui tout le christianisme, en aient témoigné tant d'horreur, puisqu'il est certain que ce péché, déshonorant nos corps, déshonore le corps de Jésus-Christ? Devons-

nous être surpris que ce péché, par la seule raison que le Verbe s'est fait chair, leur ait paru d'une toute autre griéveté que s'il violait simplement la loi de Dieu ; et que l'Église, dès les premiers siècles, ait été pour cela si rigoureuse et si sévère à le punir, persuadée qu'elle était qu'en le punissant elle vengeait l'affront personnel qu'en recevait son époux ?

***

Que la chair de l'homme, disait éloquemment Tertullien, que la chair de l'homme, avant l'incarnation de Jésus-Christ, ait été corrompue et souillée de crimes, ses déréglements pouvaient être alors plus pardonnables. Elle n'avait pas encore la gloire d'être entrée dans l'alliance d'un Dieu ; elle n'était pas encore incorporée au Verbe de Dieu ; elle n'avait pas encore reçu cette onction de grâce, en vertu de laquelle elle devait être hypostatiquement unie à Dieu. Mais depuis que le Fils de Dieu l'a ennoblie, et que par le plus grand de tous les miracles il en a fait sa propre chair ; depuis que cette chair a commencé à lui appartenir ; depuis qu'elle a changé dans sa personne de condition et d'état, ah ! mes Frères, concluait-il, ne traitons plus ses désordres de simple faiblesse ; et, toute chair qu'elle est, ne l'excusons plus par sa fragilité, puisque sa faiblesse et sa fragilité est l'opprobre de l'incarnation de notre Dieu.



Rouen, Musée

LA VIERGE ENTOURÉE DE SAINTS

GÉRARD DAVID († 1513)

EXEMPLE

SAINT ALPHONSE DE LIGUORI († 1787)

Saint Alphonse de Liguori avait toujours espéré être consolé par la présence sensible de la sainte Vierge avant sa mort. Deux fois, avant qu'il mourût, cette bonne mère lui accorda la faveur tant de fois sollicitée. Cette faveur fut la récompense de sa constante dévotion à Marie et de son zèle à propager le culte de l'auguste mère de Dieu. Dans son livre des Visites au très saint Sacrement et à la très sainte Vierge, il dit : « Je vous aime, ô très aimable Souveraine, et parce que je vous aime, je proteste que j'ai la volonté de vous servir toujours et de faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous faire aimer. » Toute la vie d'Alphonse a prouvé sa fidélité à cette promesse. Il avait fait le vœu de réciter le chapelet tous les jours et jamais il n'y manqua, quelles que fussent ses occupations ou ses infirmités.

Il ne commençait aucune action sans réciter la Salutation angélique avec une grande piété : il la répétait tous les quarts d'heure du jour. Sur sa table de travail se voyait une image de Notre-Dame du Bon Conseil, vers laquelle il jetait souvent des regards affectueux mêlés d'aspirations ferventes pour obtenir des lumières dans ses doutes, quelque adoucissement dans ses peines et une salutaire direction dans sa conduite.

Il visitait souvent Marie dans les sanctuaires qui lui étaient dédiés.

Qui dira son zèle à propager cette salutaire dévotion dont il attendait tant de fruits pour la conversion des pécheurs? Il distribuait partout des images de Marie, recommandant que l'on eût pour elle du respect et de la confiance, spécialement dans les tentations. Il introduisit l'usage de ne donner aucune mission sans parler de la protection puissante de Marie : il voulait que chaque jour l'exercice de la mission commençât par la récitation du Rosaire. Lorsque l'âge ne lui permit plus de prêcher, il voulut encore recommander cette dévotion par ses écrits. Rien de touchant comme la dédicace de son livre intitulé : *Les Gloires de Marie.* « O ma Souveraine et tendre Mère! dit-il, vous savez que, pressé du désir de vous voir aimée de tous les hommes, comme vous le méritez,... j'ai cherché sans cesse, en public et en particulier, à vous faire connaître partout et à inspirer à tous le goût des douces et salutaires pratiques de votre culte. J'espère continuer ainsi jusqu'au dernier souffle de vie qui me restera; mais mon âge déjà avancé et ma santé affaiblie m'avertissent que la fin de mon pèlerinage approche et que j'entrerai bientôt dans l'éternité. C'est pourquoi j'ai voulu, avant de mourir, laisser au monde ce livre, afin qu'après moi il continue à vous louer et à porter aussi les autres à publier, vos gloires et votre très grande bonté envers vos dévots servi-

teurs... » Son pieux désir est réalisé. *Defunctus adhuc loquitur.* Grâce à ce précieux ouvrage, et son autre livre sur les Visites au très saint Sacrement et à la sainte Vierge, il continue à publier dans toutes les parties du monde les louanges de celle qu'il avait tant aimée : il les publie encore par la bouche de ses enfants qui, fidèles aux recommandations de leur père et héritiers de son zèle, se font, dans leurs missions et dans leurs réunions de la Sainte Famille, les propagateurs infatigables du culte de la très sainte Vierge.

(*Vie de S. Alphonse de Liguori*, par le Card. VILLECOURT.)

PRIÈRE DE SAINT ALPHONSE DE LIGUORI

O Consolatrice des affligés, ne m'abandonnez point au moment de ma mort... Obtenez-moi la grâce de vous invoquer alors plus souvent, afin que j'expire avec votre très doux nom et celui de votre divin Fils sur les lèvres. Bien plus, ô ma Reine, pardonnez-moi mon audace : venez vous-même, avant que j'expire, me consoler par votre présence. Cette grâce, vous l'avez faite à tant d'autres de vos serviteurs ; je la désire et je l'espère aussi. Je suis un pécheur, il est vrai, je ne le mérite pas ; mais je suis votre serviteur, je vous aime et j'ai une grande confiance en vous. O Marie ! je vous attends, ne me refusez pas alors cette consolation(1).

Lorsque je me trouverai dans les derniers combats de la mort, ô Marie, mon espérance, ne m'abandonnez point; alors plus que jamais, assistez-moi et fortifiez-moi, pour que je ne me désespère pas à la vue de mes péchés, que le démon me remettra devant les yeux.

(1) Visites au très saint Sacrement.

O ma Reine! pardonnez-moi mon audace, venez alors vous-même me consoler par votre présence; cette grâce vous l'avez faite à tant d'autres, je la veux aussi ; si mon audace est grande, votre bonté l'est encore davantage et va à la recherche des plus misérables pour les consoler(1).

ORAISON JACULATOIRE

O Marie, Vierge très pure et éternellement bénie, vierge incomparable et mère de Dieu, temple où se complaît la divinité, sanctuaire de l'Esprit Saint, porte du royaume céleste, auteur de notre vie après Dieu, mère de miséricorde, prêtez une oreille bienveillante à mon indigne prière et secourez dans ses nécessités un misérable pécheur.

Prière de saint EDMOND († 870)

---

(1) Gloires de Marie.

Dix-septième Jour

DANS LA PURIFICATION MARIE SACRIFIE SON BIEN LE PLUS CHER QUI EST SON FILS (1)

Envisageons aujourd'hui Marie dans le mystère de la Purification, et, témoins de sa fermeté et de sa constance, instruisons-nous et confondons-nous. Car, voici les importantes leçons que nous pouvons tirer de la conduite de cette vierge, et que nous devons opposer aux sentiments lâches qui nous arrêtent; leçons que nous rendent sensibles les trois principales circonstances de ce mystère, c'est-à-dire le sacrifice que fait Marie du bien le plus précieux pour elle et le plus cher, qui est son Fils; le sacrifice qu'elle fait de toutes les douceurs de sa vie, en acceptant le glaive de douleur dont Siméon lui prédit que son âme sera percée; surtout le sacrifice qu'elle fait de son honneur, en voulant paraître, comme les autres femmes, impure et pécheresse, elle qui était l'innocence et la pureté même. Ah! que n'ai-je le zèle des apôtres pour vous faire sentir, mais efficacement, mais vivement, toute la force d'un si grand exemple!

* * *

Première leçon : Marie n'a qu'un fils, et pour

(1) **Bourdaloue.** 1er Sermon sur la Purification.

obéir à a loi, elle se résout à le sacrifier. Ce fils, qu'elle aimait de l'amour le plus tendre, ce fils, qu'elle avait conçu par miracle, ce fils, en qui elle possédait tous les trésors, elle l'offre dans le temple de Jérusalem. Mais elle l'offre de la manière la plus héroïque, sans condition et sans réserve; sachant les ordres rigoureux que le ciel a portés, et qui doivent un jour s'exécuter dans la personne de ce divin enfant; consentant déjà qu'il soit la victime et le prix de la rédemption des hommes; renonçant pour cela à tous les sentiments de son cœur; et, par un dernier effort de la plus généreuse et de la plus rigoureuse obéissance, voulant bien que ce fils ne soit plus à elle, qu'avec le triste, mais l'indispensable engagement de le voir dans la suite des années immolé sur la croix. Voilà ce qu'il en a coûté à Marie pour accomplir la loi.



Or, est-ce là ce qu'il nous en doit coûter à nous-mêmes? Il est vrai, pour obéir à la loi de Dieu, il nous en doit quelquefois coûter le sacrifice de ce que nous avons de plus cher : mais confessons-le de bonne foi, et ne nous déguisons rien à nous-mêmes : ce que nous avons alors de plus cher est-il assez considérable pour le faire tant valoir à Dieu? Quelque cher qu'il nous soit, du moment qu'il répugne à la loi de Dieu, n'est-ce pas ce qui nous trouble? n'est-ce pas ce qui nous dérègle? n'est-ce

pas ce qui nous corrompt? n'est-ce pas ce qui nous décrie? et, enfin, n'est-ce pas ce qui nous damne? Si la loi de Dieu nous retranche un mal aussi pernicieux que celui-là, avons-nous sujet de nous en plaindre; et la sainte violence qu'elle nous fait en nous obligeant à un renoncement si salutaire, doit-elle passer pour un excès de rigueur? Prenez garde, s'il vous plaît; ceci mérite une réflexion particulière. Dieu nous dit comme à Marie, ou, si vous voulez, comme à Abraham: *Tolle unigenitum tuum quem diligis, et offer illum mihi in holocaustum :* Sacrifie-moi ce premier-né, c'est-à-dire cette passion dominante qui est dans ton cœur. Cela nous semble dur, mais, en même temps, faisant un retour sur nous, nous sommes contraints d'avouer que cette passion dominante est, par exemple, un attachement honteux qui nous déshonore, un esclavage des sens qui nous abrutit, une loi de péché qui nous captive et qui nous tyrannise. Mais, en même temps, nous sommes forcés de reconnaître que cet attachement dont nous nous faisons une passion, n'est qu'une fascination d'esprit, qu'un ensorcellement de cœur, qu'une source d'égarements dans notre conduite et de déréglements dans nos affections et dans nos actions. Mais, en même temps, l'expérience nous montre que cette passion dont nous sommes possédés, n'a point d'effet plus présent ni plus ordinaire que de remplir notre âme de chagrins, de jalousies, de remords, de désespoirs; que, tandis que cette passion nous dominera, nous

n'aurons jamais de paix, ni avec Dieu, ni avec nous-mêmes ; que notre conscience, notre raison, notre foi s'élèveront toujours contre elle, qu'elle nous exposera même à la censure du monde, et qu'ainsi le monde, tout corrompu qu'il est, préviendra, par son jugement, le jugement terrible de Dieu, que nous avons à craindre. En un mot, nous sentons bien que cette passion, avec ses prétendus charmes, du moment que nous nous y sommes livrés, est comme un démon qui s'est emparé de nous, et qui, malgré nous, nous fait trouver dans nous-mêmes une espèce d'enfer. Or, cela étant, quelle plainte avons-nous le droit de former contre la loi de Dieu? et quand il nous dit : *Tolle;* délivre-toi, chrétien, de cet enfer, sors de cet esclavage, arrache cette passion de ton cœur, pouvons-nous lui répondre : Seigneur, vous m'en demandez trop?

***

Ah! mes frères, reprend saint Chrysostome, si Dieu en usait avec nous dans toute l'étendue de sa puissance, et que, sans nul égard au plus et au moins de ce qu'il nous en peut coûter, mesurant les choses par la seule règle de ce qui lui est dû, il nous commandât de lui sacrifier nos inclinations, même les plus innocentes et les plus légitimes, s'il disait à l'un : Descends de cet état de grandeur qui te distingue dans le monde; à l'autre : Dépouille-toi de ces biens que tu as si justement acquis; à

celui-ci : Oublie cet enfant qui est l'espérance de ta maison; à celui-là : Romps ce commerce, quoique honnête, que tu entretiens avec cet ami, et qui fait la douceur de ta vie ; si Dieu, dis-je, nous parlait de la sorte, nous n'aurions rien à répliquer ; et, pour le seul respect de sa loi, nous devrions être disposés à tout. Amitié, grandeur, intérêts, famille, il faudrait abandonner tout. Pourquoi? Parce qu'en matière de loi, dit Tertullien, mais particulièrement de loi divine, l'autorité de celui qui commande ne doit point être mise en comparaison avec l'humilité de celui qui obéit. Mais Dieu tient à notre égard une conduite bien différente ; et, par une condescendance digne de lui, il ne nous fait point de loi qui ne nous soit avantageuse. Que nous dit-il? Sacrifie-moi, chrétien, ce qui te nuit, ce qui te perd, ce qui te damne ; car, tout le reste, je le laisse à ton pouvoir. Possède ces biens dont je t'ai pourvu ; mais, défais-toi de cet amour criminel, qui serait le principe de ta réprobation ; mets-moi au-dessus de cet ennemi que tu nourris dans ton sein et qui t'éloignerait de la voie du salut ; quitte ce péché dont tu t'es fait une habitude et qui, par les dégoûts et les amertumes dont il est mêlé, te fait bien payer par avance les faux plaisirs que tu y goûtes. Voilà comment Dieu nous traite plutôt en père qu'en souverain et en législateur ; et ne sommes-nous pas inexcusables si, pour autoriser nos lâchetés, nous osons encore alléguer que le joug de sa loi est dur et pesant?

***

Il est dur de renoncer à ce qu'on a de plus cher ; mais moi je soutiens que cela n'est dur que parce qu'il ne nous plaît pas de nous l'adoucir, par les grands et puissants motifs que Marie se proposa dans la présentation du Sauveur. Car, comme remarque saint Bernard, ce qui rendit à Marie l'accomplissement de cette loi, je ne dis pas supportable, mais aimable, ce fut la vue qu'elle eut, qu'en présentant son fils, elle le sacrifiait à Dieu, elle fléchissait la colère et la justice de Dieu, elle s'acquittait elle-même des obligations infinies qu'elle avait à Dieu, elle attirait sur elle et sur nous les faveurs de Dieu. Voilà ce qui l'anima et ce qui lui fit surmonter cette tendresse maternelle qui s'opposait à son sacrifice. Or, à qui tient-il que nous n'agissions dans les mêmes vues; et que, dans la nécessité où nous nous trouvons quelquefois d'accomplir un précepte qui combat la nature et à quoi elle répugne, nous ne nous soutenions par ces pensées : Il est vrai que ce qu'on me demande et ce qu'il faut que je sacrifie, c'est ce que j'aime uniquement; mais, par là, je donnerai à Dieu ce qu'il attend de moi; mais, par là, je montrerai à Dieu que je veux reconnaître ses dons et les grâces qu'il a répandues sur moi; mais, par là, j'apaiserai Dieu justement courroucé contre moi; mais, par là, tout pécheur que je suis, j'engagerai Dieu à avoir compassion de moi; mais, par là, je me rendrai Dieu propice, je le mettrai dans mes intérêts, je le porterai à user de miséricorde envers moi. Au

lieu que cette passion a fait, jusques à présent, tout mon désordre, du moment que je la sacrifierai, elle fera devant Dieu tout mon mérite. Si nous avions ces motifs présents à l'esprit, quel précepte nous paraîtrait rigoureux? et si, pour ne nous pas aider de ces motifs, la loi nous devient pénible, devons-nous nous en prendre à d'autres qu'à nous-mêmes? Il est dur de sacrifier, sans condition et sans réserve, ce que l'on aime; mais moi, je prétends qu'on le fait bien tous les jours pour obéir aux lois du monde. Car, pour satisfaire à certaines lois du monde, que n'abandonne-t-on pas, et de quoi ne se prive-t-on pas? Vous me direz que les lois du monde ne vont pas jusqu'au sacrifice du cœur : et n'est-ce pas pour cela même, répond saint Ambroise, qu'elles sont plus dures, en nous obligeant à sacrifier tout, tandis que le cœur n'y consent pas et qu'il y contredit, au lieu que la loi de Dieu ne nous oblige à rien à quoi elle ne dispose notre cœur, jusqu'à nous en faire aimer la difficulté?

EXEMPLE

SAINT PASCAL BAYLON († 1592)

Pascal Baylon, avant d'être admis dans l'Ordre des Frères Mineurs, gardait, dans les pâturages de Torre-Hermosa, les moutons de son père. Durant les longues heures passées dans ces vastes plaines, le jeune enfant priait et récitait par cœur les prières

que sa pieuse mère lui avait apprises. Mais, afin de mieux prier, il eût voulu savoir lire. Pour l'apprendre, il emportait avec lui un livre et suppliait un compagnon plus âgé de lui enseigner la lecture. Assis ensuite à l'écart, il répétait sa leçon et parvint ainsi, au bout de quelque temps, à lire et à écrire passablement le catalan, sa langue maternelle.

Arrivé à ce point, il passait son temps à lire la vie des saints et à réciter l'office de la sainte Vierge et d'autres prières.

Dans les terrains sablonneux et sur les bords des étangs ou des rivières croissaient, en abondance, les scirpes aux tiges grêles et flexibles. Cette plante, dédaignée par les moutons, lui donnait l'occasion de se livrer à une pieuse industrie. Il cueillait ces joncs et en confectionnait des chapelets, assez rudimentaires, sans doute, mais que sa condition lui permettait d'offrir gratuitement à ses compagnons. C'est ce qu'il ne manquait de faire, leur recommandant avec instance de s'en servir pour réciter le rosaire de Marie.

Non loin de Torre-Hermosa s'élevait un petit ermitage avec une chapelle, dédiée à la *Virgen della sierra*. C'était là que, de préférence, il conduisait son troupeau. Sous le regard protecteur de Marie, il se sentait content et les heures s'écoulaient si agréablement ! Aussi quittait-il avec peine ce lieu cher, et alors, au moins, il faisait en sorte de ne pas perdre de vue la chapelle. Pieusement agenouillé, les yeux tournés vers le sanctuaire, il récitait ses Ave

à la reine des cieux avec une piété toute angélique.

Il portait partout avec lui une image de Marie, collée sur un morceau de carton, et, lorsque le site ne lui permettait plus d'apercevoir la chapelle de la Vierge, il plantait en terre sa houlette, y suspendait son image et, devant elle, à genoux, il priait.

Sur sa houlette elle-même était dressée une petite image de Marie; aussi Pascal en prenait-il le plus grand soin. Il veillait à ce qu'elle ne fut jamais foulée aux pieds de ses brebis et ne s'en séparait pas un instant. Jamais il ne s'en servait pour les frapper et s'endormait en la serrant sur son cœur.

Plus tard, entré au service d'un fermier dans le pays de Valence, il aimait à conduire ses *mérinos* près de la petite chapelle de Notre-Dame de Lorette. Son assiduité à cet endroit attira bientôt l'attention. D'autres bergers avertirent le maître du saint de veiller aux intérêts de son troupeau; car, assuraient-ils, « la dent des pauvres brebis doit avoir tondu ces terres. »

Un jour, le propriétaire du troupeau demanda à son pâtre pourquoi il s'obstinait à rester toujours au même endroit. Et le jeune homme avec une naïveté charmante : « Moi et mes brebis, nous ne pouvons être bien que sous le regard de la sainte Vierge. Sa protection les fera admirablement engraisser. » Le maître considéra son

troupeau. De fait, il le trouva en très bon état, et, plein d'admiration pour son saint domestique, il le laissa dorénavant libre de se rendre là où il voudrait.

De nombreuses bandes de loups ravageaient la contrée. A la tombée du soir, surtout, ils exerçaient un affreux carnage parmi les troupeaux, et les bergers étaient obligés de veiller toute la nuit et d'allumer de grands feux pour se défendre de leurs attaques. Pascal confiait ses brebis à Marie, et, fort de sa protection, passait souvent la nuit agenouillé sur le seuil de la chapelle, sans que le troupeau souffrît jamais des attaques de ces cruels ennemis.

Ainsi Marie récompensait-elle son fidèle serviteur.

Elle fut la mère du petit berger et se fit sa maîtresse dans la vie spirituelle. C'est elle qui lui inspira cette horreur du mal, qui conserva son âme pure et le disposa aux communications divines.

(*Histoire de saint Pascal Baylon*, par le P. IGNACE BEAUFAYS, Frère Mineur.)

PRIÈRE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME, ARCHEVÊQUE DE CONSTANTINOPLE († 407)

O Marie, c'est par vous que nous obtenons le pardon de nos péchés. Nous vous saluons vous qui êtes à la fois mère et vierge ; vous qui êtes le trône de Dieu, l'honneur, la gloire et le plus ferme soutien de l'Église : priez sans cesse pour nous votre Fils Jésus qui est notre Seigneur, afin que

par vous, nous trouvions grâce au jour du jugement et que nous puissions obtenir les biens promis à ceux qui aiment Dieu, par la faveur et la bienveillance de notre Seigneur Jésus-Christ, à qui soit la gloire, l'honneur et l'empire avec le Père et le Saint-Esprit maintenant et toujours et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

(Off. B. M. V. Lect. VI

ORAISON JACULATOIRE

Sainte Marie, priez pour nous !

Saint Benoît Labre expira pendant cette invocation († 1783)

Dix-huitième Jour

DANS LA PURIFICATION MARIE SACRIFIE LES DOUCEURS DE LA VIE ET L'HONNEUR DE SA VIRGINITÉ (1)

SECONDE leçon de ce mystère : pour garder la loi de Dieu, il y a des douceurs dans la vie dont il faut se passer; et c'est ce qui effraie notre amour-propre. Car quelque disposition que l'on ait à vivre dans l'ordre, on se propose toujours, en vivant ainsi, un certain état de douceur; et souvent même c'est cette douceur que l'on cherche en se réduisant à l'ordre : et un des faibles ordinaires de la piété est de se rebuter de l'ordre dès qu'on n'y trouve pas cette douceur. Mais Marie nous apprend bien à nous préserver de cet écueil. Pour accomplir la loi du Seigneur, cette vierge incomparable sacrifie toutes les joies de son âme. Je m'explique. Elle sait bien que ce qu'elle va faire, en présentant Jésus-Christ, doit être pour elle une source de douleur; elle voit déjà Siméon, qui lui montre le glaive dont elle sera percée; elle entend l'oracle du ciel, qui lui est annoncé par ce saint vieillard, et elle n'ignore pas que la prédiction qu'il lui fait est le commencement de son martyre. Il n'importe : le zèle de la loi la

(1) BOURDALOUE. 1er Sermon sur la Purification.



Londres, Galerie nationale

LA VIERGE AVEC L'ENFANT

GIOVANNI BELLINI († 1516)

presse ; elle entre dans le temple, elle paraît devant Siméon, elle lui met son fils entre les bras, et par ces paroles prophétiques : *Tuam ipsius animam pertransibit gladius*, elle reçoit de lui le coup mortel. Car ne pensez pas qu'elle n'en ait senti l'effet qu'au Calvaire, lorsqu'elle assista au crucifiement de son fils. Tout ce qu'elle doit souffrir alors, elle le souffre dès aujourd'hui, et dès aujourd'hui, elle peut dire qu'elle est attachée à la croix.

*
* *

Mais pourquoi faut-il qu'en obéissant à la loi, elle endure ce martyre douloureux? Parce qu'elle était prédestinée pour nous enseigner cette grande vérité, que là où il s'agit de la loi de Dieu, il n'y a ni plaisir ni douceur de la vie à ménager. Or, en voici la preuve authentique. Car, si des joies aussi saintes et aussi pures que les siennes ont dû être sacrifiées, il n'est pas juste, dit saint Bernard, que nous épargnions les nôtres, qui sont vaines, qui sont toutes profanes, qui nous dissipent et qui nous font perdre l'esprit de Dieu. Et si la mère de Dieu, qui, par excellence entre toutes les femmes, était bienheureuse, a néanmoins consenti, en se soumettant à la loi, d'être la plus affligée, nous ne devons pas si aisément nous rebuter de cette divine loi, pour quelques peines qu'il y a à supporter en l'observant.

*
* *

Mais le moyen, direz-vous, de mener une vie insipide et ennuyeuse? Car, voilà le spécieux prétexte dont se couvre la lâcheté de tant d'âmes mondaines, quand on leur parle d'une soumission parfaite à la loi de Dieu. Le moyen de soutenir cet état? Mais comment le soutenez-vous tous les jours dans les engagements malheureux que vous avez avec le monde? Comment le soutenez-vous dans la dépendance servile où vous vous réduisez pour suivre toutes les volontés et tous les caprices d'un homme dont vous cherchez la faveur? Comment le soutenez-vous, quand votre ambition ou votre cupidité vous le commande? Si vous agissiez par l'esprit de la foi, je vous dirais que la grâce, qui est toute-puissante, saura bien vous adoucir cet ennui que vous craignez. Si vous connaissiez le don de Dieu, vous confesseriez que ces joies courtes et passagères, auxquelles on renonce pour Dieu, sont abondamment compensées par des consolations bien plus solides et bien plus propres à remplir la capacité de votre cœur. Et si, au défaut de toute autre considération, vous vouliez vous souvenir des désordres où vous avez vécu, vous vous estimeriez heureux de trouver dans cet ennui et dans cet éloignement des fausses joies du monde de quoi faire pénitence; et cette pénitence, quoique secrète et cachée, surpasserait en mérite toutes ces pénitences et ces réformes d'éclat, que la vanité quelquefois soutient plus que la religion. Quoi qu'il en soit, je vous dis qu'il est indigne que, sur un devoir aussi

important que l'observation de la loi de Dieu, vous apportiez une excuse aussi frivole que l'est cet ennui prétendu, qui vous y paraît attaché.



Troisième et dernière leçon : Marie, pour obéir à la loi, sacrifie jusqu'à son propre honneur, puisqu'en se purifiant elle paraît de même condition que les autres femmes. Ainsi, l'éclat de sa virginité est obscurci ; de cette virginité dont elle avait été si jalouse dans le mystère de l'incarnation : de cette virginité dont la gloire est de briller au dehors et de ne pas laisser voir la moindre tache. Elle consent à en perdre la réputation et le nom ; et, de toutes les humiliations, voilà, j'ose le dire, la plus difficile à soutenir : d'être pure devant Dieu comme le soleil, et de paraître impure aux yeux des hommes. Tel est, néanmoins, le sacrifice que fait la plus sainte de toutes les vierges. Pourquoi? Afin de ne pas manquer à la loi. Or, cette loi de Dieu ne nous oblige à rien de si humiliant. Elle veut que nous paraissions ce que nous sommes ; qu'étant essentiellement soumis au souverain domaine de Dieu, nous ne rougissions point des services qu'il exige de nous et des hommages que nous devons lui rendre ; surtout, qu'étant véritablement impurs et pécheurs, nous n'ayons pas honte des pratiques de la pénitence, qui doivent servir à nous laver, à nous réconcilier, à nous acquitter auprès de la justice divine. Mais que faisons-nous? Par le plus étrange

renversement, nous voulons être pécheurs et paraître justes. Marie abandonne les apparences, pourvu qu'elle soit, du reste, assurée de conserver le trésor de sa virginité; et vous, souvent peu en peine de la chose même, vous ne cherchez qu'à sauver les apparences. Du moins, n'est-ce pas précisément alors le faux honneur du monde qui vous fait garder la loi de Dieu? Mais en combien d'autres occasions cette adorable loi est-elle sacrifiée? Parce qu'on veut s'élever et tenir un certain rang, on viole toutes les lois de l'équité et de la justice, on opprime le faible, on trompe le simple, on forme mille intrigues contre des égaux et des concurrents; on emploie contre eux le crédit, l'artifice, la médisance, la calomnie, et sur leur ruine on établit sa fortune et les fondements de sa grandeur. Parce qu'on est prévenu de cette damnable maxime, qu'en matière d'injure il faut avoir raison de tout, et qu'autrement on est sans honneur, malgré la loi la plus authentique et la plus expresse qui nous ordonne de pardonner, quels ressentiments ne conserve-t-on pas? quels desseins ne conçoit-on pas? à quelles extrémités et à quelles vengeances ne se porte-t-on pas? On ne veut point entendre parler d'accommodement; on exige, pour une offense assez légère, dont on se fait un monstre, des satisfactions infinies; ou, pour mieux dire, on ne sera jamais satisfait qu'on n'ait vu périr cet homme de qui l'on se croit offensé et qu'on ne l'ait perdu. Parce qu'on craint la raillerie, et qu'on s'y exposerait en se dis-

tinguant des autres, tout instruit qu'on est de la loi, tout disposé qu'on est à l'observer, on se laisse aller au torrent, engager par l'exemple, dominer par le respect humain; et, au lieu de mettre sa gloire à servir Dieu, on la met à le déshonorer et à l'outrager. Ah! mon Dieu, faudra-t-il donc que pour un fantôme d'honneur qui nous séduit, tous vos droits vous soient refusés, qu'on trahisse tous vos intérêts, qu'on renverse tous vos desseins, qu'on s'oppose à toutes vos volontés, qu'on méprise et qu'on foule aux pieds toutes vos lois? Et vous, ô homme, ne comprendrez-vous jamais en quoi consiste votre véritable grandeur? Que c'est à dépendre du premier de tous les maîtres, à vous attacher inviolablement à lui, à vous approcher continuellement de lui, à combattre généreusement pour lui, à vous rendre grand devant lui, à vous attirer son estime et à mériter ses faveurs. Tout cela par où? Par l'accomplissement de sa loi.

EXEMPLE

SAINT LÉONARD DE PORT-MAURICE († 1751)

Saint Léonard de Port-Maurice aimait à publier que Marie était sa bienfaitrice et il ajoutait qu'il voulait s'employer tout entier à la louer et à la servir. « Quant à moi, disait-il en chaire, lorsque je me mets à considérer les grâces que j'ai reçues de la très sainte Vierge, savez-vous à quoi je me compare? Permettez-moi de le déclarer ici publi-

quement à la gloire de mon auguste souveraine. Jè me compare à un de ces sanctuaires où l'on vénère quelque madone miraculeuse et dont toutes les murailles sont tapissées d'ex-voto, avec cette inscription mille fois répétée : *Pour une faveur reçue de Marie.* Je crois voir en effet ces paroles gravées sur toutes les parties de mon être : *Bienfait obtenu de Marie.* Cette santé dont je jouis, ce ministère divin que je remplis, ce saint habit que je porte : *Bienfait de Marie.* Chaque bonne pensée, chaque bonne volonté, chaque bon sentiment de mon cœur : *Bienfait de Marie.* Lisez, lisez : vous verrez ces paroles écrites sur moi depuis la tête jusqu'aux pieds, sur mon corps et dans mon âme : *Bienfait de Marie.* Sur ma langue vous trouverez écrit : *Bienfait de Marie.* Qu'elle soit donc bénie à jamais, ma généreuse bienfaitrice ! Oui, pour moi, je chanterai éternellement la miséricorde de Marie ; et si j'arrive au salut, j'y arriverai, je le déclare, grâce à Marie, ma puissante souveraine. »

(*Vie du saint*, par le P. SALVATOR D'ORMÉA.

PRIÈRE DE SAINT LÉONARD DE PORT-MAURICE

O ma bonne Mère! la vie que j'ai menée jusqu'ici me rend, je le sais, tout à fait indigne d'être votre fils. J'ai beaucoup péché, j'ai rempli d'amertune votre cœur, je ne mérite plus d'être aimé de vous. Mais si j'ai perdu les sentiments d'un fils à votre égard, je sais que vous êtes toujours ma mère, et une mère pleine de tendresse. J'ai donc la confiance que si je recours à vous avec un sincère repentir, vous ne me

rejetterez point. Me voici donc à vos pieds, Mère de miséricorde! Je regrette la vie que j'ai menée, et je vous en demande pardon à vous et à votre Fils. Pardonnez, ô Vierge sainte, à ce grand pécheur. Je ne veux plus pécher à l'avenir, je veux être désormais un vrai pénitent; soyez toujours pour moi une mère pleine de tendresse et je serai pour vous un véritable fils. Assistez-moi comme une bonne mère, afin que j'aie le bonheur de me sauver par votre intercession.

(Troisième entretien en l'honneur de la Vierge

ORAISON JACULATOIRE

Jésus, Marie! Jésus, Marie! Jésus, Marie!

(Dernière invocation du bienheureux Denys de la Nativité, carme, martyrisé en 1638)

Dix-neuvième Jour

LA MORT DE MARIE NOUS APPREND A MOURIR SAINTEMENT (1)

Il n'y a jamais eu de mort plus précieuse devant Dieu que celle de la Vierge, parce qu'il n'y a jamais eu de vie plus remplie de mérites que la sienne. Tirons la conséquence de ce principe; et puisque nous convenons qu'une mort sagement prévue, et précédée d'une bonne vie, est la voie la plus droite et la plus sûre pour arriver au terme du salut, concluons de là que toute notre application doit donc être à amasser ce trésor de mérites, qui doit sanctifier selon Dieu notre mort, et la rendre heureuse. Et, en effet, tout nous quitte à la mort; il n'y aura que nos bonnes œuvres qui nous suivront. Ces bonnes œuvres faites pour Dieu (car il n'y en a point d'autres de méritoires), ce sont les seuls biens qui nous resteront et que nous emporterons avec nous. Ainsi il s'agit maintenant de nous enrichir de ces sortes de biens, et nous devons user là-dessus d'une diligence d'autant plus grande que nous avons peut-être le malheur d'être du nombre de ceux qui sont venus des derniers et qui n'ont commencé que tard à travailler. Faire un fonds de mérites pour la mort, voilà à quoi doivent

(1) Bourdaloue. Instruction pour l'octave de l'Assomption.

se rapporter toutes les actions de notre vie ; voilà ce qui doit nous animer à n'en pas négliger une seule, puisqu'il n'y en a aucune dont le prix et la sainteté de notre mort ne dépendent. Si toutes nos pensées n'aboutissent là, c'est à nous, bien plus justement qu'à Marthe, que s'adresse aujourd'hui ce reproche du Sauveur : *Vous vous empressez, et vous vous troublez du soin de plusieurs choses : cependant, il n'y en a qu'une de nécessaire.*

***

La mort de la sainte Vierge n'a pas été seulement précieuse devant Dieu par les mérites qui l'ont précédée, mais par les grâces et les faveurs divines qui l'ont accompagnée. L'une de ces grâces est que la sainte Vierge, en mourant, n'éprouva point les douleurs de la mort, qui sont les inquiétudes et les regrets que nous ressentons communément à la vue d'une mort prochaine. La parole de l'Écriture s'accomplit singulièrement en elle : *Les âmes justes sont dans la main de Dieu, et les douleurs de la mort ne les affligeront point.* Or, cette grâce fut donnée à Marie, et parce qu'elle était juste par excellence, et parce qu'elle était parfaitement détachée de toutes les choses de la terre. Car le péché, dit saint Paul, est l'aiguillon de la mort ; et ce qui redouble encore la peine et les douleurs de la mort, c'est l'amour du monde. Voilà les deux causes qui sont capables de nous rendre un jour la mort affreuse : le péché, parce que c'est

particulièrement à la mort qu'il se fait sentir; et l'amour du monde, parce qu'on ne peut quitter qu'avec douleur ce qu'on possède avec attachement. Retranchons l'un et l'autre, si nous voulons participer au privilège de la mère de Dieu, et mourir comme elle dans le calme et dans l'assurance. Travaillons à détruire dans nous le péché par la pénitence. Dès là, quelque terrible que soit la mort, elle ne le sera plus pour nous, et nous pourrons avec une humble confiance nous écrier : *O mort, où est ton aiguillon?* De même, détachons notre cœur de toutes les choses dont il faudra bientôt nous séparer : par là, nous nous épargnerons les amertumes de la mort; car *la mort n'est amère*, selon le Sage, *qu'à celui qui a mis ou voulu mettre son repos dans la jouissance des biens de ce monde.*

***

Mais ce qui a rendu, par-dessus tout, la mort de Marie précieuse devant Dieu, c'est la disposition d'esprit et de cœur avec laquelle elle la reçut. Disposition d'esprit : elle envisagea la mort dans les vues les plus pures de la foi, je veux dire, comme l'accomplissement de ses vœux, comme le moyen d'être promptement réunie à son Fils et à son Dieu, dont elle gémissait depuis si longtemps de se voir séparée. Disposition de cœur : regardant ainsi la mort, elle la désira avec toutes les ardeurs de la plus fervente charité, et elle souhaita, bien plus vive

ment que saint Paul, *d'être enfin dégagée des liens du corps pour vivre avec Jésus-Christ;* car ces paroles de l'apôtre ne convinrent jamais mieux à personne qu'à Marie. C'est de cette sorte que devraient mourir tous les vrais chrétiens; mais, à la honte de la vraie religion, la plupart meurent comme des païens, qui n'ont ni foi, ni espérance, ou, du moins, comme des hommes en qui l'espérance des biens éternels est infiniment affaiblie et presque entièrement étouffée par l'amour des biens visibles et présents. Désordre que nous déplorons tous les jours dans les autres, mais dont peut-être nous ne pensons pas à nous garantir nous-mêmes. Faisons-nous donc un capital de nous disposer par de fréquents désirs à cette mort sainte, après laquelle les justes et les amis de Dieu ont soupiré; et que ce ne soit pas seulement de bouche, mais sincèrement et de cœur, que nous disions chaque jour à Dieu : *Que votre règne arrive pour nous.* Car il n'y a que la mort par où nous puissions parvenir au royaume de Dieu; et nous sommes incapables de faire à Dieu cette prière, si nous ne regardons la mort comme l'a regardée la mère de Dieu.

EXEMPLE

SAINT VINCENT DE PAUL († 1660)

Saint Vincent de Paul aima la sainte Vierge, dès sa plus tendre enfance. Au sein de la vaste

plaine marécageuse, ombragée par de vieux chênes et rafraîchie par un étang, dans laquelle il menait paître ses troupeaux, se trouvait un lieu qui attirait sa piété et son cœur. C'étaient les ruines d'une vieille chapelle, consacrée à la sainte Vierge, et objet d'un ancien et pieux pèlerinage. Les calvinistes avaient brûlé cette chapelle, et pour que la statue de Marie ne tombât pas aux mains des hérétiques, les habitants du pays l'avaient précipitée au fond de l'étang. C'est sur ces débris calcinés, mais sacrés par la vénération et l'amour des fidèles, qu'on voyait souvent le saint enfant agenouillé et en prières et c'est là qu'il donna la première révélation de cette ardente dévotion à la sainte Vierge qui ne l'a plus quitté.

Il reste dans cette plaine un autre témoin de sa tendre piété. En face de la maison paternelle, on voit encore un vieux chêne, déjà plusieurs fois séculaire au moment de sa naissance, et qui aujourd'hui, à plus de trois cents ans de distance, pousse encore dans tous les sens ses branches magnifiques. Mais déjà en 1576, le temps avait creusé les flancs de cet arbre superbe, et l'enfant avait profité de cette excavation pour y placer la statue de la sainte Vierge, devant laquelle il aimait à entretenir des fleurs champêtres. Que d'heures il a passées au pied de ce chêne en conduisant ses troupeaux et en les ramenant! Quels vœux, quelles prières ont monté au ciel à travers ses branches, dont la piété catholique se dispute depuis trois siècles les

moindres feuilles, pour les éparpiller comme des reliques dans le monde entier !

Il voulut dire sa première messe à l'autel de Marie. A vingt minutes de la petite ville de Buzet, où il passait ses vacances, se trouvait une vieille petite chapelle dédiée à la sainte Vierge : elle était placée au sommet d'une montagne et cependant perdue dans les bois. Combien de fois il y était venu ! La tradition montre le sentier qu'il suivait en y allant. Que de grâces il y avait reçues ! C'est là qu'il résolut de dire en secret sa première messe, dans le plus profond recueillement, n'étant assisté que d'un prêtre et d'un clerc pour le servir.

Vers l'âge de 47 ans, il revint passer quelques jours parmi les siens.

La chapelle de Notre-Dame de Buglosse avait été rebâtie depuis qu'on avait retrouvé la statue jetée dans l'étang. Vincent décida que ce serait là, dans ce sanctuaire vénéré, qu'il réunirait sa famille et qu'il lui dirait adieu.

(*Histoire de Saint Vincent de Paul* par Mgr Bougaud)

PRIÈRE DE SAINT JEAN DAMASCÈNE († VIIIe siècle)

O Marie, vous dont l'intercession n'est point refusée, dont la prière n'est point rejetée, vous qui êtes au plus près de la divinité, qui vous rapprochez le plus de la sainte Trinité, vous qui êtes élevée de beaucoup au-dessus des troupes des chérubins, au-dessus des phalanges séraphiques, faites que par vous, tant que nous habiterons en ce monde périssable, nous obtenions le secours nécessaire

pour faire le bien, nous soyons à l'abri des souillures du crime, et qu'après notre passage de cette vie au sein du Dieu très haut et éternel, nous arrivions à la félicité du royaume céleste, au bonheur d'habiter dans la région des vivants.

ORAISON JACULATOIRE

Reine du ciel, quand sonnera pour moi l'heure de mourir, montrez-moi et présentez-moi votre giron sur lequel reposa mon très doux Aimé, et je ne craindrai aucun des maux que pourraient me causer mes ennemis.

Prière du bienheureux RAYMOND LULLE, marchant au martyre en 1315)

Vingtième Jour

MARIE MÈRE DE DIEU (1)

Il fallait pour mettre au monde un Dieu-Homme et fait chair, qu'il y eût une créature prédestinée en qualité de mère de Dieu selon la chair, et voilà ce que j'appelle l'alliance de la chair avec le Verbe dans la personne de Marie. Alliance que l'hérésie n'a pas voulu reconnaître dans cette vierge, non plus que celle de la divinité et de l'humanité dans Jésus-Christ : mais alliance que les vrais fidèles ont hautement et constamment soutenue. Appliquons-nous d'abord à en comprendre le dogme : nous verrons ensuite la gloire qui en revient à Marie, et le fruit que nous en pouvons retirer.



Une vierge mère de Dieu, et mère de Dieu selon la chair, c'est ce qui choqua autrefois la fausse piété des hérétiques, surtout de ce fameux Nestorius, patriarche de Constantinople. Cet homme emporté par l'esprit d'orgueil, en abusant du pouvoir que lui donnait son caractère, osa disputer à Marie sa qualité de mère de Dieu : et dans cette vue y eut-il

(1) **Bourdaloue. Sermon sur l'Annonciation de la Vierge**

artifice qu'il n'employât, et déguisement dont il n'abusât, pour couvrir ou pour adoucir la malignité de son erreur? Car, suivant le rapport des Pères, tout ce qu'on peut d'ailleurs imaginer de titres spécieux et honorables, il les accorda à Marie, hors celui dont il était uniquement question. Il confessa qu'elle était la mère du Saint des saints, qu'elle était la mère du Rédempteur des hommes; il convint qu'elle avait reçu et porté le Verbe de Dieu dans ses chastes entrailles; il se relâcha même jusqu'à dire qu'elle était la mère d'un homme, qui, dans un sens, avait été Dieu, parce qu'il avait été spécialement uni à Dieu. Mais qu'elle fût absolument et sans restriction mère de Dieu, c'est sur quoi on ne put fléchir cet esprit incrédule et opiniâtre. Que fit l'Église? Elle rejeta toutes ces subtilités; et plus Nestorius s'obstinait à combattre ce titre de mère de Dieu, plus elle s'intéressa à le maintenir. Il ne s'agissait en apparence que d'un seul mot, et ce seul mot grec θεοτόκος, qui signifie mère de Dieu, était le sujet de toutes les contestations. Mais parce qu'il est vrai, comme l'a sagement remarqué saint Léon Pape, que le chemin qui conduit à la vie est un chemin étroit, non seulement pour l'observation des préceptes, mais encore plus pour la soumission aux vérités orthodoxes : *Non in sola mandatorum observantia, sed in recto tramite fidei, arcta via est quae ducit ad vitam*, l'Église prit la défense de ce seul mot avec toute la force et toute l'ardeur de son zèle. Elle assembla des con-



LA VIERGE A LA GROTTE
LÉONARD DE VINCI ET AMBROGIO PREDA (vers 1490)

ciles, elle fulmina des anathèmes, elle censura des évêques, elle n'épargna pas ceux qui tenaient les premiers rangs, elle les excommunia, elle les dégrada. Pourquoi? Parce que dans ce seul titre de mère de Dieu était renfermé tout le mystère de l'incarnation du Verbe. Car c'est pour cela qu'on se fit comme un capital, et un point essentiel de religion, de croire que Marie était dans le sens le plus naturel mère de Dieu. Non pas que cette créance fût nouvelle, puisque, selon saint Cyrille, toute la tradition l'autorisait, et que déjà depuis longtemps Julien l'Apostat l'avait reprochée aux chrétiens : *Vos, christiani, Mariam nunquam cessatis vocare Dei genitricem*. Mais on voulut que cette créance, aussi ancienne que l'Église, fût désormais comme un symbole de foi; et l'on arrêta, dans le concile d'Éphèse, que le titre de mère de Dieu serait un terme consacré contre l'hérésie nestorienne, comme celui de consubstantiel l'avait été dans le concile de Nicée contre l'hérésie arienne.

Voilà, mes frères, ce que nous croyons; et c'est sur ce dogme ainsi établi que sont fondés tous les honneurs que nous rendons à Marie : c'est, dis-je, sur la maternité divine, qui, dans l'ordre des décrets de Dieu, l'a élevée au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu. Nous n'en faisons pas pour cela une divinité; et je pourrais appliquer ici ce que le grand saint Augustin, dans un semblable sujet, répondait aux manichéens, qui malicieusement et injustement accusaient les catholiques de rendre aux mar-

tyrs un culte superstitieux et idolâtre. Voici ce qu'il leur disait, en s'adressant à Fauste : Il est vrai que nous nous assemblons pour célébrer les fêtes des martyrs ; mais nous n'avons jamais eu la pensée d'offrir, par exemple, le sacrifice à aucun des martyrs. Nous savons que cet honneur n'est dû qu'à Dieu seul, et c'est aussi à Dieu seul que nous le rendons. Car où est l'évêque, où est le prêtre, qui ait jamais dit étant à l'autel : C'est à vous, Pierre ; c'est à vous, Paul ; c'est à vous, Cyprien, que nous offrons et que nous immolons l'agneau sans tache ? Nous l'immolons à Dieu qui a couronné les martyrs ; et nous ne l'offrons en mémoire des martyrs, que pour participer à leurs mérites, pour obtenir le secours de leur intercession. Ainsi parlait saint Augustin, et je dis de même de Marie. Nous célébrons avec solennité le jour bienheureux où l'ange lui annonça le choix que Dieu faisait d'elle ; mais à Dieu ne plaise qu'en lui rendant nos hommages, parce qu'elle a conçu le Verbe de Dieu, nous la confondions avec Dieu. C'est de quoi nous ne craignons pas qu'on puisse soupçonner notre foi. Car pour me servir du même raisonnement, où est le prêtre qui, dans les saints mystères, ait jamais dit : C'est à vous, Marie, que nous sacrifions ? Nous sacrifions à celui qui a prédestiné Marie, qui a glorifié Marie ; mais quoiqu'elle soit incontestablement mère de Dieu, nous ne la regardons et nous ne l'honorons que comme une pure créature, dont tout le bonheur est d'avoir

été fidèle à Dieu, d'avoir été humble devant Dieu, d'avoir été singulièrement élue de Dieu.

***

Cependant, sans élever Marie jusqu'à Dieu, est-il, du reste, une grandeur comparable à celle de cette mère de Dieu? Tâchons de nous en former quelque idée; mais souvenons-nous d'abord de ce qu'a dit saint Bernard, que Marie elle-même n'eût pu la comprendre dans toute son étendue, ni l'expliquer : *Audacter dico, quod nec ipsa plane Maria potuit explicare.*

EXEMPLE

SAINT BERNARDIN DE SIENNE († 1444)

Les historiens nous dépeignent saint Bernardin, au temps de son adolescence, comme un jeune homme fort agréable, d'un visage coloré, d'une physionomie fine et distinguée, d'un air enjoué et cependant imposant le respect, de manières courtoises et engageantes, d'une taille moyenne et bien prise.

En le voyant si fait pour plaire, les pieuses parentes chez qui Bernardin habitait, jugeaient sage de le mettre souvent en garde contre le danger des coquetteries féminines. Un jour que sa cousine Tobia lui donnait quelque avis de ce genre : « Sachez, lui répondit-il plaisamment, que je suis épris d'une très noble dame. Je donnerais volontiers

ma vie pour jouir de sa présence, et ma nuit serait sans sommeil si j'avais passé la journée sans la voir. » Ces propos rendaient Tobia fort perplexe : elle avait peine cependant à soupçonner un jeune homme qu'elle savait si dévot et si mortifié. « Quelle est dcnc, lui demanda-t-elle, cette bien-aimée dont vous me parlez sans cesse? Où demeure-t-elle? » Bernardin se borna à répondre qu'elle demeurait au delà de la porte Camollia. De plus en plus troublée, Tobia se décide à observer secrètement les démarches de son jeune cousin. Dès le lendemain, cachée près du lieu indiqué, elle ne tarda pas à voir venir Bernardin. Au-dessus de la porte Camollia était peinte une Vierge qui s'élevait dans les cieux, au milieu d'anges dansant, chantant, jouant des instruments. Bernardin s'agenouille devant l'image de la Vierge; l'expression de son visage témoigne du ravissement avec lequel il la contemple, de la ferveur avec laquelle il la prie; cela fait, il se relève et rentre directement chez lui.

Plusieurs jours de suite, Tobia renouvelle l'épreuve avec le même résultat. Pleinement rassurée, elle redemande à Bernardin de lui révéler le nom de la femme dont il est épris, afin, dit-elle, de la demander en mariage, si elle n'est pas de rang trop supérieur. « Ma mère, répond le jeune homme, puisque vous l'ordonnez, je vous livrerai le secret de mon cœur, que, sans cela, je n'aurais révélé à personne. Je suis épris de la Vierge bienheureuse, Marie, mère de Dieu : c'est elle que j'ai toujours

aimée : c'est elle que, brûlant d'amour jusqu'au plus profond de mon être, je désire voir ; c'est elle dont j'ai fait ma très chaste fiancée ; c'est sur elle que je voudrais toujours fixer mes regards avec la vénération qui lui est due. Mais, ne pouvant le faire ici-bas, j'ai résolu de visiter chaque jour son image. Voilà quelle est ma bien-aimée. »

Tobia avec des larmes de joie, serre dans ses bras celui qu'elle appelle son fils béni, et rend grâces au Seigneur. Les biographes rapportent que Bernardin garda toujours cette aimable dévotion à la Vierge de la porte Camollia. Devenu moine, il saisira, au milieu de sa vie errante, toutes les occasions de lui rendre visite comme aux jours de son adolescence, et quand, prêchant aux Siennois, il voudra leur donner une idée des splendeurs de l'Assomption de Marie, il leur rappellera l'image qu'ils étaient habitués à voir, à l'entrée de leur ville.

(THUREAU-DANGIN, *Saint Bernardin de Sienne*)

PRIÈRE DE SAINT BERNARDIN DE SIENNE

O Marie ! comment vous louer? Si je vous nomme ciel, vous êtes plus élévée que lui ; si je vous appelle mère des nations, vous surpassez cet éloge ; si je dis que vous êtes la figure de Dieu, vous méritez cet auguste titre ; que vous êtes la reine des anges, tout prouve que je n'exagère point. Que dirai-je donc qui soit digne de vous? Vous êtes la porte du paradis, la gloire du genre humain, le trône du Roi éternel, la lumière du monde, la reine des anges,

la terreur des démons, le refuge des pécheurs, le miroir de la pureté, la source des grâces, la caisse des célestes trésors, la consolation des pauvres, la réjouissance des humbles, le soulagement des élus, la conductrice des voyageurs, le port des naufragés, le bouclier des combattants, la mère des orphelins, la tutrice des veuves, la douceur des âmes contemplatives, l'avocate des pénitents, la guérison des malades, le modèle des justes, l'espérance et la gloire des croyants, le sceau des enfants de l'Église catholique.

O femme comblée par toutes les bénédictions au delà de toute créature ! Vous êtes seule la mère de Dieu, la maîtresse de l'univers, la reine du monde, la dispensatrice de toutes les grâces, la splendeur de l'Église, l'incompréhensible grandeur de toutes les vertus, de tous les dons et de toutes les grâces ; vous êtes le temple de Dieu, le paradis des délices, l'exemple de tous les hommes de bien, la consolation des âmes pieuses, la racine et l'ornement de tout salut. Vous êtes la porte du ciel, l'allégresse du paradis, et, plus qu'on ne saurait le dire, la joie du Dieu suprême. Hélas ! nous ne pouvons que bégayer vos louanges ; mais daignez suppléer vous-même à notre impuissance afin que nous vous louions dignement à travers les siècles sans fin. Amen.

ORAISON JACULATOIRE

Salut, Marie, plus sainte que les chérubins, plus glorieuse que les séraphins, plus radieuse que le soleil, plus brillante que la lune, nuage léger qui avez répandu sur la terre la pluie du ciel !

S. TARAISE, patr. de Constantinople († 806)

Vingt et unième Jour

CONTINUATION DU MÊME SUJET : MARIE, MÈRE DE DIEU (1)

VOYONS quelle gloire doit revenir à Marie de sa qualité de mère de Dieu.

Mère de Dieu! Écoute, ô homme! s'écrie là-dessus saint Anselme; contemple et admire : *Intendat mens humana, contempletur, et stupeat*. Le Père céleste avait un Fils unique et consubstantiel: mais il n'a pas voulu que ce Fils n'appartînt qu'à lui seul; il en a fait part à Marie, et elle est véritablement sa mère sur la terre, comme il est son père dans le ciel : *Non est passus manere suum; sed eum ipsum voluit esse Mariae unicum*. Pensée sublime, mais qui, dans sa sublimité, n'exprime rien dont notre mystère ne nous fasse voir l'entier accomplissement. Ah! mes frères, disait saint Paul, je fléchis le genou devant le Père de Jésus-Christ, mon maître, parce que c'est de lui que procède toute paternité, soit dans le ciel, soit sur la terre. Ainsi parlait le grand apôtre; et ne puis-je pas ajouter, que je me prosterne en la présence de ce Père tout-puissant, pour le reconnaître, non plus seulement comme auteur de toute paternité, mais comme principe de cette maternité divine que j'honore dans Marie? Car quel prodige! et quel autre

(1) **BOURDALOUE. Sermon sur l'Annonciation de la Vierge.**

que Dieu même a pu opérer ce miracle? La virginité et la fécondité jointes ensemble; une vierge qui conçoit dans le temps le même Fils que Dieu, avant tous les siècles, a produit dans l'éternité ; une mère, dit saint Augustin, devenue mère par la seule obéissance de son esprit, de même que le Père dans l'adorable Trinité est père par la seule connaissance de ses infinies perfections. Qui jamais, avant Marie, entendit rien de pareil? Et si la foi ne nous l'apprenait pas, qui jamais l'eût cru, qu'une créature dût un jour donner en quelque manière l'être à son créateur, et que le créateur pût devenir en quelque sorte l'ouvrage et la production de sa créature? Qui l'eût cru, que Marie dût donner à un Dieu ce qu'il n'avait pas auparavant, et qu'un Dieu en dût recevoir une vie toute nouvelle? Qui l'eût cru, que le Verbe, par qui tout a été fait, dût être formé lui-même par une vierge, et que par là cette vierge s'acquittât, pour ainsi dire, envers lui du bienfait de la création? Permettez-moi d'user de toutes ces expressions. Les Pères avant moi s'en sont servis, et ce serait une délicatesse mal entendue d'avoir peine à parler comme eux, et d'omettre ces magnifiques éloges que la piété leur inspirait et que la même piété nous doit rendre vénérables.

***

Ce qui me paraît plus surprenant, reprend l'archevêque de Ravenne, saint Pierre Chrysologue, c'est que le Verbe divin, qui, dans le

ciel, ne dépend point du Père dont il est produit, ait voulu dépendre sur la terre, de la mère en qui il s'est incarné. Que dis-je? Le Verbe dépendant, cela peut-il s'accorder avec la majesté de Dieu? Il faut bien le dire, puisque c'est une suite de la maternité de Marie. Dès là que je la reconnais pour mère de Dieu, non seulement je puis, mais je dois reconnaître que ce Dieu-Homme a voulu dépendre d'elle; qu'il lui a rendu des honneurs et une obéissance légitime; qu'il s'est soumis à son pouvoir; et c'est aussi ce que l'Évangile nous a expressément marqué par ces courtes paroles : *Et erat subditus illis*. Paroles à quoi se réduit presque tout ce que nous savons de la vie mortelle du Sauveur jusques au temps de sa prédication. Mais encore, demande saint Bernard, de qui parlait l'évangéliste? Est-ce Dieu, est-ce l'homme qui obéissait à Marie? Dieu et l'homme tout ensemble, répond ce Père. Or, voyez, poursuit-il, lequel des deux est plus digne de votre admiration, ou la soumission du fils, ou l'empire de la mère? *Elige utrum mireris, aut Filii beneficentissimam dignationem, aut matris excellentissimam dignitatem*. Car voici tout à la fois deux grands prodiges : prodige d'humilité, que Dieu soit dépendant d'une femme; et prodige de grandeur, qu'une femme commande à Dieu : *Utrimque miraculum, et quod Deus feminae obtemperet, humilitas sine exemplo; et quod Deo femina praecipiat, sublimitas sine socio.*

***

De là, ne nous étonnons plus qu'un ange descende du ciel pour saluer Marie, qu'il s'humilie en sa présence, qu'il l'appelle pleine de grâce, qu'il l'élève au-dessus de toutes les femmes. Ne nous étonnons plus d'entendre dire à saint Augustin, que rien après Dieu et parmi tous les êtres créés n'est égal à Marie, et n'est même comparable à Marie.

EXEMPLE

LES SEPT FONDATEURS DES SERVITES (XIII[e] siècle)

Le 15 août de l'année 1233, en la belle fête de l'Assomption, les membres de la pieuse confrérie des *Laudesi* étaient réunis dans leur oratoire, pour chanter les louanges de Marie. Pénétrés du grand mystère de ce jour, ils célébraient avec ferveur le triomphe de la reine des cieux, quand tout à coup elle daigna se montrer à sept d'entre eux dans toute la splendeur de sa gloire; avec une voix d'une suavité inexprimable elle les invita à quitter le monde, pour se consacrer entièrement au service de Dieu. Sans leur découvrir encore son dessein, elle préludait ainsi à la fondation du nouvel Ordre qu'elle voulait instituer par eux et « dont le nom seul exprime tout l'orgueil qu'on éprouvait dans ces temps chevaleresques à se courber sous le joug si doux de la reine du ciel, l'Ordre des Servites ou Serfs de Marie. » Ce nom béni, les sept saints fondateurs semblent l'avoir reçu du ciel. En effet, de

tout petits enfants, encore allaités par leurs mères et portés dans leurs bras, voyant passer les pieux Florentins, se mirent à tressaillir de joie, puis, sentant leurs langues déliées, à crier de toutes leurs forces, à l'étonnement général : « Voici les Serviteurs de Marie ! » Parmi ces enfants s'en trouvait un de cinq mois, qui, voyant deux des solitaires demander l'aumône, se tourna vers sa mère et lui dit : « Voici les Serviteurs de Marie; faites-leur l'aumône. » Cet enfant entra plus tard dans l'Ordre et devint un grand propagateur de la dévotion à Notre-Dame des Douleurs. Il est honoré dans l'Église sous le nom de saint Philippe Benizi.

Les dévots serviteurs de Marie furent favorisés d'une autre apparition de la Vierge en 1239. Elle se montra entourée d'un grand nombre d'anges, portant dans leurs mains des habits religieux de couleur noire, un livre ouvert contenant la règle de saint Augustin, le titre de Serviteurs de Marie écrit en lettres d'or et une palme magnifique.

Afin de témoigner à Marie leur reconnaissance d'une si maternelle protection, les saints fondateurs décidèrent d'un commun accord qu'on observerait dans l'Ordre un certain nombre de pratiques en l'honneur de Marie. Ils instituèrent le Tiers-Ordre des Servites de Marie ainsi que la société du scapulaire de Notre-Dame des Douleurs. Par ces pieuses pratiques et institutions, l'Ordre faisait paraître et briller au dehors, dès le principe, ce cachet de vive et incessante dévotion envers Marie

qu'il tenait de toutes les circonstances de son origine, et qu'il ne devait jamais perdre dans la suite.
(Les sept bienheureux fondateurs, par le Père LEDOUX. — *Vie de saint Philippe Benizi,* par le Père SOULIER.)

PRIÈRE DE SAINTE GERTRUDE († 1299)

Très sainte Vierge Marie, je vous recommande mon âme et mon corps, mes pensées, mes désirs, mes paroles et mes actions, ma vie et ma mort, mais surtout le dernier instant de ma vie, duquel dépend l'éternité. Comme vous avez invité votre Fils à votre bienheureux trépas, je vous invite à assister à ma mort : par l'amour avec lequel vous avez assisté votre Fils mourant, par les larmes amères que vous avez versées lorsque vous lui vîtes incliner la tête et rendre le dernier soupir, je vous supplie de m'assister moi aussi avec votre maternelle bonté et de ne pas m'abandonner : car sans vous je ne puis avoir la confiance de mourir pieusement. O Mère pleine de bonté, ne rejetez ma demande : je vous la présente avec un cœur qui vous est dévoué. Si je meurs sans vous, j'ai raison de craindre que je périsse éternellement. Si vous ne m'assistez pas par votre présence, faible et pauvre que je suis, comment résisterai-je aux attaques si multiples et si violentes de mes ennemis? Comment comparaîtrai-je devant mon juge sévère, si vous ne m'accompagnez, si vous ne prenez ma défense? Comment rendrai-je compte de mes péchés si nombreux, si énormes, si vous ne les excusez auprès de votre fils, si vous ne m'en obtenez le pardon? Prêtez donc l'oreille à ma prière, ô bienheureuse Mère, et pour l'amour de votre bien-aimé Fils, assistez-moi à mon heure dernière, afin qu'arraché par votre protection aux périls suprêmes, je parvienne avec vous aux joies du ciel! Ainsi soit-il.

ORAISON JACULATOIRE

Deo gratias et Mariae! Merci à Dieu et à Marie!
Dernières paroles du bienheureux GRIGNON DE MONTFORT († 1716

Vingt-deuxième Jour

MARIE, MÈRE DES HOMMES (1)

Marie, devenue mère de Dieu, devient par là même la mère des hommes, la protectrice des hommes, la coopératrice du salut des hommes; et une mère, une protectrice, une coopératrice toute-puissante pour les hommes. Prenez garde, s'il vous plaît. Mère des hommes, puisque tous les hommes sont non seulement les frères, mais les membres de ce Dieu-Homme qu'elle porte dans son sein. Protectrice des hommes, puisque c'est en faveur des hommes qu'elle est choisie; et qu'en ce sens elle doit aux hommes son élévation. Coopératrice du salut des hommes, puisqu'elle sert à former le Sauveur qui vient racheter les hommes, et qu'elle donne le sang qui doit être le prix de cette rédemption et de ce salut. Mais j'ajoute, mère toute-puissante, protectrice toute-puissante, coopératrice toute-puissante. Pourquoi? Parce qu'en qualité de mère de Dieu, elle a singulièrement trouvé grâce auprès de Dieu.

* * *

Marie nous tend les bras pour nous admettre au nombre de ses enfants : c'est dans cette pensée que nous devons imiter le zèle et la piété que témoi-

(1) Bourdaloue. Sermon sur l'Annonciation de la Vierge.

gnèrent les chrétiens d'Éphèse, lorsqu'ils reçurent le jugement de l'Église universelle à la gloire de cette vierge en qui ils avaient mis leur confiance. Le fait est remarquable, et je voudrais que les hérétiques de notre siècle y fissent toute l'attention nécessaire, et qu'ils apprissent quels étaient, il y a plus de douze cents ans, les sentiments des fidèles à l'égard de Marie et quels doivent être encore les nôtres. L'histoire nous apprend que le jour où l'on devait conclure sur la divine maternité de Marie, tout le peuple parut dans les rues, remplit les places publiques, se tint autour de ce fameux temple dédié au culte de la Vierge, et où les Pères du concile étaient assemblés ; qu'au moment où la décision fut publiée, et qu'on entendit que Marie était maintenue dans la juste possession du titre de mère de Dieu, toute la ville retentit d'acclamations et de cris de joie ; que les Pères, sortant pour se séparer, furent comblés de bénédictions et conduits en triomphe; que l'air fut éclairé de feux ; enfin, que rien ne manqua à la pompe de cette réjouissance commune, ni à l'éclat de la glorieuse victoire que Marie avait remportée. Ah ! il est vrai, ce peuple fidèle était sensible aux intérêts de Marie et agissait en cela par un esprit de religion; mais, en s'intéressant pour Marie, il s'intéressait pour lui-même. Car il comptait sur le secours de cette mère de Dieu et il savait ce qu'il en devait attendre.

* * *

Prenons les mêmes sentiments et tenons la même conduite. Puisque Marie est mère de Dieu, rendons-lui les hommages qu'elle mérite, et allons au pied des autels lui jurer une fidélité inviolable et lui renouveler les saintes protestations du plus respectueux et du plus parfait dévouement. Mais ne nous oublions pas nous-mêmes ; et pour l'engager à nous faire sentir les effets de sa médiation, représentons-lui l'étroite alliance qui l'unit à nous et qui nous unit à elle. Disons-lui, d'une part, comme les habitants de Béthulie disaient à Judith : *Tu gloria Jerusalem, tu laetitia Israel, tu honorificentia populi nostri.* Oui, Vierge sainte, vous êtes l'ornement de Jérusalem, le bonheur d'Israël, la gloire de notre peuple ; c'est-à-dire, l'ornement, la gloire, le bonheur de l'Église. *Quia confortatum est cor tuum, eo quod castitatem amaveris :* parce que vous étiez pure dans un degré de perfection qui surpassait même la pureté des anges, vous avez eu la force d'attirer du ciel le Verbe divin et de l'incorporer à notre chair : *Ideo eris benedicta in aeternum :* c'est pour cela que nous nous humilions devant vous, pour cela que nous vous donnons le tribut de louanges qui vous est dû, pour cela que nous vous bénissons et que tous les siècles après nous vous béniront. Mais, d'autre part, reprenons et ajoutons ce que le sage et zélé Mardochée dit à la reine Esther, lorsque, pour l'exciter à prendre la défense des juifs menacés d'une ruine prochaine, il lui remontra que si Dieu l'avait élevée sur le trône,

c'était plus pour sa nation que pour elle-même : *Et quis novit, utrum idcirco ad regnum veneris, ut in tali tempore parareris?* Non, ô glorieuse Mère de Dieu, nous ne craindrons point de le dire, car nous le savons, que si le Seigneur vous a distinguée entre toutes les femmes; que s'il vous a honorée de la plus éclatante dignité, c'est pour nous; et voilà ce qui, dans tous les états de la vie, dans toutes les conjonctures et tous les temps, nous fera recourir à vous avec confiance. Nous vous exposerons nos besoins, nous implorerons votre intercession et vous écouterez nos vœux, et vous les représenterez à votre Fils, et vous y joindrez les vôtres, et vous ferez descendre sur nous toutes les grâces divines.

***

N'en doutons point, et puisque nous avons une telle ressource auprès de Dieu, apprenons à en profiter. On vous prêche sans cesse dans la chaire la sévérité des jugements de Dieu : on vous dit tout ce qui peut vous intimider et vous effrayer. Ce sentiment est bon, et je dois travailler moi-même à vous imprimer profondément dans l'âme une crainte chrétienne et salutaire. Mais de s'en tenir là; de ne vous faire entendre que les menaces du Seigneur; de ne vous faire voir que les difficultés et les obstacles qui se rencontrent dans la voie du salut; de ne vous la représenter, cette voie, que comme un chemin semé d'épines et presque impra-



Florence, Galerie des Offices

LA VIERGE AUX ANGES

Sandro Botticelli († 1510)

ticable, c'est un excès qui ne corrige rien, et qui ne va qu'à décourager et à désespérer. Je dois donc, en vous faisant craindre, vous faire espérer; en réprimant votre présomption, soutenir votre confiance. Je dois vous faire connaître les moyens que la miséricorde divine vous a fournis et les secours qu'elle vous a ménagés. Je dois vous consoler, vous animer, vous fortifier. Or, s'il y a un mystère capable de produire ces heureux effets, n'est-ce pas celui-ci? Une vierge devenue mère de Dieu; et en qualité de mère de Dieu spécialement engagée à veiller sur les hommes, à s'intéresser pour les hommes, à les aider de tout son pouvoir, et à leur servir d'avocate et d'asile!

***

Vous me direz que cette confiance dans la protection de Marie, peut autoriser nos désordres et diminuer en nous le zèle de la pénitence : mais je réponds, moi, que si c'est une vraie confiance, bien loin de refroidir ce zèle, elle l'allumera. Faites-en vous-mêmes l'épreuve et vous le verrez. Vous verrez, dis-je, si dévoués à la plus sainte des vierges, vous n'apprendrez pas à haïr le péché : si vous ne vous sentirez pas portés à le fuir par une exacte vigilance, et à l'expier par une sévère pénitence; si de vives lumières ne vous éclaireront pas, pour vous en faire concevoir l'énormité; si de solides réflexions ne vous toucheront pas, pour vous en

faire craindre les suites affreuses, et pour vous les faire éviter; si mille attraits particuliers, mille grâces intérieures ne vous appelleront pas à la sainteté. Car voilà les fruits ordinaires d'une solide et religieuse confiance dans la protection de la mère de Dieu. Combien de justes ont été par là maintenus, et ont persévéré! Combien de pécheurs ont été convertis, et se sont sauvés! Je le répète, combien de justes ont été maintenus, et ont persévéré! C'étaient des justes, mais des justes chancelants dans leur état d'innocence et de justice, des justes assaillis de la tentation, combattus par leurs passions, presque vaincus par le monde, et sur le point de céder enfin et de tomber, si Marie dans des conjonctures si périlleuses n'eût été leur soutien : et comment? Non par elle-même, mais par une grâce victorieuse que son intercession leur a obtenue, et qui les a préservés. Combien de pécheurs ont été convertis, et se sont sauvés! C'étaient des pécheurs et des pécheurs de longues années, des pécheurs d'habitude : il n'y avait plus, ce semble, de salut pour eux; et chargés de dettes, ils commençaient à désespérer de la miséricorde divine. Mais ils se sont souvenus que Marie était la mère des pécheurs : ce qu'ils ne croyaient pas pouvoir demander par eux-mêmes, ils l'ont demandé par elle, et ils ont été exaucés; dans un heureux moment, la grâce les a changés, et de pécheurs qu'ils étaient, en a fait des saints. Miracles dont ils ont rendu mille témoignages; et c'est à ces

exemples qu'il faudrait s'attacher, et non point à d'autres plus rares, dont on voudrait quelquefois tirer de si injustes conséquences. Car telle est, en effet, notre injustice : parce qu'il s'en trouve peut-être quelques-uns qui, consacrés en apparence au service de la mère de Dieu, n'en mènent pas dans la pratique une vie plus réglée, de ces exemples particuliers, on pense avoir droit de tirer des conséquences générales contre le culte de la Vierge, et l'on ne considère pas que ç'a été, et que c'est tous les jours pour des millions d'autres, un principe de conversion et de sanctification. Ah! dans un siècle où les dangers sont si fréquents, et les besoins si pressants, ne nous privons pas du secours qui nous est offert. De cet autel, si je l'ose dire, et de ce tabernacle où Jésus-Christ repose, il fait encore aujourd'hui par proportion et pour nous, ce qu'il fit sur la croix pour son bien-aimé disciple. Voilà votre mère, lui dit-il, en lui montrant Marie : *Ecce mater tua.* Et dès cette heure, ce disciple que Jésus-Christ aimait, commença à regarder Marie, et à l'honorer comme sa mère : *Et ex illa hora accepit eam discipulus in sua.* C'est ainsi que nous la pouvons regarder nous-mêmes. Heureux qu'elle daigne bien nous recevoir au nombre de ses enfants! Nous reconnaîtrons bientôt que ce n'est pas en vain qu'elle porte le titre de mère des hommes, si de notre part ce n'est pas en vain que nous portons la qualité d'enfants de Marie.

EXEMPLE

SAINT LOUIS DE GONZAGUE († 1591)

On vénère à Madrid une madone connue sous le nom de Notre-Dame du Bon Conseil, nom qu'elle doit à une circonstance mémorable de la vie de saint Louis de Gonzague. Le jeune saint se trouvait à la cour d'Espagne, en qualité de page de l'impératrice Marie d'Autriche, et dégoûté du monde, il aspirait au bonheur de la vie religieuse, sans parvenir à se fixer sur le choix de l'Ordre où il se consacrerait au service de Dieu.

La fête de l'Assomption approchait. Louis, qui avait une tendre dévotion à la très sainte Vierge, crut ne pouvoir mieux faire que de se remettre entre ses mains, de lui abandonner le soin de sa vocation et de la prier de lui faire connaître la volonté de son divin Fils. Cette bonne mère, après lui avoir donné tant de preuves de sa maternelle protection, ne lui refuserait pas la grâce de l'éclairer sur un point de cette importance. L'espérance de Louis ne fut pas frustrée. Le jour de la fête, tandis que, après une communion fervente, il redoublait ses instances aux pieds de l'image et suppliait Marie de lui faire connaître l'Ordre dans lequel il devait s'engager à servir Dieu et l'Église, il entendit une voix intérieure lui dire clairement, distinctement : « C'est dans la Compagnie de Jésus

que tu dois entrer : va communiquer ceci, sans délai, à ton confesseur. »

Louis était enfin fixé! Marie, qui lui avait indiqué la volonté de Dieu, l'aida encore à surmonter les obstacles qui s'opposèrent à sa vocation.

Ainsi prend-elle soin de tous ceux qui, dès l'enfance, la reconnaissent pour leur mère. Louis, encore dans le monde, l'aimait à tel point qu'on n'avait qu'à prononcer devant lui le nom de Marie pour le voir ému : il n'apercevait jamais son image qu'il ne la saluât tout bas par ces deux mots : *Ave Maria!*

Tous les jours, il récitait le petit office de l'Immaculée Conception, qu'il remplaçait les dimanches et les fêtes par le petit office de la Vierge.

Mais sa dévotion ne se réduisait pas à de seules prières. Persuadé que rien ne plaît tant à la reine des vierges que la pureté, il fit dès l'âge de dix ans le vœu de chasteté perpétuelle devant l'autel de Marie, dans l'église de l'Annonciation, à Florence. La divine mère reçut le vœu de son enfant privilégié, et lui prouva combien elle l'avait pour agréable, en le préservant de toute tentation contraire à sa vertu de prédilection.

OFFRANDE DE SAINT LOUIS DE GONZAGUE

O ma Souveraine, Vierge sainte, Marie, je viens me jeter dans le sein de votre miséricorde, et mettre dès ce moment et pour toujours, et pour l'heure de mon trépas, mon âme

et mon corps sous votre sauvegarde et sous votre protection spéciale. Je vous confie et je remets entre vos mains toutes mes espérances et mes consolations, toutes mes peines et misères, ainsi que le cours et la fin de ma vie, afin que, par votre intercession très sainte et par vos mérites, toutes mes œuvres soient dirigées et disposées selon votre volonté et celle de votre divin Fils. Ainsi soit-il.

(200 jours d'ind., une fois le jour. Léon XIII, 15 mars 1890)

ORAISON JACULATOIRE

Bienheureuse Vierge Marie, obtenez-nous que toutes nos actions plaisent à Dieu comme vous lui avez plu à chaque instant de votre vie.

Bienheureux Pierre Lefebvre, jésuite († 1546)

Vingt-troisième Jour

MARIE INTERCÈDE POUR NOUS (1)

Il est certain que Marie, entre tous les élus, a reçu une grâce suréminente, en vertu de laquelle elle peut intercéder pour nous auprès de Dieu, et, par une conséquence nécessaire, il est certain que nous pouvons saintement et utilement recourir à elle et implorer dans nos besoins le secours de sa protection. Cette vérité, qui nous est plus que suffisamment révélée de Dieu et dont toute la tradition est un authentique témoignage, se trouve d'ailleurs si conforme à tous les principes du bon sens et de la raison, que cela seul suffirait pour confondre l'obstination de l'hérésie, qui la rejette et qui la combat. Car, si les anges bienheureux, qui sont devant le trône de Dieu, offrent continuellement nos prières à Dieu, comme nous l'apprenons du texte sacré, pourquoi Marie, la reine des anges, ne serait-elle pas en état de nous rendre encore avec plus d'effet et plus de dignité le même office? Et si Marie elle-même, lorsqu'elle était sur la terre, pouvait être invoquée, c'est-à-dire, si l'on pouvait s'adresser à elle, employer sa médiation auprès de Jésus-Christ, la prier de demander à cet Homme-Dieu des grâces; maintenant qu'elle est

(1) BOURDALOUE. Sermon sur l'Assomption de la Vierge.

dans le ciel, pourquoi le pourrait-elle moins? Est-ce qu'elle ne voudrait plus désormais s'intéresser pour nous? Est-ce qu'elle n'en aurait plus le pouvoir? Est-ce qu'elle ne connaîtrait plus nos besoins? Est-ce que son invocation blesserait le culte suprême, qui n'est dû qu'à Dieu seul et à Jésus-Christ?

***

Que Marie, dans l'état de sa gloire, ne voulût plus s'intéresser pour nous, la seule pensée nous en peut-elle venir à l'esprit? Car, pourquoi sa charité, qui dans le ciel est beaucoup plus parfaite et, par conséquent, beaucoup plus ardente, se serait-elle refroidie? Et pourquoi cette vierge, qui, pour les intérêts de Dieu, n'a jamais rien eu plus à cœur que le salut des hommes, y serait-elle devenue insensible, depuis, si je l'ose dire, que transformée en Dieu, et intimement unie à l'essence de Dieu, elle voit encore plus clairement combien ce salut des hommes est précieux à Dieu? Non, non, disait saint Cyprien, parlant en général des saints glorifiés (et ce qu'il disait des saints en général, je le dis en particulier de Marie), ils n'ont jamais eu tant de zèle qu'ils en ont à présent pour nous. Autant qu'ils sont sûrs de leur propre bonheur, autant désirent-ils notre salut : *Quantum de sua felicitate securi, tantum de nostra salute solliciti :* et ce serait, ajoute saint Bernard, méconnaître Marie que de se persuader que celle qui, à l'exemple

de Dieu même, a aimé les hommes jusqu'à donner pour eux son propre Fils, depuis qu'elle est en possession de sa béatitude, les eût oubliés et absolument délaissés.

***

Que malgré toute sa charité, Marie n'eût plus le pouvoir de nous secourir, autre sentiment encore moins soutenable. Car, pourquoi serait-elle moins puissante dans ce royaume céleste, où elle tient après Dieu un si haut rang, que lorsqu'elle était parmi nous dans ce lieu d'exil? Elle pouvait bien alors engager son Fils à faire des miracles. Elle obtenait bien de lui qu'il changeât les lois de la nature, qu'il forçât en quelque sorte celles de la Providence, qu'il convertît l'eau en vin. Depuis qu'elle a reçu la couronne d'immortalité, serait-elle déchue de son crédit, et le pouvoir dont elle usait aurait-il cessé?

***

Qu'elle n'entendît plus nos prières, et qu'elle ne sût plus ni quand, ni pourquoi nous l'invoquons, c'est ce que l'hérésie a prétendu, mais ce qu'elle ne persuadera jamais qu'à des esprits ou entêtés ou peu éclairés. Car, pourquoi nos besoins ne seraient-ils pas connus de cette vierge? Les anges les connaissent bien. Dieu, qui leur a confié le soin de nos personnes, leur révèle bien nos dispositions intérieures; chargés de veiller sur notre conduite, ils

savent bien ce qui se passe dans le secret de nos cœurs; ils se réjouissent bien de notre conversion; ils font bien, selon l'Évangile, une fête dans le ciel, quand un pécheur touché de Dieu fait pénitence sur la terre. Pourquoi donc Marie, plus élevée qu'eux dans le séjour de la gloire, ne verrait-elle pas en Dieu ce qu'ils y voient? Enfin, que l'usage de l'invoquer blessât le culte souverain qui n'est dû qu'à Dieu seul et à Jésus-Christ; erreur pitoyable, et qui se détruit par elle-même. Car, disent les théologiens, nous n'invoquons pas Marie comme celle de qui dépend la grâce, ni comme celle qui en est l'arbitre, ni comme celle à qui il appartient de nous la donner; mais comme celle qui peut la demander pour nous l'obtenir. Nous ne l'invoquons pas même afin qu'elle nous obtienne cette grâce par ses propres mérites, mais par les mérites du Sauveur. Instruits de la parole du Fils de Dieu qui nous a dit : Venez à moi, nous n'allons pas à elle comme à lui; mais nous allons à lui par elle, comme par elle la foi nous apprend qu'il est venu à nous. Nous allons à lui comme à l'unique médiateur, mais nous allons à elle comme à la première et à la plus accréditée de tous nos intercesseurs.

EXEMPLE

SAINT NORBERT, ARCHEVÊQUE DE MAGDEBOURG († 1134)

Comme saint Bernard, son contemporain, saint Norbert mérite d'être appelé le chevalier de Notre-

Dame. Il consacra à Marie chacun de ses monastères. A ceux mêmes qui avaient déjà un autre titulaire, il ajouta la reine du ciel comme patronne principale. C'est ce qui arriva en particulier pour la maison-mère de Prémontré et pour Saint-Michel d'Anvers. « Dans l'Ordre de Prémontré, dit un historien récent de la sainte Vierge, l'on récite chaque jour le petit office de la vierge Marie. Chaque jour également, on célèbre le saint Sacrifice en son honneur, et le samedi, avec un éclat particulier : et l'on y porte un habit blanc en témoignage de sa pureté. »

De la part de saint Norbert, n'était-ce pas l'accomplissement d'un devoir de piété filiale et de reconnaissance? C'est une très ancienne tradition de l'Ordre, que la bienheureuse vierge Marie lui apparut et lui désigna la couleur de l'habit qu'il devait donner à son institut. La signification de cet habit blanc est clairement exprimée dans les *Monita Spiritualia*, imprimés sous le nom du saint. Il y est dit : « Ce qu'a voulu la mère de Dieu, en nous ornant de l'habit blanc, symbole de la pureté, c'était de nous revêtir d'une vraie dévotion à son Immaculée Conception. Si vous ne brûlez de cet amour filial, si votre vie n'est le reflet de cette virginale pureté, vous n'êtes chanoine prémontré que d'habit et de nom. »

Aujourd'hui l'Église a parlé, et il est permis aux disciples de saint Norbert de réclamer pour leur Patriarche l'honneur d'avoir devancé et pressenti

la définition solennelle de l'Église. On ne saurait nier, en tout cas, que l'Ordre de Prémontré ait toujours regardé la dévotion à l'Immaculée Conception, comme un de ses caractères distinctifs et comme un pieux legs de son fondateur. Le chapitre général de 1738, sur la proposition de van Eeckhout, abbé de Grimberghen, ne fit que consacrer cette croyance en déclarant à l'unanimité que « la dévotion envers la Vierge toujours immaculée, fait partie du patrimoine religieux de l'Ordre depuis sa fondation. »

(*Histoire de saint Norbert*, par le Père GODEFROID MADELAINE)

PRIÈRE DE SAINT SOPHRONE, PATRIARCHE DE JÉRUSALEM († 638)

Je vous salue, Marie, pleine de grâce. C'est par vous que la grâce céleste a lui sur le monde, par vous qu'a été répandue sur les hommes la bénédiction divine qui amortit l'antique malédiction.

D'autres, avant vous, ont été saints, mais personne n'a été plein de grâce comme vous : personne n'a été béatifié comme vous, personne sanctifié comme vous, personne purifié d'avance comme vous, personne illuminé comme vous, personne glorifié comme vous, personne élevé comme vous : car personne n'a jamais approché Dieu de si près, personne n'a été enrichi par Dieu d'autant de privilèges, personne n'a reçu de lui autant de grâces. Quels que soient les avantages que possèdent certains hommes, vous les surpassez tous. Vous avez plus reçu de Dieu que tous les hommes ensemble. Car personne n'a possédé Dieu comme vous, personne ne l'a porté

en lui comme vous, personne n'a joui de sa présence comme vous. Vous avez reçu dans votre sein le Créateur et le Seigneur de toutes choses ; vous lui avez donné un corps, vous l'avez engendré pour qu'il délivrât tous les hommes de la damnation héréditaire et qu'il leur donnât le salut éternel. C'est pourquoi je vous crie de toutes les forces de mon âme : Salut, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes.

(Or. II in Annunt)

ORAISON JACULATOIRE

O ma très sainte Reine !

Dernières paroles du bienheureux Bernardin Realino, jésuite († 1616)

Vingt-quatrième Jour

L'INTERCESSION DE MARIE, SOUTIEN DE NOTRE ESPÉRANCE (1)

L'INTERCESSION de Marie, ce droit que nous avons d'invoquer Marie, cette possession où nous sommes de recourir à Marie, c'est ce que l'Église veut que nous envisagions comme un des soutiens et des plus solides appuis de notre espérance. Car, dites-moi quelles sont les deux choses qui ébranlent notre espérance? La crainte des jugements de Dieu et la vue de nos péchés. Or, que trouvons-nous dans la personne de Marie? Une avocate toute-puissante auprès de notre juge et une mère de miséricorde pour les pécheurs.

*
* *

Oui, mes frères, disait saint Bernard, nous avons Marie dans le ciel pour avocate auprès du Fils, comme nous avons Jésus-Christ pour avocat auprès du Père; et qui doute que Marie étant la mère de celui qui, comme juge, doit prononcer des arrêts de vie et de mort, je dis une mère bien-aimée, une mère sainte, une mère couronnée de gloire, elle ne soit écoutée favorablement? Qui doute que, plaidant la cause des hommes, elle ne soit exaucée pour le

(1) **BOURDALOUE. Sermon sur l'Assomption de la Vierge.**

respect de sa maternité? Il ne s'ensuit pas de là que nous l'élevions au-dessus de son Fils, comme si sa maternité lui donnait droit d'exiger de lui qu'il nous accordât le pardon de nos crimes. A Dieu ne plaise que nous le concevions de la sorte. Quand, par un excès de confiance, il nous échapperait certains termes moins justes; et quand nous dirions, ce que je n'ai garde d'avancer, que Jésus-Christ exauçant Marie, se plaît à lui rendre encore dans le ciel une espèce d'obéissance, se regardant toujours comme son fils, et l'honorant toujours comme sa mère; quand, dis-je, nous parlerions ainsi, les partisans de l'hérésie ne devraient pas plus s'en scandaliser que d'autres expressions toutes semblables dont se sert l'Écriture, lorsqu'elle dit que Dieu, arrêtant le cours du soleil, voulut bien obéir à la voix d'un homme : *Obediente Domino voci hominis*; et lorsqu'elle ajoute, que Dieu s'est engagé, tout Dieu qu'il est, à faire la volonté de ceux qui le craignent : *Voluntatem timentium se faciet*. Mais nous n'avons pas même besoin de cette défense, puisque les termes dont nous usons en parlant du pouvoir de Marie, portent avec eux leur justification, et sont à l'épreuve de toute censure. Car nous disons que Marie prie Jésus-Christ, et non point qu'elle commande à Jésus-Christ : mais du reste nous ajoutons que Jésus-Christ, après avoir autrefois obéi à Marie, l'écoute encore présentement avec tous les égards qu'il a conservés et qu'il conservera éternellement pour elle : égards de

distinction, fondés sur la prééminence de sa dignité, et sur le mérite de sa personne. Or, il n'y a, encore une fois, que des esprits obstinés dans leur erreur, qui puissent contredire cette vérité. Car si Dieu, dans l'Écriture, disait aux amis de Job : Allez à mon serviteur Job, et il priera pour vous, en sorte que votre iniquité ne vous sera point imputée : *Ite ad servum meum Job, et ipse orabit pro vobis* ; si Moïse, par son intercession, pouvait suspendre les foudres de la colère de Dieu, prêts à éclater sur les Israélites : *Dimitte me ut irascatur furor meus ;* si Dieu, dans le chapitre quinzième de Jérémie, parlait de Moïse et de Samuël, comme de deux puissants intercesseurs auprès de lui; et si Judas Machabée vit le Grand-Prêtre Onias, plusieurs années après sa mort, apaisant le Ciel par ses prières en faveur de toute la nation des juifs, pouvons-nous douter que la médiation de Marie ne soit un titre solide pour approcher avec confiance du trône de la grâce et de la miséricorde de notre Dieu?



Mes crimes m'en éloignent, dites-vous ; et parce que je suis pécheur, je ne puis y avoir accès, et je n'ose l'espérer. Mais ne savons-nous pas, répond saint Bernard, que la grande qualité de Marie est d'être singulièrement la mère des pécheurs? Ne savons-nous pas que c'est aux pécheurs qu'elle est en quelque manière redevable de sa gloire, puis-



Naples, Musée national

LE MARIAGE DE LA VIERGE

FRANCESCO ZAGANELLI, dit COTIGNOLA († 1527)

qu'il est vrai que s'il n'y avait eu des pécheurs, elle n'eût jamais été mère de Dieu? Qu'ainsi tout le bonheur de sa destinée, ou pour mieux dire, de sa prédestination éternelle, a roulé sur le malheur des hommes comme pécheurs; et que par une reconnaissance digne d'elle, et qui n'a rien dans sa personne que de saint, puisqu'elle l'accorde parfaitement avec la haine et l'horreur du péché, elle se tient comme obligée à secourir les pécheurs, à être le refuge des pécheurs, à employer son crédit pour la conversion des plus indignes et des plus endurcis pécheurs, parce qu'elle sait bien que, tout pécheurs et tout endurcis qu'ils sont, c'est pour eux et pour eux spécialement que Dieu l'a faite ce qu'elle est; et qu'en cela même elle se conforme aux inclinations de son Fils, qui, sans confondre l'ordre des choses, a toujours aimé les pécheurs, quoiqu'il fût venu pour détruire et abolir le péché.



O Marie, nous vous saluons avec l'Église en qualité de reine : *Salve, Regina*; mais à Dieu ne plaise que nous présumions d'entrer dans la gloire par une autre voie que par celle de vos vertus. Comme reine, nous vous réclamons : *Ad te clamamus;* mais nous n'implorons votre secours, que pour pouvoir marcher sur vos pas en imitant vos exemples. Comme reine, nous vous prenons pour notre protectrice, et nous vous faisons entendre nos gémissements : *Ad te suspiramus;* mais nous ne

nous mettons sous votre protection, que pour obtenir par vous la grâce de notre conversion. Sans craindre d'être du nombre de vos dévots indiscrets, nous vous appelons mère de miséricorde, source de vie, consolation de nos âmes, *Mater misericordiae, vita, dulcedo;* mais nous ne prétendons point que ces titres nous autorisent dans nos faiblesses, ni qu'ils nous rassurent dans nos désordres. Malgré les critiques censeurs de notre culte, nous nous confions en vous; mais notre confiance ne nous fait point oublier, que pour être récompensé comme vous, il faut par proportion le mériter comme vous, et que jamais nous ne parviendrons autrement à ce royaume éternel.

EXEMPLE

SAINTE JEANNE FRANÇOISE FRÉMIOT, BARONNE DE CHANTAL († 1641)

Tout enfant, Françoise avait pris Marie pour sa protectrice; plus tard, avant d'être religieuse, mais lorsque ses idées inclinaient déjà de ce côté, elle l'avait choisie pour son abbesse, et, en signe de servitude perpétuelle, elle avait fait vœu de dire tous les jours son chapelet. Quand les fêtes de la sainte Vierge approchaient, elle s'y préparait avec un redoublement de ferveur, chantant et faisant chanter le *Magnificat*, l'*Ave maris stella*, ou quelques autres de ces chants admirables consacrés par la

piété filiale des chrétiens à la louange de leur mère.

De toutes ces fêtes, celle qu'elle aimait le mieux, c'était celle de l'Immaculée Conception. N'ayant pu obtenir de l'évêque de Genève qu'il la fît chômer dans son diocèse, elle procura au moins qu'elle fût célébrée avec une grande solennité dans l'église de Notre-Dame d'Annecy. Elle écrivit à un grand nombre de monastères et d'abbayes pour demander que l'on célébrât cette fête avec le plus de solennité possible, afin d'exciter le peuple à révérer cette sainte prérogative : « Je m'estimerais heureuse, ajoutait-elle, de donner ma vie pour la soutenir. »

Elle récitait sans cesse la prière de saint Bernard, *Souvenez-vous*, et, en beaucoup de circonstances, elle ne conseillait pas d'autre remède aux âmes ou faibles, ou troublées, ou découragées, que la dévotion à la sainte Vierge. Une année, pendant qu'elle faisait sa retraite, trois Sœurs allèrent la trouver pour lui demander quelques permissions. Elles la trouvèrent les bras croisés devant une image de Marie, et, au lieu de répondre à leurs demandes, elle leur ordonna de faire tous les jours, pendant leurs retraites annuelles, un quart d'heure d'oraison devant une image de la sainte Vierge, et tirant les litanies : « Voyez, mes filles, leur dit-elle, comme nous avons tout en Marie. Si nous sommes enfants, elle est mère ; si nous sommes faibles, elle est forte; si nous avons besoin de grâces, elle est la mère de la divine grâce; si

nous sommes en ignorance, elle est le siège de la sagesse; si nous sommes tristes, elle est la cause de notre joie. » Et elle poursuivit ainsi tous les versets des litanies. Après quoi, elle renvoya les Sœurs, leur demandant qu'elles priassent fort la sainte Vierge pour elle. Une des Sœurs lui ayant dit : « Quelle prière faut-il faire? — Ma fille, répondit la bienheureuse, la meilleure prière et la plus agréable à la sainte Vierge, c'est de louer Dieu des grandeurs qu'il a mises en elle et du choix qu'il a daigné faire d'elle pour être sa vraie mère. »

(*Histoire de sainte Chantal*, par E. Bougaud.)

PRIÈRE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE († 1380)

O Marie, temple de la très sainte Trinité, à qui Dieu a remis l'administration de ses miséricordes! Vous êtes la rédemptrice du genre humain, puisque vous avez donné au Christ cette chair, grâce à laquelle il a pu souffrir pour opérer notre rédemption. Si le Christ nous rachète par sa passion, vous nous rachetez par le martyre de votre cœur. Vous êtes la terre fertile où a germé la fleur odorante qui est le Verbe divin.

C'est à vous que je recours, ô Marie, et je vous offre ma prière pour l'Église, la douce épouse de votre Fils bienaimé. Je vous prie pour le Vicaire de Jésus-Christ, notre saint Père le Pape, en butte à tant d'attaques, devenu l'enclume des méchants. Que Dieu l'éclaire et le guide dans le gouvernement de l'Église : que tout le peuple chrétien lui soit uni de cœur et ne se révolte jamais contre son chef.

Enflammez les cœurs des prêtres, afin qu'ils soient tous

des charbons ardents de charité. Je m'adresse à vous avec assurance, sachant bien que rien ne peut vous être refusé.

(Dialogues)

ORAISON JACULATOIRE

O très sainte Mère de Dieu, par votre Immaculée Conception, souvenez-vous de m'assister toujours, mais surtout à l'heure de ma mort.

(Une des dernières prières de sainte Chantal)

Vingt-cinquième Jour

ABUS A ÉVITER DANS L'INVOCATION DE MARIE (1)

L'ABUS de l'invocation de Marie, et ce qui nous rend tous les jours son crédit inutile auprès de Dieu, c'est qu'au lieu d'envisager Marie comme la médiatrice qui peut, par son intercession, nous procurer les véritables grâces du salut, je veux dire, les grâces réelles et possibles, les grâces solides et nécessaires, les grâces réglées et mesurées selon l'ordre de Dieu, les grâces victorieuses qui doivent combattre en nous nos passions, et triompher de la chair et du monde; par de secrètes et de funestes erreurs qui nous trompent, nous nous formons de Marie une fausse idée, jusqu'à nous promettre de sa protection des grâces chimériques et impossibles; des grâces selon notre goût, et selon les désirs corrompus de notre cœur; des grâces, s'il y en avait de telles, incapables de nous sanctifier, et beaucoup plus capables de nous pervertir; des grâces miraculeuses et sur lesquelles notre présomption seule peut faire fond. Je m'explique.

***

Nous invoquons Marie; mais par une confiance

(1) BOURDALOUE. Sermon sur l'Assomption de la Vierge.

aveugle, nous reposant sur elle de notre salut, nous en négligeons et nous en abandonnons tout le soin : comme si Marie, par son crédit auprès de Dieu, devait nous garantir ce salut sans conversion, ce salut sans changement de vie, ce salut sans renoncement à nous-mêmes, ce salut sans fruits de pénitence et sans mortification des sens : comme si, par la faveur de Marie, il devait y avoir pour nous des victoires sans combat, des récompenses sans mérites, des mérites sans travail, des vertus dont la pratique ne nous coûtât rien : grâces chimériques et impossibles.



Nous invoquons Marie; mais par une témérité qui, bien loin de l'honorer, lui est injurieuse, nous espérons obtenir par elle une bonne mort après une vie toute mondaine, une heureuse fin après un continuel oubli de Dieu, une sainte et finale persévérance après une opiniâtre résistance à toutes les lumières du ciel, un port assuré après une suite infinie d'égarements et de naufrages volontaires : grâces possibles, mais miraculeuses.



Nous invoquons Marie; mais par une ignorance grossière de ce qu'elle peut, persuadés qu'elle peut tout, nous nous flattons de trouver en Dieu, par sa médiation, une patience sans bornes pour nous supporter, une disposition sans mesure à nous par-

donner, une miséricorde inépuisable qui sera toujours en notre pouvoir, une protection sûre et immanquable, malgré nos délais criminels et nos retardements affectés : grâces, s'il y en avait de telles, incapables de nous sanctifier, et beaucoup plus capables de nous pervertir.



Nous invoquons Marie ; mais par une damnable sécurité, fondés sur son pouvoir, nous nous assurons que, sans sortir de l'occasion du péché, elle nous préservera du péché ; qu'au milieu des flammes, elle nous conservera aussi purs et aussi sains que les trois enfants dans la fournaise de Babylone : grâces selon notre goût et selon notre sens réprouvé, mais grâces que par cette raison-là même nous ne pouvons attendre de Marie, et qui, bien loin d'être l'objet de l'espérance chrétienne, en ont été de tout temps le malheureux écueil. Car Marie n'a point le crédit qui la rend si puissante auprès de Dieu, pour porter nos intérêts contre les intérêts de Dieu ; elle n'est point, comme reine du ciel, placée sur le trône pour faire régner dans nous le péché ; elle n'est point notre avocate pour nous entretenir dans l'impénitence. Elle est toute-puissante auprès de son Fils ; mais elle l'est, disent les Pères, dans l'ordre des divins décrets, dans l'étendue des saintes lois que la sagesse de Dieu a établies, sans préjudice des maximes évangéliques et de leur inflexible sévérité. C'est-à-dire, elle est

toute-puissante pour nous attirer à Dieu et pour rapprocher Dieu de nous; toute-puissante pour disposer Dieu à être touché de nos larmes; toute-puissante pour lui faire agréer nos vœux, nos satisfactions, nos sacrifices; mais non pas toute-puissante pour anéantir l'obligation de tout cela, ni pour faire que Dieu, oubliant ses plus essentiels attributs, devienne, si j'ose ainsi parler, prévaricateur de sa sainteté, et fauteur de notre iniquité.

***

Nous vous invoquons aujourd'hui, Vierge sainte, mais c'est dans des dispositions plus conformes à nos devoirs, plus conformes aux règles que la religion nous prescrit. Mieux instruits de nos intérêts et des desseins de Dieu sur nous, nous n'attendons point de vous ces grâces purement temporelles, qui ne nous donneraient que de vaines joies, ni ces prospérités du monde qui ne serviraient qu'à entretenir notre orgueil et à satisfaire notre amour-propre. Si nous avons recours à vous, c'est pour des besoins plus pressants et plus importants, c'est pour des biens plus nécessaires, quoique peut-être moins de notre goût, c'est dans des vues plus relevées et plus convenables au christianisme que nous professons. Accablés sous le poids de nos misères, et persuadés que vous pouvez nous secourir, nous vous réclamons, mais voici le sujet de nos demandes. Obtenez-nous par votre toute-puissante

intercession ces grâces du premier ordre à quoi notre salut et notre perfection sont attachés. Obtenez-nous une haine efficace du péché, une crainte respectueuse des jugements de Dieu, une soumission sans réserve à sa sainte loi. Obtenez-nous cette force chrétienne, si nécessaire pour nous préserver de la corruption du monde, pour ne nous laisser pas emporter au torrent de la coutume, pour résister au scandale du mauvais exemple, pour nous mettre au-dessus du respect humain, pour nous affranchir de la tyrannie de nos passions, pour renoncer à l'ambition, pour n'être pas esclaves de l'avarice, pour surmonter la concupiscence de la chair, et pour la tenir soumise à l'esprit. Obtenez-nous ces excellentes vertus qui vous ont distinguée entre tous les justes ; cette foi héroïque qui vous a rendue si heureuse, en vous faisant croire ce qui vous était révélé; cette profonde humilité qui vous a élevée si haut, et qui engagea le Verbe de Dieu à s'abaisser jusqu'à vous ; cette pureté angélique qui vous fut si chère, et que vous préférâtes à toutes les grandeurs qu'on vous promettait; cette obéissance que Jésus-Christ trouva plus digne de ses éloges, et plus recommandable en vous, que votre maternité même; ce zèle pour les intérêts de Dieu et pour le salut des hommes, qui, malgré la tendresse de votre cœur, vous fit consentir au sacrifice et à la mort de votre Fils, quand vous le présentâtes dans le temple comme la victime qui devait être immolée pour nos péchés. Sans

prétendre au degré sublime où vous avez possédé ces vertus, obtenez-les-nous au moins dans le degré convenable à nos obligations : c'est-à-dire, obtenez-nous une foi vive qui nous fasse agir, et qui, pour la cause de Dieu, nous détermine à tout souffrir; une confiance en Dieu inébranlable, qui ne soit jamais confondue ; un amour de Dieu que toutes les eaux des tribulations et des adversités de cette vie ne puissent éteindre ; une charité envers le prochain qui nous tienne tous étroitement et saintement unis en Jésus-Christ. Obtenez-nous une victoire entière sur le monde, un détachement parfait de nous-mêmes, un esprit humble et un cœur pur. Voilà les grâces, ô Vierge sainte, que nous vous demandons, et pour lesquelles nous ne craignons pas que vous nous refusiez votre intercession.

EXEMPLE

SAINT PIERRE CLAVER († 1654)

L'apôtre des nègres avait eu, dès son enfance, une grande dévotion envers l'auguste mère de Dieu : ses rapports avec saint Alphonse Rodriguez, si cher à la reine du ciel, contribuèrent à développer ce sentiment. Il portait sur sa poitrine un petit livre où étaient représentés la vie et les mystères de la sainte Vierge : il les regardait souvent et les méditait sans cesse ; et jamais il ne les voyait sans se sentir pénétré de l'amour le plus tendre pour cette bonne mère.

Il célébrait ses fêtes avec une piété singulière; dès la veille, il s'y préparait par des prières, des pénitences et des jeûnes extraordinaires ; il consacrait l'après-midi de ces jours-là à confesser les enfants des écoles, pour leur inspirer de bonne heure l'amour de Marie. Ces jours-là encore, il avait soin de se faire envoyer par des personnes riches et vertueuses un repas abondant qu'il distribuait aux pauvres, afin d'avoir l'occasion de leur faire une exhortation propre à exciter la confiance en celle dont la fête les rassemblait.

On ne saurait dire combien il distribua de chapelets. Sans compter ceux qu'il donnait au confessionnal, dans les hôpitaux et dans les prisons, tous les ans, il en distribuait de huit à neuf mille aux nègres nouvellement arrivés, en leur recommandant d'être fidèles à le porter.

Chaque jour de l'année était marqué par quelque petit service qu'il tâchait de rendre à la mère de Dieu, et à chaque heure du jour, il ne manquait pas de la saluer par une hymne de l'Église. Il était principalement si touché de la pureté de sa conception immaculée et de la gloire de son assomption triomphante, qu'il l'en félicitait souvent avec une joie visible.

Il ne pouvait tarir sur les louanges et les vertus de Marie. Un jour de l'Annonciation, s'entretenant familièrement des grandeurs de la mère de Dieu, il tira une petite image représentant le mystère dont on célébrait la mémoire. Après s'être

étendu quelque temps sur les obligations infinies que les hommes ont à cette heureuse vierge, il poussa un profond soupir et entra en extase. Il resta dans cet état plus d'une heure, perdu dans la contemplation de sa céleste souveraine.

PRIÈRE DE SAINT AMÉDÉE, ÉVÊQUE DE LAUSANNE († 1150)

O Marie, les saints se réjouissent au ciel en voyant la gloire de celle qu'ils ont tant aimée sur la terre, qu'en ce monde ils ont chantée et exaltée. Ils se réjouissent à la vue du précieux diadème, qu'au jour de votre glorieuse assomption le Christ a posé sur la tête de sa mère bien-aimée.

Les vierges courent à l'odeur de vos parfums ; à votre suite, elles chantent le cantique que peuvent seuls répéter ceux qui restèrent vierges de corps et d'esprit. Tout sexe et tout âge, toute hiérarchie et toute dignité vous proclament bienheureuse : une foule innombrable vous acclame et reconnaît qu'elle doit son salut à vos mérites et à vos prières. Ah ! puissions-nous un jour nous confondre dans ses rangs, ô clémente, ô douce, ô miséricordieuse Vierge Marie ! Qu'au grand jour de la colère, quand nous attendrons notre jugement dans l'angoisse, nous ne soyons pas punis pour nos péchés : mais que par égard pour vous, ô notre Dame, nous soyons trouvés dignes de miséricorde par celui qui est remonté auprès de son Père pour préparer une place à ses serviteurs.

ORAISON JACULATOIRE

Ah ! ma bonne Mère, apprenez-moi, je vous conjure, à aimer votre divin Fils : obtenez-moi une étincelle de ce pur amour dont votre cœur brûla toujours pour lui.

(Saint PIERRE CLAVER)

Vingt-sixième Jour

MARIE DOIT SA GLOIRE A SA FIDÉLITÉ (1)

Considérer dans l'assomption de Marie une vierge triomphante, une reine couronnée, une créature élevée au-dessus de tous les ordres des esprits bienheureux, et placée dans le rang de la gloire le plus éminent; en un mot, une mère de Dieu béatifiée par le Dieu même qu'elle a conçu, et qu'elle a eu l'honneur de porter dans ses chastes entrailles : je l'avoue, chrétiens, c'est quelque chose de grand, quelque chose qui surpasse toute expression humaine, et sur quoi l'on pourrait bien s'écrier : *O altitudo divitiarum* ! O abîme des trésors de Dieu ! C'est ce que l'Église semble nous proposer d'abord dans cette solennité, et c'est là que nos réflexions, sur ce mystère, se sont peut-être jusqu'à présent terminées. Mais si cela est, et si nous sommes demeurés là, quelque auguste que nous ait paru ce mystère, j'ose dire que ni vous ni moi ne l'avons jamais bien pénétré. Car il est vrai : voilà ce qu'il y a dans l'assomption de Marie d'éclatant et de magnifique : mais l'esprit de la foi qui perce, comme dit saint Paul, jusque dans les secrets les plus intimes, et, pour user du terme de cet apôtre, jusque dans les profondeurs de Dieu : *Etiam profunda Dei*, nous y découvre bien d'autres

(1) **Bourdaloue. Sermon sur l'Assomption de la Vierge.**

sujets d'admiration. En voici un, qui vous surprendra, mais qui vous édifiera; et qui, détrompant vos esprits, excitera dans vos cœurs les sentiments les plus vifs de l'espérance des justes.

***

Qu'est-ce donc que je conçois, ou qu'est-ce que je dois concevoir dans le mystère que nous célébrons? Une mère de Dieu glorifiée, non point absolument et précisément parce qu'elle a été mère de Dieu, mais parce qu'elle a été obéissante et fidèle à Dieu, mais parce qu'elle a été humble devant Dieu, mais parce qu'en vertu de ces deux qualités, elle a été singulièrement et par excellence la servante de Dieu. Voilà ce que je considère dans son assomption, comme l'essentiel et le capital, à quoi nous devons nous attacher. La proposition vous étonne, et vous avez de la peine à vous persuader que ce qui a élévé Marie à cette gloire incompréhensible dont elle prend possession dans le ciel, ne soit pas l'excellente prérogative qu'elle a eue sur la terre, d'être la mère d'un Dieu. Car quel titre, en apparence, plus légitime pouvait-elle avoir, pour être reçue en souveraine dans le royaume de son Fils, que d'avoir été sa mère; et si elle avait à se promettre devant Dieu quelque distinction, d'où devait-elle plutôt l'attendre, que de cette divine maternité? Cependant, il est de la foi que cette maternité, toute divine qu'elle est, n'est point proprement et dans la rigueur ce qui fait aujour-

d'hui l'élévation de Marie : car c'est ainsi que le Sauveur lui-même s'en est expliqué dans l'Évangile, et la déclaration expresse qu'il nous en a faite, est une preuve sans réplique. Vous l'avez cent fois entendue, mais peut-être ne l'avez-vous jamais méditée autant qu'il était nécessaire. Écoutez-la donc et ne l'oubliez jamais. Vous savez en quels termes cette femme dont parle saint Luc, se sentit un jour inspirée de féliciter Jésus-Christ, lorsqu'elle s'écria, que bienheureux étaient le sein qui l'avait porté, et les mamelles qui l'avaient nourri : *Beatus venter qui te portavit, et ubera quae suxisti.* Elle crut aussi bien que nous, que la béatitude de Marie consistait à être la mère de ce Dieu incarné et fait homme : *Beatus venter.* Mais vous savez aussi de quelle manière Jésus-Christ la détrompa, et l'étonnante réponse qu'il lui fit. Non, non, reprit cet Homme-Dieu, vous l'entendez mal, et il n'en est pas comme vous le pensez : *Quinimo*; celle que je reconnais pour mère, et dans le sein de laquelle j'ai été formé, n'est point heureuse pour cela. Ce n'est point là ni la mesure, ni la cause immédiate de son bonheur; mais les bénédictions abondantes dont Dieu l'a déjà prévenue, et dont il achèvera un jour de la combler, procèdent de toute une autre source. Or, prenez garde que ce qui faisait alors dans le sens du Fils de Dieu la béatitude de Marie, c'est ce qui a fait depuis, et ce qui fait encore maintenant sa gloire dans le ciel. Car la gloire d'une créature et sa béatitude devant



Londres, Buckingham Palace

LE MARIAGE MYSTIQUE DE SAINTE CATHERINE

ANTOINE VAN DIJCK († 1641)

Dieu, ne sont qu'une même chose. Marie, dans la pensée de Jésus-Christ, n'était point heureuse précisément par la raison qu'elle était sa mère; ce n'est donc point précisément en vue de sa maternité, qu'elle a été glorifiée. La conséquence est évidente selon tous les principes de la théologie et même de la foi. Pourquoi donc Marie se trouve-t-elle si hautement et si honorablement placée dans le royaume céleste? Apprenez-le de Jésus-Christ, qui seul a pu nous le révéler; apprenez-le de Marie même, qui en a senti l'effet et l'accomplissement dans sa personne : joignez ensemble ces deux témoignages, et faites-vous-en deux leçons pour la conduite de votre vie. Rien ne vous fera mieux goûter ce que j'appelle le don de l'espérance chrétienne, et ne sera plus propre à vous inspirer un zèle ardent pour votre sanctification.



Voici le témoignage de Jésus-Christ. Il déclare, en comprenant Marie dans la réponse générale que je viens de vous rapporter, et l'y comprenant d'autant plus qu'elle en était personnellement le sujet; il déclare, dis-je, que la béatitude de Marie vient uniquement de ce qu'elle a été fidèle à Dieu, et obéissante à sa parole : *Quinimo beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.* Voilà l'oracle de la sagesse incréée, trop clair pour n'être pas pris à la lettre, et trop avantageux à la vierge que nous honorons, pour n'en pas faire le fonds de son éloge.

Avoir écouté et inviolablement pratiqué tout ce qui était pour elle parole de Dieu, ordre de Dieu, bon plaisir de Dieu : c'est-à-dire, avoir suivi tous les mouvements de la grâce qui agissait en elle, sans y apporter jamais la moindre résistance; avoir répondu exactement et constamment à toutes les inspirations qu'elle recevait de Dieu ; avoir accompli avec la dernière fidélité tous les desseins que Dieu avait formés sur elle ; n'être jamais sortie des voies de cette providence supérieure qui la gouvernait ; s'être fait une loi des volontés de Dieu les plus parfaites ; s'être dévouée sans exception à Dieu, dans les plus rigoureux sacrifices qui devaient être, et qui ont été les épreuves de sa vertu ; avoir sanctifié sa vie par un continuel exercice de cette obéissance ; avoir rendu toutes ses actions, jusques aux plus petites, précieuses devant Dieu par le mérite de cette soumission ; et ne s'être jamais ralentie un seul moment, jamais relâchée de sa première ferveur, toujours attentive à ce que l'esprit de Dieu lui suggérait, toujours agissante pour Dieu, toujours unie de cœur à Dieu, toujours dépendante de Dieu : voilà, dit saint Augustin, ce que Dieu a couronné et glorifié en elle : *Hoc in ea magnificavit Dominus, quia fecit voluntatem Patris, non quia caro carnem genuit.* C'est ainsi qu'en parlait ce grand docteur; comme s'il eût dit : Ne vous y trompez pas, mes frères, et ne confondez pas les dons de Dieu. Avoir engendré selon la chair le Verbe éternel, et par le plus inouï de tous les

miracles être devenue la mère de son Créateur, c'est un honneur que Marie a reçu de Dieu; mais ce n'est point, à le bien prendre, un mérite que Dieu ait dû, ni qu'il ait pu même, selon les lois de sa justice, récompenser dans Marie. Il n'a loué dans elle que ce qu'elle a fait pour lui. Or, ce qu'il a trouvé dans elle de louable, est uniquement ce qui a fait sa gloire devant lui : *Hoc in ea magnificavit Dominus, quia fecit voluntatem Patris, non quia caro carnem genuit.*

EXEMPLE

LE BIENHEUREUX HERMAN JOSEPH, PRÉMONTRÉ (†1241)

Parmi les saints, il n'en est pas qui aient reçu de la mère de Dieu plus de marques sensibles de son amour que le bienheureux Herman Joseph. L'histoire de son enfance abonde en traits charmants, qui nous montrent l'affection confiante et naïve d'Herman pour sa mère céleste, et la tendresse maternelle de Marie pour son petit privilégié.

L'enfant n'allait jamais à l'école sans saluer une image de la sainte Vierge qui tenait son divin Fils entre ses bras; et, comme il portait avec lui son déjeûner, s'il arrivait qu'il eût une pomme ou quelque autre fruit, il l'offrait à Jésus et à sa mère, les priant et les pressant, avec une aimable simplicité, de daigner accepter son présent.

Un jour qu'il avait reçu une pomme extraordinairement grosse et belle, il crut qu'elle ferait plai-

sir à la mère de son petit camarade : c'est ainsi qu'il appelait l'Enfant Jésus. Il court donc à son image, présente la pomme à la sainte Vierge, la pousse contre sa main comme pour la forcer à la prendre; et voilà que cette mère de bonté avance la main et prend la pomme, lui en témoignant beaucoup de joie et l'assurant que toute sa vie elle aurait soin de lui.

Ce n'était pas une vaine promesse. Les parents d'Herman étaient réduits à une si grande pauvreté que l'enfant était obligé d'aller nu-pieds, même au fort de l'hiver. Un jour qu'il faisait extrêmement froid, le pieux enfant priait en grelottant devant l'image de Marie, lorsque cette bonne mère, touchée de son dénûment et de sa dévotion, lui demanda pourquoi il allait sans souliers dans une saison si rude. « Hélas! répondit ingénument l'enfant, je n'en ai pas; et mes parents sont trop pauvres pour m'en acheter.» — « Eh bien, dit Marie en désignant du doigt une dalle du sanctuaire, allez lever cette pierre : vous y trouverez quatre deniers pour vous acheter des souliers. »

Herman souleva la pierre, prit l'argent et vint tout heureux remercier sa bienfaitrice, qui lui dit encore : « Chaque fois que vous aurez besoin de souliers, d'habits ou d'autre chose, vous viendrez à cette même place et vous y trouverez l'argent nécessaire. »

Le secret de l'enfant fut bientôt ébruité dans la ville, et ses camarades allaient souvent lever la

dalle dans l'espoir d'y découvrir de l'argent; mais ils n'y voyaient que de la terre, tandis que le petit favori de la mère de Dieu y trouvait toujours des pièces de monnaie, et autant qu'il en fallait pour son entretien et celui de ses pauvres parents.

PRIÈRE DES CINQ JOIES DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE

Réjouissez-vous, Vierge gracieuse, qui d'une parole avez conçu le Verbe. Réjouissez-vous, Terre fertile, qui avez produit le fruit de vie. Réjouissez-vous, Rose toute belle, fleurissant à jamais par le Christ ressuscité. Réjouissez-vous, Mère glorieuse, qui vîtes votre Jésus monter au ciel. Réjouissez-vous au milieu des délices du ciel, Rose jointe au lis; purifiez-nous de nos péchés et unissez-nous à votre Fils.

PRIONS

Je vous prie, ô Consolatrice des malheureux, par ces cinq paroles que j'ai prononcées à votre louange, et par les cinq plaies de votre Fils, de recevoir avec clémence, ô tendre Mère, mon âme à l'heure de ma mort, de l'arracher à ses ennemis, d'intercéder pour moi auprès du redoutable juge, et de me montrer, à moi et à tous les fidèles, la face de votre Fils bien-aimé et la splendeur de votre gloire pour toute l'éternité. Ainsi soit-il.

(B. HERMAN JOSEPH

ORAISON JACULATOIRE

Vierge Marie, Mère de Dieu, priez Jésus pour nous.

Invocation favorite de Saint PHILIPPE DE NÉRI († 26 mai 1596

Vingt-septième Jour

LA GLOIRE DE MARIE EST ENCORE LA RÉCOMPENSE DE SON HUMILITÉ

La fidélité de Marie n'est pas le seul titre de la béatitude et de la gloire dont Dieu, comme juge équitable, la combla dans son assomption. Une autre de ses vertus y eut encore part, et la foi nous enseigne que ce fut son humilité. Humilité de Marie, s'écrie saint Ambroise, qui dans l'incarnation divine, ayant eu la force d'attirer un Dieu sur la terre, eut encore le pouvoir d'élever une pure créature au plus haut des cieux. En effet, avoir été fidèle à Dieu, et obéissante à sa parole autant que l'avait été Marie, c'était beaucoup ; mais ce n'était rien, si elle n'eût été humble ; et si, faisant pour Dieu tout ce qu'elle faisait, elle n'y avait ajouté pour surcroît de mérite, de n'avoir jamais eu la moindre vue de s'en rien attribuer à elle-même. Car voilà le fonds que Dieu, juste et suprême rémunérateur, crut devoir enrichir dans la personne de cette vierge incomparable, non seulement des dons de la grâce, mais des trésors immenses de la gloire dont il la mit en possession. Qui le dit ? Marie elle-même, qui, pleine de l'esprit de Dieu, s'en rendit authentiquement le témoignage : *Quia respexit*

(1) **Bourdaloue. Sermon sur l'Assomption de la Vierge.**

humilitatem ancillae suae; ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes. Oui, dit-elle dans ce sacré cantique, qui, selon saint Ambroise, fut comme l'extase de son humilité, aussi bien que de sa reconnaissance, voilà pourquoi on m'appellera bienheureuse, et pourquoi, en effet, je le serai, parce que le Seigneur a jeté les yeux sur ma bassesse. Or, elle parlait ainsi, reprend saint Ambroise, ayant déjà été saluée par l'ange comme mère de Dieu, ayant déjà été déclarée reine du ciel et de la terre, ayant déjà été remplie de la divinité du Verbe qui habitait en elle corporellement; et l'aveu qu'elle faisait de sa bassesse, n'était qu'une expression vive et affectueuse de l'humilité de son cœur : *Quia respexit humilitatem ancillae suae;* parce que le Seigneur a été touché de l'humilité de sa servante, c'est pour cela, et pour cela spécialement, que je serai béatifiée : *Ecce enim ex hoc beatam me dicent;* pour cela que le Tout-puissant fera éclater en moi toute sa magnificence ; que celui qui abaisse l'orgueil des superbes, prendra plaisir à m'exalter ; et je veux bien le publier et le faire connaître, afin que toutes les âmes justes, profitant de cette confession, sachent qu'il n'y a que l'humilité qui puisse prétendre à la véritable gloire.



Qu'est-ce donc, à proprement parler, que l'assomption de Marie? Ne nous contentons plus de dire que c'est le jour de son couronnement et de

son triomphe : disons que c'est le couronnement et le triomphe de son humilité. Par là nous exprimerons mieux l'intérieur de ce mystère, et par là nous répondrons mieux à la question qu'auraient pu nous faire, non seulement les hommes grossiers et terrestres, mais les esprits même célestes, à qui l'assomption de Marie fut un sujet de surprise et d'admiration. Car les anges mêmes, disait saint Bernard, furent dans une espèce de ravissement, en voyant Marie monter au ciel avec tant de pompe; et charmés de la nouveauté de ce spectacle, ils eurent lieu de s'écrier, aussi bien que les compagnes de l'épouse : *Quae est ista quae ascendit de deserto deliciis affluens?* Qui est celle-ci, qui s'élève de la terre avec cette affluence de délices et cet éclat de gloire qui l'environne? Mais on eût bien pu leur répondre ce que saint Paul répondait dans un sujet pareil, en parlant de l'ascension du Fils de Dieu : *Quod autem ascendit, quid est, nisi quia et descendit primum?* Vous êtes en peine de savoir qui elle est, et pourquoi elle monte ; mais souvenez-vous que c'est elle qui, étant la plus sainte et la plus parfaite de toutes les créatures, ne s'est jamais considérée que comme la dernière des servantes de Dieu : et sachez qu'elle ne s'élève au-dessus de tous les êtres, que parce qu'elle est descendue par son humilité profonde jusque dans le centre de son néant : *Quod autem ascendit, quid est, nisi quia et descendit?* N'en cherchez point d'autre raison que celle-là. Cette humilité héroïque

qui a été la vertu prédominante de Marie; ce détachement d'elle-même, sur lequel elle a fondé tout l'édifice de sa sainteté ; ce renoncement à toutes les vanités du siècle, dont elle a fait dès ses plus tendres années une si solennelle profession; cette vie cachée dans laquelle elle a su se renfermer; cette horreur sincère qu'elle a eue des louanges même les plus véritables; ce trouble dont elle fut saisie, entendant celles que lui donnait un ange de la part de Dieu; cette disposition si admirable qu'elle a témoignée à rechercher en toutes choses son propre abaissement; à vouloir bien paraître pécheresse, quoiqu'elle fût toute sainte; à vivre dans les rigueurs de la pénitence, quoiqu'elle n'eût jamais perdu l'innocence; à se purifier comme les autres femmes, quoiqu'elle fût la pureté même; à se soumettre à la loi, quoiqu'elle fût au-dessus de toute loi; cette vue de son néant, qui dans les hautes communications qu'elle avait avec Dieu, était comme le contrepoids des faveurs qu'elle recevait de lui; ce soin de glorifier le Seigneur à mesure que le Seigneur opérait en elle de plus grandes merveilles; cette humilité enfin, qui n'avait jamais été vue sur la terre, et dont Marie était l'unique exemple, c'est-à-dire cette humilité jointe à la plénitude de la grâce, jointe à la plénitude du mérite, jointe à la plénitude des honneurs, voilà ce que Dieu a estimé, et ce qui l'a déterminé à placer Marie dans un rang sublime : *Quia respexit humilitatem ancillae suae; ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.*

EXEMPLE

LA BIENHEUREUSE JEANNE DE LESTONNAC († 1640)

A l'époque où vivait la bienheureuse Jeanne de Lestonnac, les hérétiques travaillaient de toutes leurs forces à rabaisser les titres et les privilèges de Marie. Or, c'est surtout pour réprimer l'audace de ces impies que Dieu suscita cette femme forte au milieu du XVIIe siècle. Un des signes de sa mission divine fut la rare piété dont elle se montra animée, dès son adolescence, envers la très sainte Vierge. Jeune fille dans le monde, elle n'avait rien épargné pour ramener à la foi catholique sa mère, qui avait embrassé la religion protestante. Cette femme, étouffant dans son cœur la voix de la nature, en vint à concevoir pour sa fille, si chrétiennement hardie, une inimitié véritable. Ainsi devenue comme orpheline du vivant de sa mère selon la nature, Jeanne tourna ses regards du côté du ciel, vers sa mère selon la grâce, la bienheureuse vierge Marie. La protection qu'elle en reçut devint un de ses plus doux souvenirs. Son historien le constate en ces termes : « Elle admira toute sa vie la conduite de Dieu à son égard... elle comprit qu'elle avait été, dès son enfance, une favorite de la Vierge. »

Sa confiance en Marie était sans bornes : en toutes circonstances, elle lui demandait force et lumière, et elle ne l'invoqua jamais en vain. Plus

tard, non contente de lui avoir consacré, sous le titre de Notre-Dame, un Ordre nouveau, et d'avoir placé sous sa puissante et maternelle protection les enfants des écoles, elle ne négligea rien pour faire connaître et aimer Marie. Une tendre et solide dévotion à l'auguste Marie serait toujours dans sa pensée le moyen sur lequel ses religieuses compteraient le plus pour inspirer à leurs élèves la crainte et l'amour de Dieu, et la fidélité à tous les devoirs qu'impose le christianisme.

Elle avait ardemment désiré mourir un jour de fête de la très sainte Vierge : elle mourut le jour de la Purification.

(*La vénérable Jeanne de Lestonnac*, baronne de Montferrant-Landiras, fondatrice de l'Ordre de Notre-Dame, par le R. P. Mercier, S. J.)

PRIÈRE DE SAINT ELRED
ABBÉ DE RIEUVAL (ANGLETERRE) † 1166

O âme bienheureuse de Marie ! vous dépassez non seulement les patriarches, les prophètes, les martyrs, les confesseurs et les vierges, mais encore les anges, les trônes et les dominations, les chérubins et les séraphins, toute la milice céleste. Vous êtes montée jusqu'auprès de votre Fils bien-aimé ; vous avez trouvé celui que vous chérissez ; vous l'avez trouvé et vous le tenez. Vous le tenez dans les embrassements d'un amour parfait et vous ne pourrez jamais le perdre, parce que vous ne pourrez jamais ne plus l'aimer. Et nous aussi, nous élevons nos cœurs vers vous, ô notre Dame et notre Avocate ! Car comme vous surpassez toutes les créatures en dignité, vous les surpassez aussi en

miséricorde et bonté. Nous nous adressons à vous avec assurance, parce que nous vous savons assez puissante pour pouvoir nous secourir, et assez miséricordieuse pour vouloir nous aider. Intercédez donc pour nous auprès de votre divin Fils ; et comme il a daigné naître de vous pour nous, qu'il daigne avoir pitié de nous par vous.

ORAISON JACULATOIRE

Ah ! Marie, ma chère Mère, vous vous êtes toujours montrée pour moi une mère pleine d'amour, quoique je fusse pour vous un fils par trop indigne. Je vous en supplie, montrez-moi encore votre miséricorde, en m'obtenant l'amour de votre Fils.

Saint FRANÇOIS de HIÉRONYMO mourant († 1642

Vingt-huitième Jour

COMMENT LA MATERNITÉ DE MARIE A CONTRIBUÉ A SA GLOIRE (1)

Mais encore, me direz-vous, le Sauveur du monde qui, comme parle l'Évangile, avait reçu de son Père le pouvoir de juger et, par conséquent, de récompenser, en béatifiant et en couronnant Marie, ne considéra-t-il en aucune sorte qu'elle était sa mère? Ne donna-t-il rien à la tendresse qu'il avait eue et qu'il conserva toujours pour elle? Non, répondent les Pères; et la raison qu'ils en apportent est convaincante : parce qu'il est certain que le Sauveur du monde, en béatifiant et en couronnant Marie, n'agissait pas en fils et en homme, mais en Dieu et en juge souverain. Or, en tout ce qui était immédiatement de la juridiction et du ressort de la divinité, le grand principe de cet Homme-Dieu fut de n'avoir jamais d'égard à la chair et au sang. De là vient que quand Marie le pria de faire un miracle aux noces de Cana, bien loin de marquer qu'il eût en cela pour elle de la déférence, il parut la traiter avec une espèce de rigueur, en lui répondant que pour ces sortes d'actions absolument et essentiellement divines, comme celle-là, il n'y avait rien de commun entre lui et elle : *Quid*

(1) BOURDALOUE. Sermon sur l'Assomption de la Vierge.

mihi et tibi est, mulier? De là vient qu'à l'âge de douze ans, s'étant séparé d'elle dans le temple, où elle le retrouva trois jours après au milieu des docteurs, bien loin de se montrer sensible à la douleur qu'elle avait eue de cette séparation, il la reprit en quelque sorte du reproche qu'elle lui en faisait, et sembla même s'en offenser, parce qu'elle devait savoir, lui dit-il, qu'il était alors occupé à ce qui était du service de son père : *Quid est quod me quaerebatis? Nesciebatis quia in his quae Patris mei sunt, oportet me esse?* De là vient que Marie elle-même, s'étant un jour présentée pour lui parler, pendant qu'il annonçait au peuple le royaume de Dieu, et un des assistants lui ayant dit : Voilà votre mère, il déclara qu'il ne reconnaissait pour mère et pour frère que ceux qui faisaient la volonté de son Père céleste : *Quae est mater mea : et qui sunt fratres mei? Quicumque fecerit voluntatem Patris mei qui in caelis est, ipse meus frater et mater est.* De là vient que sur la croix, où comme souverain Pontife il offrait à Dieu le sacrifice de la rédemption des hommes, voulant recommander à Marie un de ses disciples, il ne l'honora pas du nom de mère, mais il l'appela simplement femme : *Mulier, ecce filius tuus.*

***

Or, s'il en usa de la sorte, même durant sa vie mortelle, et pendant qu'il était encore soumis à Marie; beaucoup plus, reprend saint Chrysostome,

en dut-il ainsi user, lorsque, assis à la droite de son Père, il rendit justice à Marie et la mit en possession de la gloire qui lui était réservée. Car ce fut là, je le répète, qu'il décida en souverain et en Dieu, et non pas en homme; et lui-même, il s'était expliqué que comme homme il ne pouvait rien à ce tribunal en faveur des siens : *Sedere autem ad dexteram meam vel sinistram, non est meum dare vobis.* Il eut donc encore égard aux mérites que Marie avait acquis, et non pas aux titres d'honneur qu'elle avait possédés; et jusque dans la sentence qu'il prononça à cette reine des vierges, au moment qu'il la couronna, il soutint le glorieux caractère que l'Écriture lui attribue, de n'avoir fait acception de personne, mais de rendre à chacun selon ses œuvres : *Non est personarum acceptor Deus.* Tel est le raisonnement de saint Chrysostome, fondé sur les maximes éternelles de la prédestination de Dieu.



Mais voici, du reste, ce qui l'adoucit, et ce qui servira, en même temps, à confirmer la vérité que je vous prêche. Car j'ajoute que, sans déroger aux lois de cette justice rigoureuse, le Fils de Dieu, agissant comme souverain et comme Dieu, a néanmoins, dans un autre sens, traité Marie avec toute la distinction qu'elle pouvait attendre de lui en qualité de mère; et je dis que, sans préjudice des divins décrets auxquels la prédestination de l'homme

est attachée, l'avantage qu'a eu Marie d'être mère de cet Homme-Dieu n'a pas laissé de contribuer à sa béatitude. Je m'explique. En quoi le Fils de Dieu, agissant comme souverain et comme Dieu, a-t-il considéré Marie et l'a-t-il distinguée comme sa mère? En ce qu'il lui a préparé dans cette vue des grâces spéciales, des grâces extraordinaires et abondantes, dont elle a rempli la mesure par sa fidélité, et qui lui ont fait acquérir tant de mérites dont elle a reçu la récompense. Et en quoi l'avantage qu'a eu Marie d'être la mère de Dieu, a-t-il contribué à sa béatitude? En ce que sa maternité a rehaussé le prix de son humilité, et que son humilité devait être le fondement de son élévation. Cependant, la proposition que j'ai avancée subsiste toujours, savoir, que la cause prochaine de la béatitude de Marie n'a point été précisément sa qualité de mère de Dieu, mais sa fidélité d'une part, et son humilité de l'autre. Vérité si constante (permettez-moi, Vierge sainte, de faire ici une supposition qui ne peut tourner qu'à votre gloire, puisqu'elle marquera encore mieux, et la souveraine équité du jugement de Dieu en vous plaçant sur le trône au moment de votre assomption, et le mérite inestimable de votre parfaite coopération à la grâce), vérité si constante que si Marie, après avoir conçu le Verbe de Dieu, n'eût pas été obéissante à sa parole, et se fût oubliée jusqu'à se complaire en elle-même et à présumer d'elle-même, quoique mère de Dieu, elle ne jouirait pas de la félicité et de la



Munich, Pinacothèque

LA MÈRE DES DOULEURS

Quentin Metsijs (?) († 1530)

gloire où elle est parvenue. Pourquoi ? Parce qu'avec cette auguste maternité, Dieu n'eût pas trouvé dans elle le caractère de ses élus, qui est la justice et la sainteté. Comme, au contraire, si Marie, sans avoir conçu le Verbe de Dieu, eût été ou eût pu être aussi obéissante et aussi humble qu'elle le fut, aussi sainte et aussi fidèle, aussi consommée en vertu et aussi pleine de mérite, j'ose dire que sans être mère de Dieu, elle serait aussi élevée qu'elle l'est dans la gloire et aussi proche du trône de Dieu.

EXEMPLE

SAINT PAUL DE LA CROIX

La caractéristique de la vie de saint Paul de la Croix fut une ardente dévotion à la passion du Sauveur : il fonda la congrégation religieuse des Passionnistes, dont le but principal est de méditer et de prêcher les souffrances du Fils de Dieu. Animé de pareils sentiments, comment n'eût-il pas éprouvé une tendre compassion pour la Mère des Douleurs? Dans ses missions, il excitait le peuple à honorer cette mère affligée, et chaque fois qu'il en parlait il attendrissait les cœurs les plus endurcis. On le voyait alors fondre en larmes et changer de couleur, tantôt pâle, tantôt enflammé : il laissait échapper des cris qui sortaient du fond du cœur : « Ah ! pauvre Mère ! ah ! tendre Mère ! »

L'image qui le touchait le plus vivement était la

représentation de Marie tenant dans ses bras le corps inanimé de son Fils. Plus d'une fois, cette bonne mère s'était montrée à ses regards, affligée comme au temps de la passion. En même temps, elle lui avait communiqué une connaissance intime de ses douleurs et l'avait instamment exhorté à propager la dévotion aux souffrances du Sauveur et de sa mère.

Le même sentiment d'affection qui le faisait compatir aux douleurs de Marie, le remplissait de joie à la pensée de son bonheur et de sa gloire. Aussi célébrait-il avec une ferveur particulière la fête de l'Assomption : il employait quarante jours à s'y préparer, récitant chaque jour le rosaire tout entier et pratiquant des mortifications extraordinaires. C'est ce qu'il appelait le carême de Notre-Dame.

Convaincu du prix inestimable de la dévotion envers la très sainte Vierge, il désirait ardemment procurer un si riche trésor à tous ses enfants : « Qu'ils aient soin, dit-il dans ses règles, de prendre pour leur principale patronne la bienheureuse mère de Dieu, toujours vierge, et d'avoir envers elle la dévotion qui lui est due ; qu'ils se rappellent souvent les amères douleurs qu'elle a endurées pendant la passion et à la mort de son Fils, et que par leurs exemples et leurs discours, ils tâchent d'exciter les autres à être dévots envers elle. »

Lorsqu'il reçut le saint viatique, il notifia à tous ses chers religieux qu'il les laissait sous la protec-

tion de Marie : « Vous, ô Vierge immaculée, Reine des martyrs, je vous en conjure par les douleurs que vous avez endurées pendant la passion de votre aimable Fils, donnez-nous à tous votre maternelle bénédiction ; je les mets et les laisse tous sous le manteau de votre protection. »

(*Vie de saint Paul de la Croix*, par le Vén. STRAMBI)

PRIÈRE DE SAINT BONAVENTURE († 1274)

O Marie, nous te supplions comme Abraham suppliait Sara dans la terre d'Égypte : « Dis que tu es ma sœur, afin qu'on me traite favorablement à cause de toi et que la vie me soit conservée en ta considération. »

O Marie, ô notre Sara, dis que tu es notre sœur, afin qu'à cause de toi Dieu nous veuille du bien, afin que par ta grâce nos âmes vivent en Dieu. Dis-le donc, ô notre très chère Sara, dis que tu es notre sœur, et à cause d'une telle sœur, les égyptiens, c'est-à-dire les démons, auront peur de nous ; à cause d'une telle sœur, les anges viendront se ranger en bataille à nos côtés, et le Père et le Fils et le Saint-Esprit nous feront miséricorde à cause d'une sœur telle que toi.

(Spec. Mar. lect. VI)

ORAISON JACULATOIRE

Jésus, Marie ! assistez-moi ! Jésus, Marie !

Invocation que le B. ANDRÉ BOBOLA, jésuite, ne cessait de répéter dans son dernier supplice († 1657)

Vingt-neuvième Jour

LA GLOIRE DE MARIE DOIT ÊTRE POUR NOUS UN ENCOURAGEMENT (1)

C'EST de l'espérance que le juste vit, aussi bien que de la foi. C'est sur l'espérance aussi bien que sur la foi, qu'est fondé tout l'édifice de cette perfection chrétienne dont la charité est le comble. C'est par l'espérance aussi bien que par la foi, que nous nous élevons à Dieu, que nous cherchons Dieu, et que nous trouvons le royaume de Dieu.

La manière dont Marie est parvenue à la gloire, voilà ce que j'appelle le motif et l'attrait de notre espérance. Car si Marie n'était dans la gloire que parce qu'elle a été la mère du Rédempteur, ce serait pour nous une raison de l'honorer, de la révérer, et de célébrer avec des sentiments de respect et de religion le jour solennel de son triomphe : mais, en tout cela, il n'y aurait rien par où notre espérance pût être excitée. Quelque admiration que nous eussions pour cette vierge, la voyant monter au ciel, il ne nous serait pas permis de prétendre y monter après elle ; et les désirs mêmes que nous en formerions, seraient aussi chimériques et aussi vains que téméraires et présomptueux. Mais quand je considère qu'elle n'y monte que par un chemin

(1) BOURDALOUE. Sermon sur l'Assomption de la Vierge.

qui m'est ouvert aussi bien qu'à elle ; quand je fais réflexion que les mêmes voies qui l'ont conduite à ce souverain bonheur, sont celles que Dieu m'a marquées pour y arriver ; quand je me représente que Marie n'est entrée dans la joie de son Seigneur qu'en vertu de cette parole, qui ne me regarde pas moins qu'elle : Courage, bon et fidèle serviteur : *Euge serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui* ; quand je pense que la loi, selon laquelle Dieu, faisant justice à Marie, a relevé les abaissements volontaires de son humilité, n'a point été une loi particulière pour cette vierge, mais une loi universelle pour tous les hommes : Quiconque s'humilie, sera exalté : *Omnis qui se humiliat, exaltabitur;* quand je me dis à moi-même que tous les droits qu'eut Marie à cette gloire, dont elle est comblée, peuvent par proportion, et doivent me convenir, si je veux profiter de son exemple : ah ! je sens alors mon cœur s'élever au-dessus des choses terrestres, et je commence à découvrir, mais d'une manière sensible, non seulement la vanité de toute la gloire du monde, non seulement l'inutilité des vertus purement humaines, qui font le mérite et la perfection des sages du monde ; mais ce qu'il m'importait bien plus de savoir, l'insuffisance même de certains dons, quoique d'un ordre surnaturel, dont je pourrais peut-être me flatter devant Dieu, et sur lesquels j'établirais une fausse confiance en Dieu. Or, en découvrant de la sorte mon aveuglement et mes erreurs, dans un mystère où toutes les lumières

de la foi se présentent pour m'éclairer, je m'instruis moi-même, je me redresse moi-même, je m'encourage moi-même, je me reproche mes tiédeurs, je déplore mes relâchements, je renonce à mon orgueil, je m'attache à l'humilité, qui est la vertu des âmes prédestinées, tout cela par le mouvement de cette espérance chrétienne que m'inspire ce mystère ; et voilà les fruits de bénédiction et de sanctification que l'esprit de Dieu y a renfermés pour nous.



Oui, animé de cette espérance dont le juste vit, et qui est la ressource du pécheur, j'oublie, selon la maxime de l'Apôtre, les choses de la terre, pour chercher uniquement les choses du ciel où la reine des vierges est assise, non pas comme Jésus-Christ à la droite de Dieu, mais immédiatement au-dessous de Dieu, et absolument au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu. Animé de cette espérance, je goûte les biens éternels, je les désire, je soupire après eux, et piqué d'une sainte émulation, je redouble mes efforts, pour suivre Marie, et pour atteindre le même terme. Car voici les leçons que je me fais, en me la proposant comme le modèle sur lequel je me dois former : je puis, selon la mesure des grâces que je reçois, être fidèle à mon Dieu, comme l'a été Marie. Je puis, selon l'étendue des desseins que Dieu a sur moi, accomplir ses ordres, comme les a accomplis Marie. Je puis écouter la parole de Dieu qui m'est annoncée, avec le même esprit et la

même docilité que l'a écoutée Marie. Je puis obéir à la voix intérieure qui me parle, avec la même promptitude que Marie. Quoique je ne sois pas destiné à de si grandes choses que Marie, je puis, en l'imitant, sanctifier mes actions, mes occupations, mes affections : en sorte que j'aie droit comme elle de dire au moment de la mort : *Bonum certamen certavi;* j'ai combattu, j'ai rempli ma course, j'ai gardé la foi, et il ne me reste plus que d'attendre la couronne de justice qui m'est réservée : *In reliquo reposita est mihi corona justitiae.* Dieu ne m'a pas confié autant de talents qu'à Marie; mais il m'a assuré dans son Évangile, qu'il me suffirait d'avoir été fidèle en peu de choses, pour recevoir beaucoup : *Quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam.* Je ne puis pas égaler Marie, ni être aussi riche en mérite : mais je puis m'humilier comme elle, et même en me comparant à elle, mon indignité peut et doit être en moi le fonds d'une plus grande humilité. Je suis pécheur, mais je puis réparer, par la pénitence, les pertes que j'ai faites en perdant l'innocence. Si je ne suis rien dans le monde, je puis aimer, comme Marie, une vie obscure et cachée en Dieu; et si j'ai dans le monde quelque avantage, je puis, à l'exemple de Marie, ne m'en servir que pour en faire hommage à Dieu. Voilà, dis-je, ce qui soutient mon espérance.

EXEMPLE

SAINT JOSAPHAT DE POLOCK († 1623)

Le grand archevêque, martyr de l'unité catholique, fut plus d'une fois honoré de la visite des anges et des saints. Deux jeunes serviteurs de Josaphat avaient remarqué que leur maître se levait chaque nuit, même au fort de l'hiver, et se rendait pieds nus à la cathédrale. Il y restait des heures entières, prosterné sous le vestibule, prolongeant son oraison, malgré la rigueur du froid. Les deux jeunes gens le suivirent une nuit à travers la cour du palais et le cimetière voisin. Josaphat, ne les apercevant pas, se mit à genoux, selon sa coutume, devant une image de la sainte Vierge qui ornait le parvis de l'église. Tout à coup deux rayons partent de la sainte image, tombent sur le bienheureux et l'enveloppent d'un manteau de lumière ; en même temps son corps se détachait du sol et semblait planer au-dessus de la terre. Les deux témoins de cette scène se retirèrent pleins de vénération pour leur maître. En l'honorant ainsi aux yeux de ces jeunes gens, la vierge Marie récompensait la tendresse filiale que Josaphat avait toujours montrée pour elle. Il la servait avec toute la ferveur dont il était capable. Il lui offrait ses pénitences, ses jeûnes et ses prières, ses larmes et ses veilles. Il redoublait d'austérité à l'approche des fêtes de Marie, afin de les célébrer avec plus de joie et d'offrir avec plus de dévotion les saints mystères.

Louer Marie dans ses prédications était son bonheur ; animer les autres à la servir, sa récompense. Il méritait en vérité que la sainte Vierge le couvrît de cette lumière céleste.

Avant son élévation à l'épiscopat, il releva le sanctuaire de Notre-Dame de Zyrowice, ruiné par les protestants, et non content de lui rendre son ancienne beauté, il sut lui donner plus de gloire et d'éclat qu'il n'en avait connu en des jours plus heureux. L'église fut agrandie, pourvue d'ornements de prix, richement dotée ; et les principaux seigneurs du pays s'honorèrent d'en devenir les bienfaiteurs, à la prière de Josaphat. En même temps, les pèlerins reprirent en foule les chemins autrefois suivis par leurs pères, et la forêt répéta les refrains des joyeux cantiques, oubliés depuis un demi-siècle. Les miracles éclatèrent, et la Madone devint célèbre bien au delà des limites de la Lithuanie, jusqu'aux rives lointaines de la Vistule et du Dniéper.

(*Saint Josaphat, archevêque de Polock*, par le R. P. Dom Alphonse Guépin)

PRIÈRE DE SAINT GRÉGOIRE LE THAUMATURGE ÉVÊQUE DE NÉO-CÉSARÉE († 270)

Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous : vous êtes bénie entre les femmes. Nous ne craignons plus le démon : car le céleste médecin nous a guéris par où cet ennemi nous avait blessés. Par une femme nous était venue la mort : par une femme la vie nous est rendue. Une

femme avait attiré sur nous tous les maux : par une emme nous viennent tous les biens. Vous ètes vraiment bénie entre les femmes. Ne rougissez pas de ce qu'une femme ait été cause de notre malheur : car vous êtes la mère de notre Juge et Rédempteur. Vous êtes devenue le principe de notre restauration! Vous nous rendez l'espoir d'entrer au paradis : vous dissipez la tristesse et le deuil.

Béni le fruit de vos entrailles! Votre fruit est Celui d'où procèdent tous les biens.

Salut, immaculée, vraie mère de l'univers! Salut, temple animé de Dieu! Celui que la terre et le ciel ne peuvent contenir, vous le portez dans votre sein virginal.

Par vous les malades ont reçu un médecin, les ténèbres ont vu la lumière, les naufragés sont entrés dans un port assuré : les ennemis de Dieu ont trouvé un maitre bienveillant, les captifs ont recouvré leur liberté. Vous êtes le trait d'union entre Dieu et nous, la paix après la guerre.

(Hom. in annunt

ORAISON JACULATOIRE

Gloire à vous, ma Souveraine, qui m'avez témoigné tant de bonté, malgré mon indignité, et n'avez pas rejeté ma prière. Conduisez-moi où il vous plait. O ma Maitresse dans la voie du salut, indiquez-moi le chemin qui conduit à la pénitence. Mère de Dieu, ne m'abandonnez pas.

Prière de sainte MARIE d'ÉGYPTE († 525

Trentième Jour

LA MANIÈRE DONT MARIE EST ARRIVÉE A LA GLOIRE NOUS APPREND A ESTIMER A LEUR JUSTE VALEUR LES DONS NATURELS ET AUTRES (1)

La gloire de Marie, fondée sur son humilité et sur sa fidélité à la grâce de Jésus-Christ, m'apprend encore ce que je dois penser et espérer de tout le reste. Et, en effet, c'est par là que je conçois un saint mépris pour tout ce qui s'appelle distinction, élévation selon le monde: fausse grandeur que Dieu réprouve et qu'il confond tous les jours, parce qu'elle est presque toujours ou le fruit, ou la cause de l'iniquité, au lieu que celle de Marie a été purement et uniquement la récompense de sa sainteté. C'est par là que je reconnais le faible, ou plutôt le néant de je ne sais combien de vertus mondaines dont les enfants du siècle se glorifient, et qui font la matière de leurs éloges, mais qui ne seront jamais de nul prix pour le salut éternel. C'est par là même que je me détrompe de cette erreur si pernicieuse et si commune, de croire que Dieu, dans le discernement et le jugement qu'il fait de ses élus, ait égard à certaines grâces, qui semblent néanmoins d'ailleurs nous devoir être favora-

(1) **Bourdaloue. Sermon sur l'Assomption de la Vierge.**

bles ; par exemple, à l'honneur que j'ai d'être chrétien, et en qualité de chrétien, d'être enfant de Dieu. Car comme raisonne saint Chrysostome, si Dieu, pour glorifier Marie, n'a point considéré qu'elle était la mère de son Fils, quel fonds dois-je faire sur ce qu'il est mon père par adoption, et que je suis du nombre de ses enfants? Ce caractère d'enfant de Dieu que j'ai reçu dans le baptême, s'il n'est accompagné et soutenu d'une sainte vie, engagera-t-il Dieu à se relâcher en ma faveur des droits de sa justice, après même que le caractère vénérable de mère de Dieu n'a pas eu ce pouvoir? Et le bonheur que j'ai, comme chrétien, de recevoir Jésus-Christ dans les sacrés mystères, sera-t-il un titre sûr pour lui demander qu'il me donne part à sa gloire, après que l'avantage singulier et le privilège qu'a eus Marie de le recevoir comme mère dans ses chastes entrailles, n'a pu suffire pour la mettre au rang des prédestinés?

* * *

Non, non, mes frères, dit saint Chrysostome, Dieu n'aura nul égard à tout cela. Car tout cela ce sont des faveurs divines dont il nous demandera compte, tout cela ce sont des dons et des grâces dont il nous reprochera le mauvais usage, tout cela ce sont des fonds d'obligation que nous avons à remplir : mais tout cela précisément, ce ne sont point devant Dieu des mérites dont nous devions

nous promettre une récompense. La fidélité et l'humilité, voilà ce qui doit être mis dans la balance où nous serons un jour pesés : et il était juste, ô mon Dieu, que cela fût ainsi; il était juste que nous ne fussions heureux qu'à proportion que nous vous sommes fidèles, et que nous ne fussions grands devant vous qu'autant que nous sommes humbles. Depuis que vous avez établi deux trônes dans le ciel, l'un pour l'humilité d'un Homme-Dieu, l'autre pour l'humilité d'une vierge mère de Dieu, il était de l'ordre que tous les autres trônes où doivent être assis vos prédestinés, eussent le même fondement; et qu'il n'y en eût aucun dont la base principale ne fût une solide, une profonde, une sincère humilité de cœur. Je suis chrétien, doit dire aujourd'hui un homme du monde, persuadé et touché de cette sainte morale : je suis chrétien; mais c'est pour cela même que Dieu me jugera plus exactement, qu'il me condamnera plus sévèrement, qu'il me punira plus rigoureusement, si, déshonorant ma profession et le nom que je porte, je suis un indigne chrétien. Je suis l'épouse de Jésus-Christ, doit dire une âme religieuse; mais je ne dois point compter pour cela de régner un jour avec celui que j'ai choisi pour mon époux, si je ne joins à cette qualité d'épouse celle d'humble et de fidèle servante. *Domine, quis habitabit in tabernaculo tuo, aut quis requiescet in monte sancto tuo?* Seigneur, disait le prophète royal, quel est celui qui demeurera dans votre maison, et qui reposera dans votre sanc-

tuaire? *Qui ingreditur sine macula, et operatur justitiam* : ce sera le juste dont la vie est pure et sans tache; le juste qui, soumis à votre loi, est irrépréhensible dans sa conduite; le juste qui, détaché du monde, marche dans la voie de vos commandements; le juste, qui, fidèle à votre grâce, s'acquitte constamment de ses devoirs et accomplit toute justice. Nulle exception à cette règle.

***

Je ne prétends point pour cela diminuer les avantages même extérieurs et temporels, que vous avez reçus de Dieu. Car Dieu n'a point méprisé dans Marie cette grandeur de la naissance, dont l'Église même semble lui faire honneur. Au contraire, il a voulu que Marie fût d'un sang noble et royal. Pourquoi? Pour faire éclater, dit saint Chrysostome, la vertu de sa grâce, et pour donner aux grands du monde cette consolation dans leur état, non seulement que la grandeur peut servir de fonds à la plus éminente sainteté, mais que la sainteté, pour être éminente, ne trouve point de fonds qui lui soit plus propre que la grandeur : pour leur marquer que, selon le dessein de la providence, ils peuvent, sans rien confondre, être grands et être saints; mais qu'ils ne sont grands que pour être saints, et que plus ils sont grands, plus ils sont capables d'honorer Dieu, quand ils sont saints.

EXEMPLE

SAINT FERDINAND, ROI D'ESPAGNE († 1252)

Ce prince, dont le règne fut si glorieux par ses conquêtes sur les infidèles, donna à son peuple l'exemple de la plus tendre piété envers la mère de Dieu. Il attribuait toutes ses victoires à sa protection, nous dit le bréviaire. Au milieu du camp, il faisait toujours placer une image de Marie, appelée la Madone des rois, afin d'exciter la confiance de ses troupes en celle qui est redoutable comme une armée rangée en bataille. Outre cette image qu'il exposait ainsi à la vénération publique, il en avait une autre en ivoire, qu'il portait habituellement sur sa poitrine et qu'il attachait à l'arçon de sa selle quand il allait au combat. Lorsque, en 1579, on transféra le corps du saint roi dans une châsse nouvelle, on trouva cette statuette sur sa poitrine. De là l'usage de le représenter avec une image de la Vierge suspendue à un collier d'or.

Après la prise de l'importante place de Séville sur les Maures, il rendit de solennelles actions de grâces à sa céleste protectrice. La Madone des rois, placée sur un magnifique brancard, fut portée en procession jusqu'à la mosquée, précédée des régiments et des enseignes, entourée d'un nombreux cortège d'évêques et de prêtres, suivie des princes et du roi lui-même. Après que l'archevêque de Tolède eut purifié la mosquée et l'eut dédiée à Dieu

sous le vocable de Notre-Dame, Marie en prit possession.

Beaucoup d'autres églises d'Espagne se glorifient d'avoir reçu du saint roi des statues de la sainte Vierge. Car, dans toutes les places qu'il prenait sur l'ennemi, il tenait à laisser un monument de sa piété et de sa reconnaissance envers la reine des cieux.

PRIÈRE DU BIENHEUREUX JEAN DE RUYSBROECK PRIEUR DE GROENENDAEL († 1381)

Nous vous remercions et vous louons, Seigneur Jésus, pour l'éminente dignité de Marie, votre bien-aimée mère, que vous avez choisie entre toutes les femmes. Vous avez permis qu'elle vous conçût du Saint-Esprit, qu'elle vous portât dans son sein et vous mît au monde, sans souillure ni douleur, mère et vierge tout ensemble : vous n'avez pas dédaigné d'être nourri par elle et tandisque les anges chantaient votre gloire au ciel, vous pleuriez dans la crèche près de votre mère. Elle vous adorait comme son Dieu et vous traitait comme son fils. Elle vous servait avec un souverain respect, et vous la serviez comme un enfant aimant sert sa mère chérie. Elle vous priait comme son Dieu et vous commandait comme à son fils. Vit-on jamais pareil prodige? Non, Marie, personne ne pourra dire ni décrire la noblesse de vos vertus et la sainteté de votre vie. Comment dire la profondeur de votre humilité, l'éminence de votre pureté, la largeur de votre charité, l'étendue de votre miséricorde pour les pécheurs qui la réclament? Vous êtes la mère de toutes les grâces. Vous êtes notre avocate, la médiatrice entre nous et votre Fils. Il ne peut refuser ce que vous désirez, puisque vous êtes sa mère, assise à sa droite, couronnée



St-Pétersbourg, Ermitage

LA SAINTE VIERGE ET SAINTE ÉLISABETH

ANDREA DEL SARTO († 1531)



Madrid, Prado

LE COURONNEMENT DE LA VIERGE

Diego Velazquez († 1660)

reine avec lui, donc toute-puissante au ciel et sur la terre, élevée bien haut au-dessus de toute créature, toute proche du trône de votre Fils.

(Dat boec van VII trappen. Van der derder wisen van oefeninghen, cap. VIII)

ORAISON JACULATOIRE

Immaculée Vierge, mon unique joie, soyez ma protectrice et ma consolatrice ; soyez toujours mon avocate auprès de Dieu, afin que je mette en pratique mes bonnes résolutions.

Prière du bienheureux GÉRARD MAJELLA († 1755)

Trente et unième Jour

MARIE ÉLEVÉE AU CIEL EN RÉCOMPENSE DE SES VERTUS (1)

La sainte Vierge, immédiatement après sa mort, est entrée en possession de sa béatitude et de sa gloire. Mais pourquoi pensons-nous qu'elle ait été élevée au plus haut des cieux, et comment croyons-nous qu'elle soit montée à un degré si éminent? Dieu en la couronnant n'a-t-il eu en vue que sa maternité divine? Reconnaissons plutôt que ce n'est point précisément sa maternité divine qu'il a prétendu couronner, mais sa sainteté et ses bonnes œuvres. Combien d'ancêtres de Jésus-Christ ont été réprouvés de Dieu, parceque, avec cette qualité d'ancêtres de Jésus-Christ, ils n'ont pas laissé d'être des impies et des infidèles!



Importante leçon, qui doit tout à la fois nous instruire, nous confondre, nous consoler. Nous instruire : car il est donc vrai, et si nous ne l'avons pas assez bien compris jusques à présent, l'exemple de Marie doit achever de nous en convaincre : il est, dis-je, certain et indubitable, que nous ne serons glorifiés dans le ciel, qu'autant que

(1) BOURDALOUE. Instruction pour l'octave de l'Assomption.

nous aurons travaillé sur la terre. Quoiqu'on ne parvienne communément à rien dans le monde sans travail, et que le monde même nous vende bien cher les vains avantages que nous y obtenons, cette règle n'est pas néanmoins si universelle qu'elle n'ait ses exceptions, et nous avons souvent la douleur de voir au-dessus de nos têtes et dans les premières places, des gens qui n'ont pas fait à beaucoup près ce que nous faisons, et sur qui nous devrions l'emporter, si les récompenses étaient partagées et mesurées selon les services. Mais quel est ce serviteur fidèle qui entrera dans la joie du Seigneur, et que le Seigneur placera dans le séjour des bienheureux et des élus? C'est celui qui aura fait valoir le talent qu'on lui avait confié; c'est celui qui se sera conservé dans une sainte innocence, ou qui aura réparé ses désordres passés, et satisfait à Dieu par la pénitence. Ce juste vigilant, appliqué, laborieux, qui, sans se contenter d'éviter le mal, aura pratiqué le bien, et l'aura pratiqué chrétiennement, l'aura pratiqué pleinement, l'aura pratiqué constamment; c'est à celui-là que les bénédictions divines sont réservées, et que l'héritage céleste est promis. Tout autre en est exclu, c'est-à-dire, que quiconque n'aurait pas ce fonds de richesses spirituelles et de bonnes œuvres, ne pourrait espérer d'y être admis; et cela par une loi si absolue et si générale, que la mère de Dieu n'en a pas elle-même été dispensée.

*
* *

Cette vérité, en nous instruisant, doit en même temps nous confondre. Le monde, frappé d'un certain éclat qui nous environne et qui nous éblouit, nous honore peut-être, et nous rend de faux hommages. Une grande naissance, un grand nom, une grande réputation, de grands biens et une grande fortune, autorité, crédit, dignités, titres d'honneur, qualités éminentes de l'esprit, habileté, savoir, tout cela nous attire de la part des hommes des respects et des adorations qui flattent notre vanité, et qui nous enflent le cœur. Il semble qu'il n'y ait rien au-dessus de nous, et que nous soyons des divinités. Mais si nous sommes encore assez heureux pour ne nous être pas laissé aveugler jusques à perdre la foi, et qu'il nous en reste quelque rayon, que faut-il pour rabattre ces hautes idées, et pour nous faire rentrer dans notre néant? Une seule pensée suffit : c'est que tout cela,pris en soi-même, ne nous donne pas devant Dieu le moindre degré de mérite, ni ne peut, par conséquent nous être de la moindre valeur dans l'estime de Dieu. C'est que bien loin que Dieu, dans le choix qu'il fera de ses prédestinés, en les séparant et les recueillant dans son royaume, ait égard à tout cela, il ne les y recevra au contraire, et ne les y élèvera, qu'autant qu'ils auront méprisé tout cela, qu'ils se seront détachés de tout cela, qu'ils auront renoncé d'affection et de volonté à tout cela. C'est qu'avec tout cela nous pouvons encourir la disgrâce de Dieu, la malédiction de Dieu, la réprobation

éternelle de Dieu ; et qu'en effet des millons d'autres avec tout cela, et même avec des avantages encore plus éclatants, selon l'opinion humaine, ont été rejetés de Dieu, et seront à jamais l'objet de sa haine et de ses vengeances.



Mais cette même vérité doit aussi nous consoler, et en est-il un sujet plus solide que cette réflexion? Il ne tient qu'à moi de gagner le ciel, parce qu'il ne tient qu'à moi de me sanctifier par l'observation de mes devoirs, et que c'est là l'unique voie qui me conduit à cette souveraine béatitude. La différence des conditions, des dons naturels, des conjonctures et des événements, peut bien faire les heureux du siècle et les malheureux : mais elle ne fait rien auprès de Dieu ; et devant lui tout est renfermé dans ce seul point, qui dépend de moi avec le secours de la grâce, et qui est de répondre, selon mon état, quel qu'il soit, aux desseins de Dieu, de lui obéir en toutes choses, et d'accomplir exactement ses saintes et adorables volontés. Je n'ai donc qu'à laisser le monde juger, parler, agir, distribuer ses faveurs comme il lui plaira. Il aura beau me dire qu'heureux sont les riches et les grands de la terre : je n'aurai qu'une maxime à lui opposer, mais une maxime fondamentale et inébranlable ; c'est celle de Jésus-Christ : plus heureux mille fois, et même heureux uniquement ceux qui sont soumis à Dieu, et qui dans leur condition

exécutent fidèlement les ordres de Dieu, puisque ce n'est quà ceux-là que Dieu destine une gloire immortelle.

***

Entre les vertus de Marie, il y en a trois principales qui l'ont sanctifiée, et que Dieu a aussi singulièrement glorifiées dans cette sainte mère; savoir, sa pureté, son humilité, sa charité. Son inviolable pureté a sanctifié son corps, sa profonde humilité a sanctifié son esprit, et son ardente charité a sanctifié son cœur. Or, cette pureté virginale est glorifiée par l'incorruptibilité de ce même corps, qui jamais ne fut flétri de la moindre tache. Au lieu que nous sommes tous condamnés par l'arrêt de Dieu à retourner en poussière, Marie, par un privilège particulier de sa mort, fut exempte de la corruption du tombeau, de même que par une prérogative extraordinaire de sa conception, elle avait été exempte de la corruption du péché. Cette humilité est glorifiée par le plus haut point d'élévation où puisse atteindre une créature auprès du trône de Dieu. Différence admirable qui se rencontre entre la gloire du monde et celle des élus du Seigneur! L'orgueil est pour l'ordinaire le fondement de la gloire du monde, et la gloire du monde ne manque guère d'inspirer l'orgueil : mais la gloire des élus de Dieu n'est fondée que sur l'humilité, n'inspire que l'humilité, est d'un merveilleux accord avec l'humilité, en est même inséparable, et ne

peut subsister sans l'humilité. Enfin, cette charité ardente est glorifiée par la plus intime union avec Dieu et la plus parfaite possession de Dieu. Tant que Marie a vécu sur la terre, elle a toujours aimé Dieu, et elle en a toujours été aimée : mais on peut dire du reste que son amour faisait en quelque sorte son martyre. Elle était, surtout depuis l'ascension de Jésus-Christ, comme cette épouse des Cantiques, qui saintement passionnée pour son époux, mais ne le voyant pas et ne le possédant pas selon toute l'étendue de ses désirs, le cherchait avec des empressements extrêmes, et ne cessait point de gémir qu'elle ne l'eût trouvé. Le moment fortuné qu'elle attendait est venu, et c'est celui de cette assomption glorieuse qui la met en état de goûter éternellement la présence de son Bien-aimé, et de pouvoir, comme la même épouse des Cantiques, s'écrier dans le ravissement de son âme : *J'ai trouvé celui que j'aime; je le tiens, et jamais rien ne sera capable de me l'enlever.*

EXEMPLE

SAINT STANISLAS KOSTKA († 1569)

Le 5 août 1569, le célèbre jésuite Emmanuel Sa avait prié Stanislas Kostka, alors novice à Rome, de l'accompagner à l'église de Sainte-Marie-Majeure. Chemin faisant, ils s'entretinrent de la fête de l'Assomption qui était proche, et le jeune Stanislas en parlait avec une tendresse si touchante

que le Père, ravi d'admiration, l'interrompit pour lui dire : « Vous l'aimez donc bien, la sainte Vierge? » — « Eh ! mon Père, que me dites-vous, reprit vivement Stanislas, si je l'aime!... mais elle est ma mère! » Cette réplique nous livre le secret de l'affection vraiment filiale avec laquelle saint Stanislas Kostka honora Marie. La mère de Dieu n'était-elle pas sa mère? Lui, il voulait être son enfant. Jeune étudiant, pour se former au style et à l'éloquence, il n'avait jamais pris d'autres sujets que les grandeurs de Marie. Son imagination, son cœur, son esprit, toutes ses facultés s'étaient développées en s'exerçant à la connaître et à l'aimer. On croit que la sainte Vierge, sensible à tant d'amour, lui accorda en récompense, le don de réussir dans les sciences sans avoir besoin de passer beaucoup de temps à les étudier. Afin d'avoir, le plus souvent possible, sous les yeux, ce nom qui semblait résumer pour son cœur la douceur du ciel et de la terre, il l'écrivait presque sur toutes les feuilles de ses livres. Au haut des pages et dans les marges de ses auteurs de classe, on lisait cette inscription : « *O Maria, sis mihi propitia!* O Marie! soyez-moi propice ! »

On sait comment la reine des anges répondit à ce tendre amour. Stanislas était mourant, à Vienne, lorsque tout à coup, au milieu d'une grande clarté, la sainte Vierge lui apparut et déposa l'enfant Jésus entre les bras du malade. Avant de se retirer elle lui dit : « Tu recouvreras la santé : mais

la vie que je t'ai obtenue, je veux que tu l'emploies au service du Seigneur, dans la Compagnie de mon Fils ; tu dois finir tes jours dans la société qui porte son nom : tu te feras jésuite. »

Au noviciat de Rome, sa dévotion ne fit que grandir. Son cœur, qui décidément ne vivait que de l'amour de la sainte Vierge, l'invoquait par de pieuses aspirations au milieu des occupations les plus distrayantes. Il ne commençait aucune action sans demander à sa mère chérie qu'elle daignât la bénir avec sa douce main du haut du ciel, et pour cela il se tournait vers les églises et les endroits où il savait qu'on vénère quelque image de Marie. Comme depuis sa plus tendre enfance, il avait lu tous les livres les plus pieux et les plus beaux qui traitent de la sainte Vierge, il possédait dans la perfection tout ce qu'il est possible de connaître sur les grandeurs de la mère de Dieu, et quand il en parlait, il s'exprimait avec un naturel admirable qui excitait la dévotion chez ses auditeurs.

Dans les premiers jours du mois d'août 1569, il conçut le désir d'être au ciel à la prochaine fête de l'Assomption. Ce désir, il l'exprima à la sainte Vierge dans une lettre qu'il lui écrivit avec une simplicité délicieuse et sa prière fut exaucée. Le 11 août, il fut saisi d'une légère fièvre qui ne donna d'abord d'inquiétude à personne : mais le 14, veille de la grande fête, Stanislas sentit tout à coup ses forces l'abandonner. Le 15, vers trois heures et demie du matin, il dit à ceux qui l'entouraient :

« Je vois, dans une lumière très claire, la bienheu-heureuse Marie entourée d'un chœur de vierges » et, rempli d'une joie ineffable, il alla célébrer la fête de l'Assomption au ciel.

PRIÈRE DE LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE ALACOQUE († 1690)

O très sainte, très aimable et très glorieuse Vierge, Mère de Dieu, notre chère Mère, Maîtresse et Avocate, à laquelle nous sommes tous voués et consacrés, faisant gloire de vous appartenir en qualité de fils, de serviteurs et d'esclaves pour le temps et l'éternité ; — nous nous jetons à vos pieds pour renouveler les vœux de notre fidélité et servitude envers vous, et pour vous prier qu'en qualité de choses vôtres, vous nous offriez, dédiiez, consacriez et immoliez au sacré cœur de l'adorable Jésus, — nous et tout ce que nous sommes, tout ce que nous ferons et souffrirons, sans nous rien réserver, ne voulant avoir d'autre liberté que celle de l'aimer, d'autre gloire que celle de lui appartenir en qualité d'esclaves et de victimes de son pur amour, plus d'autre volonté ni pouvoir que celui de lui plaire et le contenter en tout, aux dépens de nos vies. Et puisque vous avez tout pouvoir sur cet aimable cœur, faites donc, ô notre charitable Mère, qu'il reçoive et accepte cette consécration que nous faisons aujourd'hui en votre présence et par votre entremise, avec les protestations de notre fidélité si nous sommes soutenus de sa grâce et de votre secours, que nous vous supplions de ne pas nous refuser.

ORAISON JACULATOIRE

O Marie, soyez-moi propice !

(Invocation familière à saint STANISLAS)

Table des matières

Table des illustrations

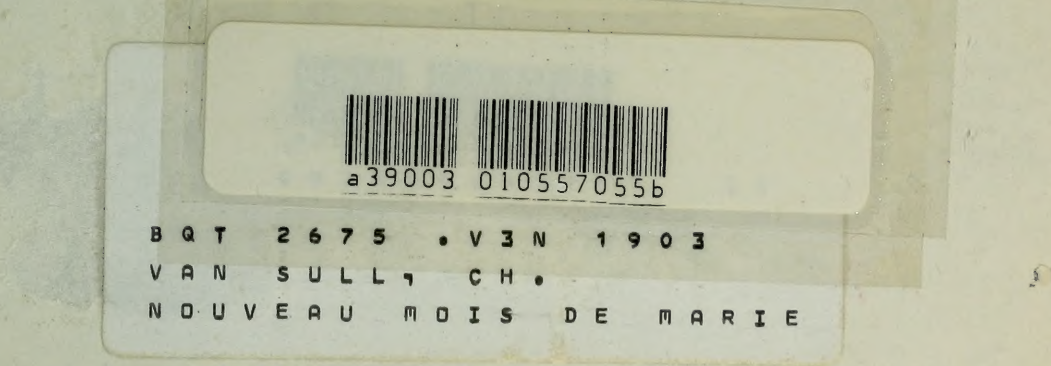
IMPRIMATUR

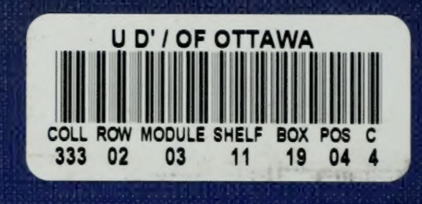
Gandae, die 19a martii 1903

G. GOETHALS

CAN. LIBR. CENS.

Ch. Bulens, éditeur
75, rue Terre-Neuve, Bruxelles


a39003 010557055b
BQT 2675 .V3N 1903
VAN SULL, CH.
NOUVEAU MOIS DE MARIE


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 11 19 04 4